Bulletin de l'Association Psychanalytique de France

JUIN **1968** - N° 4

BULLETIN DE L'ASSOCIATION PSYCHANALYTIQUE
DE FRANCE

COMITÉ DE RÉDACTION :

Didier Anzieu – J.-B. Pontalis – Victor Smirnoff

Secrétariat administratif :

9 *bis*, Villa Pasteur, 92 – Neuilly-sur-Seine

Prix de vente de ce numéro : 15 francs

SOMMAIRE

AUTOUR DU MASOCHISME

N° 4 — JUIN 1968

Guy DARCOURT : *Définition clinique du masochisme moral* 3

Jean LAPLANCHE : *La position originaire du masochisme dans le champ de la pulsion sexuelle* 35

G.-P. BRABANT : *Masochisme et principe de réalité* 54

J.-L. LANG : *Notes sur le masochisme chez Melanie Klein* 58

Discussion par : Daniel WIDLÖCHER, Pierre GEISSMANN et Guy DARCOURT 60

●

Jacques CAÏN : *Le masochisme chez Masoch* 64

Victor N. SMIRNOFF : *Severin von Sacher-Masoch ou l'impossible identification* 76

Didier ANZIEU : *De la mythologie particulière à chaque type de masochisme* 84

Pierre FEDIDA : *Le corps et sa mise en scène dans le fantasme masochiste* 92

●

Cécile DINARD : *À propos du masochisme chez l'enfant* 103

Marianne LAGACHE : *L'homme aux rats et le petit Eyolf* 109

Association psychanalytique de France : liste des membres, activités scientifiques, programme de l'enseignement 122

AUTOUR
DU
MASOCHISME

Guy Darcourt

DÉFINITION CLINIQUE DU MASOCHISME MORAL

Avant Freud, le terme masochisme ne définissait qu'une perversion sexuelle. C'est l'investigation psychanalytique qui a conduit Freud à rapprocher de cette perversion d'autres comportements n'aboutissant pas à un plaisir sexuel. Il a proposé dans « Le problème économique du masochisme » (10) le terme de « masochisme moral » pour les définir. Il distingue le masochisme moral, le masochisme érogène et le masochisme féminin. Ce n'est pas le lieu de discuter si le masochisme érogène correspond au masochisme pervers ou, comme l'écrivent J. Laplanche et J.-B. Pontalis dans leur *Vocabulaire de la Psychanalyse*, à « une condition qui est à la base de la perversion masochiste et qu'on retrouve aussi dans le masochisme moral : la liaison du plaisir sexuel à la douleur ». L'important est de rappeler que le lien entre le masochisme moral et la perversion masochiste est au moins double. Il y a d'une part parallélisme entre les deux : le masochiste moral recherche la souffrance comme le pervers, et les mécanismes de cette recherche sont comparables. Il y a d'autre part dépendance de l'un par rapport à l'autre, le masochisme moral dérivant du masochisme érogène. Dans ces conditions, on comprend que la plupart des études sur ce sujet envisagent à la fois tous les aspects du masochisme. L'intrication est telle que très souvent les auteurs parlent du masochisme sans éprouver la nécessité de préciser de quelle forme il est question.

La démarche que nous allons tenter est différente. Nous étudierons une seule forme : le masochisme moral que nous essaierons de définir cliniquement. Cela peut paraître injustifié. Si cette entité clinique avait été isolée en dehors de la pensée psychanalytique, il paraîtrait utile d'en approfondir la définition avant de comparer ce concept à ceux de la psychanalyse, en particulier celui du masochisme érogène. En fait, il existe d'autres raisons pour justifier la méthode de travail que nous envisageons. Il ne s'agit pas de tenter une définition clinique du masochisme moral en faisant table rase de ce qui est connu du masochisme pervers et des mécanismes psychogénétiques et économiques du masochisme. Le masochisme moral a été défini par Freud à partir de critères qu'il a transposés du masochisme pervers. Il serait contradictoire de chercher arbitrairement d'autres critères, car ce serait alors définir une entité sans doute différente à laquelle il vaudrait mieux donner un autre nom. Notre but est de décrire la traduction

clinique de ce processus, d'en préciser les limites et de voir ce qu'impliquent les critères de départ. Malgré tous les travaux psychanalytiques portant sur ce sujet, les problèmes de définition ne sont pas tous résolus et les auteurs ne sont pas tous d'accord sur ce qu'ils rangent sous le vocable de masochisme moral.

Ce travail s'appuiera essentiellement sur les travaux psychanalytiques suivants (*) :

— S. Freud : « On bat un enfant » (11).
— S. Freud : « Le problème économique du masochisme » (10).
— D. Lagache : « Situation de l'agressivité » (16).
— S. Nacht : *Le masochisme* (20).
— B. Grunberger : « Esquisse d'une théorie psychodynamique du masochisme » (13).

Ces textes nous serviront de documents de travail et de points de départ pour la plupart des discussions. Nous aurons très souvent l'occasion d'y renvoyer le lecteur.

Nous aurons aussi très souvent l'occasion de nous référer au *Vocabulaire de la Psychanalyse*, de J. Laplanche et de J.-B. Pontalis (sous la direction de Daniel Lagache, P.U.F., 1967) pour les définitions de termes.

GRANDES LIGNES

Freud écrit dans « Le problème économique du masochisme » (10) : « La troisième forme de masochisme, en quelque sorte la plus importante, le masochisme moral, a été récemment considérée par la psychanalyse comme un sentiment de culpabilité le plus souvent inconscient. » Cette définition selon le seul critère de la culpabilité peut être complétée par d'autres données cliniques. Il dit plus loin : « ... Le masochisme moral est surtout remarquable en ce que ses rapports sont moins étroits avec ce que nous considérons comme la sexualité. En général les souffrances masochiques doivent provenir de la personne aimée, être subies sous exigence de celle-ci. Dans le masochisme moral cette condition n'est pas maintenue. La souffrance seule est requise, peu importe de qui elle vienne, fût-ce de situations contingentes ou de puissances impersonnelles. »

Dans leur *Vocabulaire de la Psychanalyse*, J. Laplanche et J.-B. Pontalis définissent le masochisme moral comme une forme de masochisme « dans lequel

(*) Les numéros entre parenthèses renvoient à la bibliographie où sont données des références complètes.

le sujet, en raison d'un sentiment de culpabilité inconscient, recherche la position de victime sans qu'un plaisir sexuel soit là directement impliqué ».

Pour S. Nacht (20, p. 5), « le masochisme est un état névropathique caractérisé par la recherche de la souffrance » et le masochisme moral en est une forme dans laquelle « la souffrance est recherchée indirectement et inconsciemment, mais cette recherche est inavouée. En outre, elle dépasse le cadre du génital pour atteindre l'ensemble de la personnalité ».

Th. Reik (22, p. 12) qui appelle le masochisme moral « masochisme social » en fait « un type déterminé de comportement social : celui qui consiste à se réjouir de sa propre souffrance ou de son sentiment d'impuissance devant la vie ».

Le mot souffrance employé par Freud, S. Nacht et par Th. Reik est également utilisé par la plupart des auteurs pour parler du masochisme moral. On peut pourtant se demander s'il convient ici. Il signifie en effet quelque chose de subjectif et conscient. Le sujet qui souffre éprouve une sensation au moins pénible ou un sentiment de déplaisir. Or, chez le masochiste — et c'est là l'originalité de son cas — cette « souffrance » procure un plaisir.

Pour le masochisme pervers on peut à la rigueur comprendre qu'une souffrance somatique puisse s'associer à un plaisir sexuel, dans une sorte de fonctionnement parallèle et opposé de deux systèmes sensitifs. On pourrait comparer ce mécanisme à ce que peut ressentir un sujet qui éprouve en même temps une douleur par un système sensoriel (par exemple une brûlure cutanée) et un plaisir par un autre système sensoriel (par exemple une sensation gustative agréable), encore que les possibilités de comparaison soient limitées car dans notre exemple il s'agit de deux processus indépendants alors que dans le masochisme pervers les deux processus sont dépendants. Mais dans le masochisme moral il est plus difficile de comprendre ce que veut dire cette souffrance qui est agréable.

Et ce n'est sans doute pas sans raison que J. Laplanche et J.-B. Pontalis n'utilisent pas ce terme. Ils parlent de recherche de « la position de victime ». Chercher à être victime est déjà différent de chercher à souffrir et il n'est pas difficile de concevoir qu'un sujet éprouve le sentiment d'être victime et que cela lui soit agréable. Et surtout ils fixent comme but au masochisme la recherche d'une « position ». Il ne s'agit donc plus d'un sentiment ou d'une sensation mais d'une attitude ou d'une conduite. Et la qualité ou le sens de cette position n'a plus besoin d'être apprécié en fonction de ce que ressent le sujet et peut l'être en fonction de son comportement.

Il y a donc là passage d'un critère subjectif à un critère objectif. Et c'est ce premier critère de définition que nous étudierons. Nous conserverons provisoirement le terme de souffrance puisqu'il est très classique et nous nous demanderons s'il s'agit d'une *souffrance subjective* ou d'une *souffrance objective*.

Mais ce terme de souffrance, conservé provisoirement, est à discuter. Pour Freud et S. Nacht, il est le critère essentiel. Pour Th. Reik il ne correspond qu'à un type du comportement social du masochiste et doit être complété par un autre terme, « le sentiment d'impuissance devant la vie ». J. Laplanche et J.-B. Pontalis utilisent, nous l'avons déjà vu, le terme de « position de victime »,

ce qui est encore différent. Ce manque d'accord entre ces auteurs met en évidence une difficulté élémentaire qu'on rencontre dès qu'on veut délimiter le masochisme : quelle est cette « souffrance » recherchée ? Et si on répond par une généralisation : toutes les souffrances possibles, on ne fait que reculer la difficulté car il faut alors définir ce que peuvent être ces souffrances. C'est pourquoi nous essaierons d'inventorier les *variétés de souffrance* que peut rechercher le masochiste.

Le mot « recherche » de la souffrance est utilisé comme un critère fondamental de définition par S. Nacht, J. Laplanche et J.-B. Pontalis et par l'ensemble des auteurs. Freud utilise un synonyme : la souffrance est requise. Il est en effet tout à fait clair que si tout homme rencontre la souffrance, ce qui est le propre du masochiste est de la rechercher. Il s'agit donc là d'un critère essentiel de la définition du masochisme. Mais si ce critère est théoriquement précis, il n'est pas toujours aisé cliniquement de pointer cette recherche et surtout d'évaluer sa force. S. Nacht dit d'ailleurs qu'elle est inavouée parce qu'inconsciente et c'est là un caractère particulier et essentiel, caractère qui rend encore plus difficile la définition clinique du masochisme. Et c'est pourquoi nous essaierons de voir jusqu'où on peut aller dans la description clinique de cette *recherche de souffrance*.

Ce qui explique cette quête de la souffrance, c'est un besoin du sujet et S. Freud (10) le définit comme un sentiment de culpabilité le plus souvent inconscient, terme qu'il critique et remplace dans la suite de son article par « besoin de punition ». J. Laplanche et J.-B. Pontalis conservent la formule « sentiment de culpabilité inconscient ». Nous aurons l'occasion de parler des discussions qu'a entraînées le choix du terme, discussions d'ailleurs uniquement sémantiques car il y a généralement accord entre les auteurs sur la réalité du phénomène. Il est peut-être plus difficile de définir la place exacte de ce besoin dans l'économie du masochisme, car à côté de lui on découvre une demande qui paraît opposée, une demande d'amour. Nous essaierons donc de situer respectivement *ce besoin de punition et ce besoin d'amour*.

Il est rare que le masochisme soit étudié sans référence à la tendance opposée, le sadisme. Nous avons indiqué que notre but était de tenter une définition clinique du masochisme moral étudié isolément. Mais nous ne pouvons le définir de façon satisfaisante sans établir la frontière et les rapports entre lui et ce qui lui est opposé. Et nous aurons donc à parler du sadisme. Mais nous verrons que cette investigation clinique conduit à ne pas limiter l'opposition du masochisme au sadisme. Si l'un paraît le contraire de l'autre, c'est dans une certaine perspective et il y a d'autres perspectives possibles. C'est pourquoi nous utiliserons le pluriel pour étudier le *masochisme et ses opposés*.

La plupart des auteurs et en premier lieu Krafft-Ebing, ont compris l'importance des fantasmes dans le masochisme. Dans notre perspective clinique, leur place n'est pas exactement la même que celle qui serait la leur dans une perspective psychogénétique, mais elle est néanmoins essentielle, et certainement assez différente de celle qui est la leur dans le masochisme pervers. C'est donc à la fois l'aspect propre des *fantasmes* dans le masochisme moral et leur place fondamentale comme critère que nous tenterons de préciser.

SOUFFRANCE SUBJECTIVE OU SOUFFRANCE OBJECTIVE

Est-il possible de qualifier une souffrance d'objective ? N'y a-t-il pas là une contradiction ? Littré donne comme définition du mot « souffrir » : sentir de la douleur, de la peine physique ou morale. La souffrance est donc par définition subjective. Elle peut avoir des critères objectifs, c'est-à-dire des manifestations extérieures observables par un autre, mais elle n'est pas elle-même objective.

Si cependant nous avons utilisé cette formule contradictoire, c'est pour mettre l'accent sur ce qui nous paraît être une contradiction quand on parle de la souffrance du masochiste. C'est bien en effet une contradiction de dire que le masochiste éprouve du plaisir à souffrir. Pourtant, si cette formule a été si souvent utilisée, ce n'est pas sans raison. Certes elle évoque pour le masochisme moral un mécanisme comparable à celui du masochisme pervers dans lequel le plaisir est atteint par la souffrance, mais ce n'est pas cette seule mise en parallèle qui a conduit à cette affirmation. C'est aussi la constatation que le masochiste moral semble éprouver du plaisir à souffrir. C'est là un fait d'observation clinique d'allure contradictoire. Et il y a intérêt à ne pas négliger cette contradiction et à essayer de l'approfondir pour voir quelle réalité elle cache. Il ne s'agit pas d'un problème mineur, car le terme de souffrance est généralement employé pour définir le masochisme et s'il s'agit d'un critère imparfait de définition il est essentiel de le démontrer. J. Laplanche et J.-B. Pontalis, nous l'avons vu, ne l'utilisent pas. Ce n'est sans doute pas par hasard mais ils ne donnent pas les raisons de cette élimination.

Faudra-t-il choisir entre l'affirmation que le masochiste souffre subjectivement (et qu'il peut exister quelques critères objectifs de ce fait subjectif) et celle qu'il ne souffre pas ? Ou bien n'est-ce pas une mauvaise manière de poser le problème que de se demander ce qu'il ressent?

D. Lagache, à propos de la passivité masochiste, parle de la satisfaction qu'il éprouve. « Cette position est dite encore « masochique » dans le sens où passif, dépendant, soumis, l'enfant éprouverait une satisfaction à être l'objet de la toute-puissance bénéfique de l'autre » (16, p. 102). Ici il n'est donc plus question de souffrance mais au contraire d'un état confortable, de moindre tension, source de plaisir. Et on pourrait alors se demander pourquoi on a évoqué si souvent la douleur à propos de cette variété de comportement. Mais il est facile de répondre que cette constatation de D. Lagache ne suffit pas pour éliminer toute référence à la souffrance car il s'agit ici seulement d'une forme particulière de masochisme. Nous verrons plus loin au cours de l'étude des « variétés de souffrance » que le

masochisme ne se présente pas toujours sous cet aspect de béatitude et que cette forme que D. Lagache appelle d'ailleurs la « position narcissique masochique » ne peut à elle seule recouvrir tous les aspects cliniques du masochisme moral. Mais même si on retient qu'il s'agit là uniquement d'une forme particulière, son existence montre au moins que la souffrance n'est pas obligatoire dans le masochisme et qu'elle ne peut donc être un critère essentiel de la définition.

D'ailleurs cette forme de masochisme narcissique n'est pas la seule dans laquelle le sujet n'éprouve aucune souffrance. Il est des cas où, dans des situations beaucoup moins protégées et gratifiantes, il ne manifeste aucune douleur.

Robert, quarante-cinq ans, a perdu sa femme trois ans auparavant. Il a quatre enfants âgés de quatorze à dix-huit ans. Il consulte pour des signes mineurs, énervement, fatigue, mauvais sommeil. Il ne désirait pas vraiment cette consultation. Le rendez-vous a été pris par une de ses amies, assistante sociale assez protectrice et dominatrice, il s'est soumis à son désir. Dans les faits qu'il raconte, sa position masochique est évidente. Notamment il indique qu'il a une amie âgée de trente ans, célibataire, mère d'un enfant de neuf ans et qu'il se proposait d'épouser. Mais celle-ci vient de se marier avec le père de l'enfant. Elle ne lui avait pas annoncé ce mariage. Il n'a pas rompu depuis. Elle lui a même dit : « Si tu avais rompu avec moi, je ne me serais pas mariée de peur de te perdre. » Il ne lui fait aucun reproche, disant qu'elle s'est mariée pour donner à son fils le nom de son père. Il envisage toujours de l'épouser lorsqu'elle divorcera. Il a le projet de la « sauver » : « C'est le désir de la sortir de là... Pour moi, le bonheur c'est plus de donner que de recevoir. » Il ne décrit pas cette situation comme décevante. Il semble au contraire s'y complaire. « Ce qui me plaît en elle, c'est l'idéal que je représente pour elle. »

Si la souffrance n'est pas le fait de tous les masochistes, elle ne peut être un critère général de définition. Mais peut-elle être un critère fréquent ou au moins possible ? Pour le savoir, observons les masochistes qui disent : « Je souffre. » Envisageons d'abord, pour l'écarter rapidement, le mécanisme du bénéfice secondaire. Proclamer sa souffrance peut être en effet un moyen pour le masochiste d'obtenir un bénéfice secondaire.

Souvent il est heureux de montrer aux autres ses malheurs ou sa position de victime. Il se sentirait coupable de réussir ou d'être heureux, il trouve plus de satisfaction à inspirer de la pitié et à être plaint. Dans ce cas on assiste à une dissociation de la souffrance et du plaisir. Il n'y a plus contradiction dans les termes car justement il y a séparation entre les deux sensations éprouvées ; le plaisir est « secondaire » à la souffrance. Une même situation amène d'une certaine manière du déplaisir et d'une autre manière un plaisir. C'est la situation qui est unique et non la sensation. On retrouve là, à propos du bénéfice secondaire, le couplage de deux sensations différentes selon un mécanisme proche de celui dont nous avons parlé pour le masochisme pervers : la souffrance est le moyen de parvenir à la gratification.

Mais ce lien entre une souffrance et un bénéfice secondaire peut se voir

en dehors du masochisme (par exemple dans beaucoup de maladies organiques douloureuses). Il ne peut donc pas être un critère de définition du masochisme. Ce qui est le propre du masochisme moral est qu'il n'y ait pas dissociation entre le déplaisir et le plaisir.

Il existe cependant d'authentiques masochistes qui font état de leur souffrance. Mais, lorsqu'on observe les choses de plus près, on remarque que même si le sujet dit souffrir, il ne semble pas le faire aussi intensément que le voudrait la situation dans laquelle il se trouve. Il parle de sa douleur soit avec une certaine indifférence, soit avec acceptation. Ses réactions ne paraissent pas adaptées.

Jacqueline est conduite à une consultation par son mari. Il veut qu'on la « désintoxique ». Effectivement elle présente un alcoolisme assez grave. Elle a trente-trois ans. Mariée depuis une dizaine d'années, elle a deux enfants. Son mari, fils unique, travaille avec ses parents dans un commerce et les deux couples vivent ensemble. Elle est d'origine très modeste alors que ses beaux-parents sont des commerçants très aisés. Elle est fille unique, son père est mort pendant sa petite enfance, sa mère, alcoolique, s'est suicidée il y a quelques années. Elle ne boit pas de l'alcool de façon régulière mais en absorbe au cours de crises pendant lesquelles elle boit n'importe quelle boisson alcoolisée jusqu'à l'ivresse. Ce « vice » est la honte de la famille. Ses beaux-parents considèrent de plus que son mariage a été pour elle une promotion sociale et ils ne lui pardonnent pas de répondre à leurs bienfaits par un tel comportement déshonorant. Son mari veut qu'elle cesse de boire sinon il faudra bien qu'il divorce. En famille on la surveille, on l'épie, on fait des réflexions à son sujet devant les domestiques, on lui fait des scènes violentes lorsqu'elle s'est enivrée. Ces quelques traits donnent une idée de la situation familiale qui s'est organisée autour d'elle et dans laquelle elle joue le rôle de bouc émissaire. Devant une telle situation elle manifeste des plaintes. Elle souffre d'être méprisée par sa belle-famille et de subir les violents reproches de son mari. Mais cette souffrance n'est pas du tout proportionnée à la situation. Au contraire, elle s'identifie à ses accusateurs. Elle dit qu'elle a peur d'être la « tache noire » de la famille. Au cours des périodes où elle boit, ses fantasmes principaux sont qu'elle a eu tort de se marier, tort d'avoir des enfants, qu'elle est un boulet pour sa famille.

Il s'agit là d'une position masochique dont les caractères se sont précisés pendant le traitement et nous aurons d'ailleurs l'occasion d'utiliser à nouveau cette observation comme exemple. De façon évidente sa souffrance n'est pas ce qu'elle pourrait (ou devrait) être dans cette situation.

Depuis que nous parlons de cette modalité de souffrance, nous utilisons des expressions qui signifient que le sujet ne semble pas ressentir la souffrance qu'il « devrait » ressentir. Et on peut se demander ce qui nous autorise à dire qu'il devrait ressentir autre chose. Une telle affirmation ne se conçoit que s'il s'agit d'une comparaison entre le comportement étudié et un comportement habituel. Elle consiste à dire qu'un sujet non masochiste placé dans la même situation éprouverait une souffrance plus importante.

Cette manière d'interpréter l'attitude masochiste consiste à la définir selon des critères extérieurs, des critères objectifs. Plus haut nous parlions de la

souffrance éprouvée qui peut se traduire par des manifestations objectives. Ici il ne s'agit pas de cela. Il ne s'agit pas de souffrance mais d'une situation objective qui « habituellement » provoque une souffrance et l'anomalie masochique est que cette souffrance semble faible ou nulle. Nous parlions d'un phénomène identique lorsque au début de ce chapitre nous donnions des exemples de masochistes satisfaits de leur sort. Ce qui était masochique dans leur cas c'était de tirer un plaisir d'une situation qui aurait dû leur procurer du déplaisir.

Il s'agit là d'une constatation essentielle car elle permet de comprendre comment on peut situer la souffrance dans le comportement masochique. Ce qui compte pour dire qu'ü y a masochisme, ce n'est pas qu'il y ait une souffrance éprouvée, c'est qu'il y ait recherche de situations qui, normalement, sont douloureuses. Peu importe alors que le sujet soit satisfait, qu'il soit conscient de sa souffrance en la compensant par un bénéfice secondaire ou qu'il souffre effectivement mais de façon disproportionnée par rapport à la cause, ce n'est pas ce qu'il ressent qui le définit comme masochiste, c'est ce qu'il fait.

Cette manière de voir a des conséquences importantes. En premier lieu il est clair que dans ces conditions il n'est plus question de définir des sensations ou des sentiments, mais des conduites ou des fantasmes. Non pas que le vécu et le senti et ce qu'en livrent les sujets soient négligeables, mais ce n'est pas là qu'apparaît ce qui est le propre de cet état névropathique. Et les vécus les plus variés peuvent accompagner les conduites masochiques.

Une autre conséquence apparaît aussi tout de suite. Cette entité clinique se trouve définie par un critère extérieur, un critère objectif et cela obligatoirement par référence à une norme. Nous avons dit à plusieurs reprises : une telle situation « habituellement » ou « normalement » devrait provoquer une souffrance. C'était sous-entendre l'existence de cette norme. S. Nacht lui-même l'admet puisqu'il écrit (20, p. 7) : « Tous nos efforts thérapeutiques visent justement à l'amener (le masochiste) à adopter ce point de vue, celui de la réalité objective déformée chez lui par la réalité subjective. » C'est dire que la conduite du masochiste n'est pas conforme à la réalité objective et qu'il faut le faire s'adapter au système des valeurs qui la constitue. Cette norme n'est pas définie statistiquement comme le comportement le plus fréquent, puisqu'on admet que des groupes peuvent posséder des hiérarchies de valeurs pathologiques. Elle se définit par rapport à ce qui est établi comme normal et comme pathologique. Il ne convient pas ici de discuter de la manière dont est établie une telle distinction et de sa valeur. Mais il faut souligner que lorsque nous disons d'un sujet qu'il est masochiste, nous le faisons en jugeant sa conduite par rapport à des critères de normalité et non en fonction de ce qu'il nous dit sur la souffrance qu'il éprouve ou n'éprouve pas.

C'est cette constatation qui nous a conduit à amorcer la discussion par ce titre assez choquant qui supposait une souffrance objective. Ce qui est objectif, ce n'est pas la souffrance, c'est la situation dans laquelle se met le masochiste. Et lorsqu'on parle de sa souffrance, on définit de façon imparfaite son comportement (ou ses fantasmes), puisqu'il ne l'éprouve pas toujours.

Il est aussi d'autres cas dans lesquels le masochiste dit qu'il souffre. C'est lorsque, découvrant son anomalie, il prend du recul par rapport à elle et la juge. Il en est de même pour toutes les anomalies psychiques. Un interprétant peut prendre conscience qu'il interprète. Ainsi un masochiste peut-il parler de son attrait pour la souffrance. Mais ce faisant il n'est plus masochiste. Il ne peut porter ce jugement que dans un dédoublement de lui-même où la portion saine de sa personnalité juge la portion malade. Et pour porter cette appréciation, il se réfère, comme un observateur étranger, à des critères extérieurs. Ce n'est pas en fonction de ce qu'il ressent qu'il se juge masochiste mais en fonction de son comportement par rapport à la normale.

Il pourrait rester une dernière circonstance dans laquelle le masochiste éprouverait une souffrance. Si les situations qui, normalement, sont douloureuses ne le sont pas pour lui, est-ce que celles qui, normalement, sont agréables ne vont pas lui être pénibles? B. Grunberger (13, pp. 195-196) cite une belle observation. Il s'agit du cas Waldemar que nous ne pouvons retranscrire ici en entier. Ce masochiste supporte très bien une vie difficile et dangereuse jusqu'au jour où il se trouve devant la possibilité de faire fortune. « A peine s'est-il émerveillé que l'angoisse l'étreint déjà. » Il refuse et recommence sa vie ancienne. Ceci fait, il respire, « il l'a échappé belle ». E. Grunberger souligne qu'il a fui le plaisir pour se mettre à l'abri de l'angoisse. Et il ajoute que ce cas est un peu exceptionnel car ici l'approche du plaisir a été suffisante pour éveiller l'angoisse alors que le plus souvent le masochiste ne laisse pas approcher suffisamment la possibilité d'une satisfaction pulsionnelle riche et authentique pour que l'angoisse puisse surgir. « En général, il s'arrange inconsciemment pour que ce seuil dangereux ne puisse jamais être atteint. » Ce qui est visible, c'est l'échec et non l'angoisse. D'ailleurs que cette angoisse soit visible ou non, c'est toujours par référence à des critères extérieurs de normalité que la conduite sera appréciée et jugée comme masochique.

Cette manière de situer la place de la souffrance dans le masochisme n'est pas partagée par tous les auteurs. Il faut dire d'ailleurs qu'habituellement on ne définit pas ce qu'on entend par la souffrance masochique. Une telle imprécision conduit à un manque de rigueur dans la délimitation du domaine de cet état névropathique. Et à titre d'exemple nous voudrions faire quelques remarques critiques sur quelques points de la conception de S. Nacht. Nous avons dit plus haut que ses conceptions ne contredisent pas la distinction que nous proposons, mais elles ne sont pas explicitées dans le même sens que le nôtre. Pour lui, la souffrance ressentie est bien un symptôme nécessaire du masochisme.

C'est ainsi qu'il indique parmi les traits typiques du caractère masochiste (20, p. 76):

« Subjectivement : un sentiment constant de peine, de souffrance plus ou moins indéfinie, de tension affective et surtout d'insatisfaction ; un besoin de se plaindre, de se montrer malheureux, incapable, écrasé par la vie ; une tendance à trouver compliqués et insolubles les problèmes les plus simples de l'existence,

à exagérer les moindres difficultés et à s'en faire un tourment et, parallèlement, une impossibilité à saisir les joies de la vie. »

Si ce sentiment de peine ou de souffrance est constant, il faut éliminer la position narcissique masochique et tous les cas de masochistes satisfaits. Le besoin de se plaindre ne peut être un caractère masochique, ce serait presque un caractère opposé, le vrai masochiste ne se plaint pas. La tendance à trouver compliqués et insolubles les problèmes les plus simples n'est pas toujours présente puisqu'on rencontre au contraire la tendance à trouver simples des problèmes insolubles. L'impossibilité à saisir les joies de la vie est par contre un bon critère, mais qui peut être compris comme objectif. De plus tous ces traits de caractère peuvent se rencontrer dans d'autres états névropathiques et n'ont donc aucun caractère de spécificité.

A l'inverse, lorsqu'il donne les traits de caractère objectifs (pp. 76-77), la description nous paraît tout à fait exacte. Il écrit en effet : « Objectivement : comportement « maladroit », inadapté, manquant de souplesse, frappant davantage puisqu'il s'agit d'un sujet dont l'intelligence est normale ; attirant l'animosité de l'entourage, ce sujet se mettant, comme poussé par une fatalité inéluctable, toujours dans les situations les plus désagréables, ne sachant jamais éviter « la tuile », au contraire la recherchant : « Dès qu'il y a un coup à recevoir, le masochiste tend la joue » (Freud).

S. Nacht conçoit donc le subjectif et l'objectif comme des critères d'égale valeur pour l'appréciation de la souffrance masochiste, alors qu'à notre sens, seuls les critères objectifs permettent une définition rigoureuse. Et la formulation de J. Laplanche et J.-B. Pontalis semble la meilleure : ce qui caractérise le masochiste ce n'est pas ce qu'il ressent, c'est sa *position*.

LES VARIÉTÉS DE SOUFFRANCE

Cette position peut être très variable et il faut en préciser les variétés qualitatives. Le terme souffrance généralement employé depuis Freud oriente vers une position douloureuse qui est alors à comprendre comme une position dans laquelle un sujet non masochiste éprouverait de la douleur. Mais il y a aussi d'autres situations qui, sans être douloureuses, sont défavorables et nuisibles au sujet. Il peut être victime (J. Laplanche et J.-B. Pontalis), impuissant dans la vie (Th. Reik), soumis (D. Lagache, 16), etc. On peut donc dire qu'il faut appeler masochiste tout sujet qui se met dans une situation défavorable pour lui, défavorable étant entendu par rapport à la « normale ». Toute liste de ces situations ne peut être qu'incomplète et une tentative pour l'établir ne peut aboutir qu'à illustrer ce phénomène par les exemples les plus fréquents.

Mais si nous allons donner ainsi une série d'exemples ce n'est pas seulement pour mettre en évidence l'éventail très large des ennuis que les masochistes se

procurent, c'est aussi pour montrer que s'il y a parfois intrication de plusieurs variétés de « souffrance », il y a aussi parfois opposition entre elles. Certaines souffrances peuvent en effet facilement s'associer, par exemple la soumission, l'impuissance, l'échec, la dévalorisation, mais d'autres sont opposées entre elles, par exemple l'échec et la réussite génératrice de responsabilités pénibles. Ces associations et ces oppositions ont des conséquences cliniques importantes.

S. Nacht (20, pp. 97-98) résume sa conception des formes du masochisme moral en proposant trois types cliniques. Celui qu'il donne en troisième « présente non seulement un comportement auto-punitif, mais surtout une *qualité affective* (1) capable d'imprégner toute la personnalité du sujet qui n'est plus dès lors accessible qu'à la souffrance ». Ce type clinique ne nous paraît pas très clair et son isolement par l'auteur semble dû à l'importance qu'il attribue à ce qui est ressenti par le masochiste comme nous l'avons vu plus haut. Que signifie en effet « n'être plus accessible qu'à la souffrance » ? Est-ce le fait d'une impossibilité complète de toute acceptation d'une situation gratifiante? Cela correspondrait alors à une gravité particulière de l'état névropathique. C'est, au moins en partie, ce que veut dire cet auteur puisqu'il indique que cette forme a un « caractère plus profond ». S'il s'agit d'un aspect plus « intense », ce n'est par contre pas une forme qualitativement différente.

Les deux autres types se rapportent, le premier « surtout à l'individu dont l'activité est semée d'échecs », le deuxième surtout au sujet qui « se complaît dans la souffrance ». Il y a là une distinction intéressante car effectivement très souvent on peut classer les masochistes dans un de ces deux groupes. Il y a bien des cas intermédiaires mais les deux types de comportement sont assez différents.

Parfois le comportement semble orienté vers des situations douloureuses que le sujet recherche même de façon très active. Ces douleurs peuvent être physiques.

Le malade Robert dont nous avons parlé plus haut qui se complaisait dans les humiliations que lui imposait sa maîtresse est entré une fois dans une phase de violence. Sa maîtresse, mariée avec son premier amant, n'avait plus voulu le voir pendant quelques jours ; il est allé chez elle et, comme elle ne voulait pas lui ouvrir, s'est mis à frapper la porte avec ses poings, a cassé des vitres et s'est blessé très gravement, se faisant des plaies multiples aux deux poignets, aux deux avant-bras, à une épaule et même dans le dos. Il a crié, fait du bruit, brisé des objets jusqu'à ce que Police-Secours intervienne et le conduise à l'hôpital. Pendant cette scène de violence et à la suite des multiples douleurs physiques et ennuis policiers qu'elle entraîna, il ne manifesta jamais de véritable souffrance. Il éprouvait même de façon évidente une satisfaction.

Pierre, âgé de trente-huit ans, est atteint de troubles survenant par crises. Entre ces crises il exerce son métier d'ajusteur à Paris, il est marié, a un enfant de cinq ans. Mais parfois (cela s'est produit au moins huit fois depuis l'âge de dix-neuf ans), il est pris d'une brusque impulsion, il quitte son travail, va dans une gare, prend le premier train qui part, va le plus loin possible, vit quelques jours là où il a abouti. « Je tourne dans la ville... je ne fais rien... je ne mange presque pas... je tourne... » Puis il fait ce

1. Souligné par S. Nacht.

qu'il appelle une tentative de suicide, il se taillade avec un rasoir, provoque ainsi l'intervention de la police et l'hospitalisation. Il est couvert de cicatrices linéaires, sur les deux bras, le thorax, l'abdomen et le visage. Il en a près d'une centaine.

Parfois la souffrance recherchée n'est pas aussi directement somatique et prend par exemple l'aspect d'une fuite dans les occupations pénibles, dans l'épuisement au travail. Ce comportement ressemble à ce que décrit Nacht comme signes objectifs du caractère masochiste.

Élise vit seule avec ses deux enfants, une fille de dix-sept ans et un garçon de quatorze ans. Elle n'a jamais eu de chance. Ses deux frères et sœurs ont bien réussi dans la vie mais elle n'a jamais été heureuse. Son mari l'a quittée il y a cinq ans. Elle est femme de chambre dans un hôtel et travaille plus de douze heures par jour. Elle passe tous ses temps libres à s'occuper de sa maison. Elle ne voit presque personne, ne prend aucune distraction. Elle est toujours triste, refuse toute aide.

Parfois la souffrance est recherchée sous la forme de la dévalorisation. La malade Jacqueline dont nous avons parlé plus haut est un exemple assez typique de ce processus fréquent dans bien des syndromes psychiatriques et peut-être tout particulièrement dans l'alcoolisme. Cette toxicomanie est vécue par le sujet et l'entourage comme un vice.

Parfois aussi cette recherche va jusqu'à l'autodestruction. Certes, le masochisme n'est pas le seul mécanisme qui conduise au suicide. D'autre part, on peut même dire qu'il n'y conduit pas très souvent, comme si la plupart du temps le sujet cherchait plus à vivre dans la peine qu'à mourir, la mort apparaissant comme une sorte de libération à laquelle il n'a pas droit. Mais lorsque la destruction est le but qu'il poursuit, il s'agit d'une tendance très puissante qu'il est difficile de corriger.

Ignace est fils naturel et a toujours vécu avec sa mère. Il n'a jamais eu d'emploi stable et faisait des saisons dans les hôtels. Il ne s'est jamais marié « pour ne pas avoir de disputes dans la maison » avec sa mère. Lorsqu'elle meurt, il a quarante-sept ans et fait très vite une réaction dépressive, se reprochant de ne pas l'avoir assez aimée. Il fait une première tentative de suicide en se jetant dans un bassin. Quelques mois après il cesse tout travail, s'enferme chez lui, se nourrit uniquement de pain et de lait, passant son temps à lire des livres d'histoire. Sur l'intervention de la police il est hospitalisé. De retour chez lui il fait une nouvelle tentative de suicide au gaz et est réhospitalisé. Pendant ses deux séjours à l'hôpital il se présente comme déprimé puis s'améliore un peu, mais très superficiellement. Il paraît moins triste mais continue à affirmer avec calme qu'il ne tient pas à la vie et qu'il est sûr de recommencer. Effectivement, quelques mois plus tard il déjoue toute surveillance et disparaît. Il s'enferme dans une grotte dont il camoufle l'entrée et « se laisse mourir ». Son cadavre ne sera retrouvé que très longtemps après.

Dans toutes ces formes il y a incontestablement une participation active du sujet à ses malheurs. Et, à l'opposé, dans les comportements d'échec que nous

verrons plus loin le rôle du sujet paraît plus passif. Mais il ne faudrait pas établir une corrélation étroite entre le qualificatif d'actif et la recherche de la souffrance et le qualificatif de passif et la recherche de l'échec. Cette souffrance peut être recherchée sur un mode passif. Dans les exemples que nous avons cités la recherche de l'échec peut être faite avec beaucoup d'énergie, mais en général, au niveau d'une description clinique, le sujet paraît ne pas prendre l'initiative de ses ennuis ou même paraît les provoquer justement par un manque d'initiative. Freud dans « Quelques types de caractères tels qu'ils se dégagent du travail psychanalytique » (1916) a parlé de ces échecs devant le succès. R. Laforgue (Psychopathologie de l'échec) a étudié en détails ces comportements. Le sujet ne s'accorde pas le droit à la satisfaction. Nous avons vu plus haut ce que dit P. Grunberger (13) de sa vigilance inconsciente pour ne pas atteindre le « seuil dangereux » de la réussite.

Albert travaille dans une petite entreprise de construction. Il est l'homme de confiance de son patron, il travaille beaucoup, ne compte pas sa peine, accepte toutes les besognes ingrates. Il n'a pas un salaire proportionné à ses responsabilités, mais ne se plaint pas car il pense qu'il tirera plus tard bénéfice de son désintéressement. C'est lui qui deviendra directeur de l'affaire quand son patron se retirera. Mais pendant les mois qui précèdent cette promotion, les choses se gâtent. Il devient tout à coup intolérant aux défauts de son patron, s'oppose à lui pour certaines décisions, refuse d'exécuter des ordres. Le conflit va s'aggravant jusqu'à la rupture. Et il lui reste la ressource de se plaindre de son employeur et de sa malchance.

Amélie raconte sa vie comme une série de malheurs. Elle estime qu'elle n'a pas eu de chance et aussi qu'elle a eu des torts, qu'elle a fait de « mauvaises choses » qui lui ont attiré beaucoup d'ennuis. Elle a vécu son enfance en Bretagne ; elle a dû travailler très tôt. A vingt et un ans elle était fiancée mais « ça n'a pas marché ». Elle est venue se placer à Nice. Là elle a eu de « mauvaises fréquentations », elle sortait avec des amis et buvait. Puis elle a rompu avec ces amis et a vécu assez isolée en changeant souvent de place. A trente-sept ans elle s'est mariée avec un garçon beaucoup plus jeune qu'elle. Ils ont pris un commerce, ((ça n'a pas marché ». Ils ont dû vendre, puis ils ont divorcé. Sa famille qui n'accepte pas le divorce a rompu avec elle. Il lui restait des amis, un couple chez qui elle allait souvent, mais ces gens ont fait sur elle des réflexions désagréables, ont voulu l'exploiter et elle a cessé de les voir.

Les deux grands types de masochisme, distingués selon que le but visé paraît être la souffrance ou l'échec permettent déjà de classer un certain éventail de comportements masochiques. Les différences sont en fait assez peu importantes. Il est quelquefois difficile de les distinguer l'un de l'autre et ils peuvent être associés. Le sujet peut en chercher la douleur dans l'échec ou tantôt l'une, tantôt l'autre.

On peut se demander s'il ne serait pas utile, cliniquement, de distinguer un masochisme actif et un masochisme passif. Il peut paraître étonnant de parler d'activité à propos du masochisme, car on a trop l'habitude de la mise en parallèle des adjectifs actif et passif avec le couple sadisme-masochisme. Freud ne parle-t-il pas du côté actif et du côté passif de la même perversion pour désigner

les deux termes de ce couple ? La plupart des auteurs insistent d'ailleurs sur la passivité masochique. Pourtant quand on voit l'acharnement de certains masochistes il est difficile d'évoquer la passivité. Nous avons vu qu'aussi bien pour la souffrance que pour l'échec la recherche pouvait être tantôt active tantôt passive. Mais peut-être ne s'agit-il là que d'un critère clinique qui connote seulement une nuance et non une différence fondamentale.

D. Lagache introduit une dimension d'une tout autre portée. Dans son travail sur la situation de l'agressivité (16), il définit le masochisme comme une recherche de soumission et définit la relation sado-masochique en terme de domination-soumission. Cet aspect du masochisme peut être rapproché de la conduite d'échec mais ce n'est que très superficiellement car l'échec n'est pas toujours une soumission et vice versa. Ce pourrait être là une troisième forme de masochisme à côté des deux premières que nous venons d'étudier. Et en approfondissant son étude on verrait qu'elle n'est pas très différente d'elles. Il y a des passages insensibles de l'une aux autres et de grandes ressemblances.

Ce qui fait apparaître un aspect tout à fait nouveau c'est la définition par D. Lagache de ce qu'il appelle la « position narcissique masochique ». Il la décrit d'abord comme un stade du développement normal. Cette position est préfigurée avant même la procréation de l'enfant dans le projet des parents où il ne peut figurer que comme « objet ». Dans ses premiers mois il reste objet sous la protection active de sa mère. Cette position passive est masochique. Elle est aussi narcissique par la satisfaction qu'elle lui procure. Tout l'entourage et la mère en particulier tendent à le combler et à ajuster à sa personne le monde autour de lui. Il est à la fois narcissique et masochique puisque c'est de la soumission à la toute-puissance de l'autre qu'il tire sa satisfaction.

Cette « position » reste une possibilité actualisable chez l'adulte. Et peut, par sa persistance prévalante, devenir pathologique. Nous citerons un cas qui nous paraît en être un bon exemple.

Jacques consulte sur le conseil d'un médecin pour des troubles qu'il définit comme curieux et variés : difficultés urinaires, intestinales, respiratoires. En fait ces troubles sont très mineurs, il en parle avec le sourire, il semble les évoquer pour justifier sa venue, mais il ne vient pas demander qu'on l'en débarrasse ; au cours de l'entretien, il dit même : « Je ne veux pas prendre de médicament, pas détruire mes symptômes... après je ne pourrai plus m'expliquer... dire si j'ai mal. » Il a trente-huit ans et fait commencer sa « maladie » à l'âge de huit mois. « J'ai eu une double pneumonie... le coma... je me suis réveillé avec une dilatation des bronches..., gosse j'étais toujours fatigué..., souvent couché... » Il a fait plusieurs séjours en hôpital. Il ne s'est jamais marié « à cause de son manque de santé ». Il n'a jamais travaillé de façon suivie. Il fait quelques petits travaux de peinture quand il n'est pas fatigué « mais quand je travaille un jour, je dois me reposer deux jours ». Il a toujours vécu avec ses parents et n'a jamais gagné sa vie. Son père est mort quand il avait trente ans. Ses deux frères plus âgés, mariés, sont partis de la maison depuis longtemps. Il vit maintenant seul avec sa mère : « Elle n'est jamais malade..., une santé de fer..., elle veille sur moi, elle est même collante je dirai..., elle satisfait mes caprices... » Il s'occupe peu, aime lire « la belle littérature, Balzac, Victor Hugo, Flaubert... Les sujets malsains c'est plutôt par curiosité que je

les lirais... ». Il dit ne pas avoir de relations sexuelles. Tout cela est décrit avec complaisance, euphorie et détente. Il est ravi qu'on l'écoute, préfère ne pas avoir de traitement et repart souriant « très content qu'on ait la même opinion que lui ».

Ce sujet est effectivement masochiste puisqu'il supporte une situation qu'un autre ne tolérerait pas. Il accepte de dépendre entièrement de sa mère, d'avoir un statut psycho-social d'enfant, de n'avoir aucune activité créatrice, aucune ou peu de satisfaction sexuelle..., etc. Il est également narcissique par l'amour qu'il se porte, la satisfaction dans laquelle il se complaît.

L'isolement de cette forme de masochisme est d'un très grand intérêt. Elle est originale car elle ne correspond pas seulement à l'association de masochisme et de narcissisme mais à une entité différente de l'un et de l'autre. Le sujet en effet n'est pas à la fois parallèlement soumis et comblé. C'est dans la mesure où il est masochiste qu'il est gratifié. La satisfaction est fonction de la soumission.

Cette notion de satisfaction n'est pas contraire à celle de masochisme. Nous avons vu dans le chapitre précédent que le masochiste n'était pas obligatoirement malheureux et qu'il pouvait être dans une situation d'allure douloureuse sans l'éprouver comme telle. Mais tout masochiste qui prend plaisir à souffrir n'est pas pour cela dans cette position narcissique masochique. Il y a d'autres positions de satisfaction que la position narcissique. Ici la satisfaction vient d'un retournement de la libido sur le moi.

Cette forme de masochisme établit avec les autres des rapports d'un type nouveau. Elle peut certes s'associer à l'une d'entre elles. Notre patient Ignace par exemple est d'une certaine façon narcissique. Il a vécu jusqu'à la mort de sa mère dans une position narcissique masochique et lorsqu'il s'enferme chez lui pour lire des livres d'histoire (lui qui ne sait rien de son père) en se nourrissant de lait et de pain, il retourne toute sa libido sur l'image de lui-même et tente de retrouver les satisfactions orales de la période narcissique masochique des premiers mois de sa vie. En s'associant ainsi, elle établit avec les autres formes des rapports assez comparables à ceux qu'elles établissent entre elles.

Mais elle se pose aussi en forme opposée aux précédentes. Nous avons déjà rencontré certaines oppositions entre les comportements passifs et actifs, entre des buts comme l'échec ou les soucis de la réussite. Il s'agit ici d'une opposition plus profonde. Les premières formes ne comprenaient aucun comportement narcissique. Rien ne mettait en évidence un amour du sujet par lui-même. Tout, au contraire, montrait sa haine ou au moins son désir de se nuire. Il y a ici une attitude tout à fait opposée et nous serons amenés à approfondir cette opposition plus loin.

On voit ainsi l'extrême variété des comportements masochiques possibles. Un critère reste commun, c'est qu'ils sont tous orientés vers la recherche d'une position défavorable. Il y a intérêt à distinguer quelques formes cliniques selon que la victime souffre ou échoue, est active ou passive, mais cette distinction a un intérêt assez mineur. La distinction essentielle est à faire entre le masochisme pur et le masochisme narcissique.

LA RECHERCHE DE LA SOUFFRANCE

Que cette souffrance soit recherchée est un critère essentiel que tous les auteurs incluent dans leur définition du masochisme. Ils ajoutent généralement que la raison de cette recherche est un sentiment de culpabilité. Au niveau de notre étude clinique, nous ne pouvons nous contenter d'expliquer cette recherche par sa cause, il nous faut essayer de décrire comment elle se traduit en symptômes. La difficulté vient du fait qu'il s'agit d'une recherche inconsciente, donc ignorée et niée par le sujet.

Cette inconscience distingue le masochisme moral du masochisme pervers. Le contrat du masochiste pervers n'existe pas ici. Il suppose en effet la conscience. Il y a bien dans le masochisme moral une sorte de contrat puisque le sujet se comporte comme s'il s'était engagé envers les autres et les objets à tout utiliser pour se faire souffrir, mais tout ceci est inconscient.

Dans certains cas l'acharnement des sujets à être l'artisan de leur malheur est tel, les justifications qu'ils essaient de donner de leurs actes sont si peu adaptées que leur poursuite de la souffrance est facile à affirmer. Les cas dont nous avons parlé plus haut, ceux que nous qualifions de masochisme actif entrent dans ce groupe. Notre patient Ignace qui a répété les tentatives de suicide, nos cas Robert et Pierre qui se sont provoqué de graves blessures affichaient leur |rôle actif.

Dans d'autres cas c'est la fréquence des situations défavorables qui révèle un phénomène de répétition témoignant de cette recherche inconsciente. Nos cas Amélie et Élise en sont deux exemples.

Mais d'autres fois il est beaucoup plus difficile d'affirmer cette recherche. Certes, très souvent la tendance masochiste est facile à noter mais il est plus malaisé d'apprécier son intensité. Il est difficile de distinguer ce qui est dû aux circonstances extérieures et au rôle du sujet. Et surtout il est difficile de distinguer ce qui relève d'un effort non masochiste dans lequel la souffrance est acceptée comme une nécessité pour parvenir à un but différent et ce qui est dû à un comportement dont le but est avant tout cette souffrance.

II faut donc essayer de définir de façon précise ce qui distingue l'effort normal de l'activité masochique. Pour ce faire, le meilleur point de départ est à chercher dans l'aspect économique de ces deux comportements. Ce détour par l'économie ne nous entraînera pas très loin de la clinique car il y a des correspondances assez directes entre elles.

Certes la théorie économique du masochisme est encore hypothétique. Les notions de masochisme primaire et de masochisme secondaire ne sont ni certaines ni acceptées par tous les psychanalystes. Mais il s'agit au moins d'un modèle cohérent et qui est d'un grand intérêt pour la distinction que nous tentons de

faire. Si on prend donc la théorie économique du masochisme telle que la propose Freud dans « Problème économique du masochisme », il est facile d'établir les différences.

Le masochisme est sous la dépendance de la pulsion de mort, soit sous la forme de masochisme primaire dans une intrication des pulsions, soit sous la forme de masochisme secondaire qui se définit comme retournement du sadisme contre la personne propre.

Un autre mécanisme économique conduit à des états de déplaisir. Le principe de réalité permet « une autorisation temporaire de la tension de déplaisir » pour un plaisir différé et s'oppose ainsi temporairement au fonctionnement du principe de Nirvâna et du principe de plaisir (dans lequel le principe de Nirvâna s'est transformé sous l'influence de la libido) qui tendent à l'abaissement des tensions. Ici c'est la pulsion de vie qui est concernée et non plus la pulsion de mort. Et ce mécanisme définit la place qu'occupe la souffrance dans l'effort non masochiste.

Il y a là une différence théorique précise qui aide à comprendre la clinique. Elle explique que dans le premier cas la souffrance soit recherchée et dans le second seulement acceptée. Elle justifie qu'on cherche aussi une différence dans les buts : favorables ou défavorables au sujet, et dans la durée de la tension : indéfinie ou limitée dans le temps. Il y a là trois caractères cliniques utilisables.

Mais ce schéma simple ne résume pas toute l'économie du masochisme et de l'effort. Il existe des intrications multiples et complexes qui auront leur répercussion au niveau de la clinique.

Si nous considérons l'effort non masochique dans lequel les pulsions de vie sont à l'œuvre et dans lequel la tension n'intervient que temporairement sous l'influence du principe de réalité, nous pouvons nous demander si ce mécanisme fonctionne toujours à l'état pur et si le mécanisme masochique ne peut pas s'y infiltrer. Une telle infiltration est possible et certainement très fréquente et ceci à plusieurs niveaux. Accepter de se conformer au principe de réalité, c'est accepter une certaine souffrance et cela peut être amplifié par une infiltration masochiste ; on peut même aller jusqu'au paradoxe et se demander s'il ne faut pas un certain degré de masochisme pour accepter de se soumettre au principe de réalité. Quant au choix du but de l'effort, il est en principe régi par les pulsions de vie, mais c'est un choix fantasmatique dans lequel des motivations masochiques peuvent se glisser. On retrouve là à propos du masochisme l'idée qu'expose D. Lagache (16) à propos de son opposé sadique, l'agressivité ; il la situe comme infiltrant tous les comportements et toutes les interrelations.

Si nous considérons maintenant le mécanisme masochique, régi par la pulsion de mort, il apparaît qu'il ne fonctionne pas indépendamment du mécanisme précédent. Malgré son orientation vers l'augmentation du déplaisir, il n'écarte pas les possibilités de diminution des tensions. B. Grunberger (13) dit du masochiste « qu'il fuit le plaisir pour se protéger de l'angoisse ». Si donc il choisit une souffrance, c'est pour se protéger d'une souffrance plus importante. S. Nacht (20, p. 71) évoque sous une autre forme le remplacement d'une souffrance intense

par une souffrance moindre : «... le masochisme, réaction apparemment paradoxale, est un moyen de défense, d'autodéfense pathologique. Tout se passe dès lors comme si le masochiste devant le danger de tout perdre, consentait un sacrifice partiel pour sauver le reste. » Ainsi ces auteurs s'accordent pour reconnaître que le masochiste recherche une situation de moindre tension. C'est un mode de réaction conforme au principe de plaisir. Mais le propre du masochisme est que cet abaissement de tension ne puisse se faire que de façon incomplète.

L'intrication du mécanisme masochique et du principe de réalité paraît se faire de façon variable. Il peut utiliser cette possibilité d'augmentation des tensions et c'est pour lui un moyen de poursuivre sa recherche de façon inconsciente. Il est fréquent que les masochistes rationalisent leur comportement par une telle référence au principe de réalité. Notre patient Albert pensait qu'il s'imposait tous ses efforts dans le but d'un important bénéfice terminal. Mais à l'opposé, il y a quelquefois chez le masochiste refus d'accepter le principe de réalité, comme s'il saisissait le prétexte de cette tension temporaire pour justifier leur refus alors que ce qu'ils redoutent c'est le résultat favorable. Notre cas Amélie en est un bon exemple. Nous avons dit qu'elle avait cessé de voir les seuls amis qui lui restaient. Il s'agissait d'un couple ayant deux filles. Elle les voyait très souvent, était attachée aux fillettes et faisait beaucoup de cadeaux aux parents comme aux enfants. C'est dans cette famille qu'elle avait investi toute son affectivité. Un jour on lui raconte que ces amis ont dit qu'elle était « une bonne poire » et qu'en somme ils l'utilisaient. Elle décide alors de rompre définitivement avec eux. Elle refusait ainsi toute peine temporaire qu'aurait entraînée l'affrontement de cette situation et s'enfonçait par-là dans sa solitude pénible. Elle utilisait le rejet du principe de réalité pour aggraver sa position masochique.

Toutes ces intrications font que la limite entre l'effort normal et l'activité masochique, déjà difficile à fixer en théorie, l'est encore plus en pratique. Entre les positions opposées existent tous les degrés intermédiaires faits de l'intrication des deux mécanismes. Il est donc presque toujours impossible de dire où commence et où finit l'attitude masochique. Les critères cliniques qui témoignent de cette recherche inconsciente ne sont utilisables que dans une marge limitée. Cela d'ailleurs ne doit pas étonner, c'est une règle qui s'applique à l'étude clinique de tous les processus inconscients.

BESOIN DE PUNITION ET BESOIN D'AMOUR

C'est Freud qui propose le terme de besoin de punition. Dans « Problème économique du masochisme », il commence par parler d'un « sentiment de culpabilité le plus souvent inconscient » puis, dans la suite du texte, il reconnaît que ce terme est « psychologiquement incorrect » puisqu'un des caractères du

sentiment est d'être conscient et il propose de le remplacer par l'expression « besoin de punition qui recouvre tout aussi parfaitement la notion en question ». Il définit alors cet élément non plus par sa cause mais par sa conséquence et ajoute que cela ne le fera pas renoncer à définir et à localiser ce mécanisme inconscient « sur le modèle du sentiment conscient de culpabilité ».

La difficulté vient donc du fait qu'il n'existe pas de terme pour nommer ce qui dans l'inconscient correspond à ce qui est le sentiment dans le conscient.

S. Nacht (20, p. 95) tente de combler cette lacune par le terme de « complexe de culpabilité » qui ne lui paraît pas parfait mais qu'il utilise « faute de mieux ». J. Laplanche et J.-B. Pontalis conservent le terme de « sentiment de culpabilité inconscient ».

Ce problème est mineur dans la mesure où, tout en utilisant un terme imparfait, on précise les raisons de ses imperfections et le sens exact qu'il faut lui donner. Pour notre part il nous semble qu'il est possible de parler simplement de culpabilité inconsciente. Mais si nous avons finalement employé besoin de punition c'est pour mieux établir le parallèle avec le besoin d'amour, comme nous le verrons plus loin.

Dans une perspective topique, cette culpabilité inconsciente est due à une tension entre le surmoi et le moi. C'est le surmoi qui culpabilise le moi et déclenche les comportements auto-punitifs, il est sadique en face d'un moi masochique. C'est ce mécanisme qui correspond au masochisme secondaire. Mais il n'est pas le seul qui conduise à ce besoin d'auto-punition. Et Freud (10) indique que, dans ce couple sado-masochique du surmoi et du moi, l'accent peut porter sur le sadisme du surmoi ou sur le masochisme du moi. Dans le premier cas, il y a « prolongement de la morale dans l'inconscient », dans le second cas, c'est le moi « qui aspire à être puni soit par le surmoi, soit par les puissances parentales de l'extérieur », et c'est surtout le masochisme primaire qui est à l'œuvre.

Le but de notre travail présent étant clinique il nous faut, une fois défini ce besoin de punition, voir sa traduction en symptômes. Il faut d'abord noter que cette étude est très étroitement liée à celle de la recherche de la souffrance faite au chapitre précédent. Elle en est le prolongement puisqu'elle vise la raison de cette recherche mais, si dans l'ordre de la causalité on peut distinguer une entité découlant de l'autre, dans la traduction clinique il n'y a pas de différence apparente. C'est la manifestation de cette recherche qui révèle le besoin de punition. C'est-à-dire que ces deux éléments de la structure masochique ont la même extériorisation clinique.

Il serait donc artificiel d'essayer d'individualiser deux comportements différents. Et si nous avons séparé l'étude de ces deux concepts c'est parce qu'ils sont les deux versants d'une même réalité et, peut-on dire, la limitent de deux côtés opposés. La recherche de la souffrance posait la question de la transition avec l'acceptation d'une douleur non recherchée. La culpabilité soulève le problème de la transition avec les comportements non auto-punitifs. Nous verrons d'abord

comment se manifeste cet effort de déculpabilisation puis quelques comportements de masochistes qui semblent en contradiction avec ce besoin de punition.

La culpabilité est inconsciente et si elle apparaît c'est soit à travers une conduite de déculpabilisation, soit sous la forme d'une idée consciente inverse : sa négation. La recherche de la souffrance est avant tout une tentative de déculpabilisation. Si, comme nous l'avons vu, le masochiste ne souffre pas ou souffre moins que le voudrait la situation, c'est que la douleur, soulageant sa culpabilité, perd ses qualités pénibles. Et l'acharnement à répéter ces tentatives témoigne de l'intensité du besoin de punition.

La négation de cette culpabilité peut apparaître à l'état pur. Notre patiente Amélie dans son conflit avec ses amis projetait toute la culpabilité sur eux, elle n'avait aucun tort et même avait eu le beau rôle dans cette aventure. Quelquefois cette négation prend un aspect un peu particulier. Pour ne laisser aucun mystère sur les raisons de la recherche de la souffrance et ne pas soulever l'hypothèse d'un besoin de punition, elle lui attribue un autre sens. L'essentiel est de ne laisser aucun doute angoissant sur les motivations. Cette souffrance sera donc vécue comme imposée de l'extérieur, ou bien elle perdra son caractère punitif et elle sera valorisée. Elle prendra une signification éthique et sera un critère de qualité. « La souffrance ennoblit, purifie. Celui qui souffre a droit à la vénération, c'est un juste » (B. Grunberger, 13, p. 207.).

Pourtant les masochistes éprouvent parfois consciemment un sentiment de culpabilité. Notre patiente Amélie ne projetait pas toujours la faute sur les autres, elle s'accusait d'avoir eu de « mauvaises fréquentations », d'avoir fait de « mauvaises choses ». Notre patiente Jacqueline partageait l'avis de l'entourage sur son « vice » et Ignace s'accusait de ne pas avoir assez aimé sa mère. Ici les choses se passent comme pour le vécu conscient de la souffrance ; lorsqu'existe une culpabilité consciente, elle est incomparablement moins intense que son corollaire inconscient et elle est qualitativement différente. Elle est vécue comme secondaire à une faute et c'est là un déplacement. La faute en question a très peu de rapport avec la cause de la culpabilité inconsciente. Et cette organisation consciente d'un système qui comprend la faute, le remords et le projet d'expiation est une défense contre une culpabilité autrement plus importante et concourt au refoulement.

Toutes ces conduites témoignent d'un retournement de l'agressivité sur le moi et il est assez paradoxal de constater très souvent, pour ne pas dire toujours, des comportements qui manifestent un déversement extérieur de l'agressivité. Il peut s'agir de changements complets d'attitudes ou de l'utilisation de ces attitudes masochiques dans un but agressif. D. Lagache a parlé du « masochiste militant » qui impose aux autres le spectacle de ses malheurs pour les culpabiliser. Quel que soit le moyen utilisé, ce qu'il importe de comprendre c'est le sens et le but de ces conduites.

Une première explication se trouve dans l'association constante de la tendance masochique et de son opposé sadique. Tous les auteurs depuis Freud et même

avant lui ont souligné l'interrelation de ces deux positions et le fait qu'elles se trouvent toujours toutes les deux dans des proportions variables chez le même individu. J. Laplanche et J.-B. Pontalis citent Freud : « Un sadique est toujours en même temps un masochiste, ce qui n'empêche pas que le côté actif ou le côté passif de la perversion puisse prédominer. »

Une deuxième explication est à rechercher dans un projet purement masochique sous de fausses apparences agressives. Ce qu'il faut obtenir c'est d'être rejeté par l'autre. S'il ne le fait pas spontanément, il est nécessaire de l'attaquer ou au moins de l'exaspérer. La provocation permet d'obtenir la persécution. D'où le lien agressivité-punition très marqué dans la fantasmatique masochique, et d'ailleurs d'autant plus marqué qu'il ne joue pas seulement dans cette situation. Il joue aussi, en particulier, dans les tentatives d'extériorisations sadiques dont nous parlions à l'instant. De telles tentatives mobilisent immédiatement une culpabilité que seule la punition en retour peut atténuer. En somme l'agressivité permet d'obtenir la punition et inversement la punition autorise l'extériorisation de l'agressivité.

Une troisième explication enfin se trouve dans ce qu'on a appelé un besoin d'amour. S. Nacht souligne l'importance de ce besoin. « Le masochiste, écrit-il, plus avide d'amour que n'importe qui, aspire constamment à recevoir des preuves d'amour » (20, p. 86). Nous souscrivons à cette affirmation mais sans être en parfait accord avec cet auteur sur la manière dont est formulée cette demande et nous allons nous en expliquer. Pour lui, en effet, cette demande se fait sous la forme de plainte. « Il semble dire, écrit S. Nacht, regardez comme je suis malheureux, aimez-moi. » Mais ceci n'est concevable que si le masochiste a conscience de sa souffrance et désire consciemment s'en libérer. Ceci est peut-être possible puisque parfois les masochistes ont une certaine conscience de leur position de victime mais ce ne peut être un processus général. Nous retrouvons là cet aspect de la conception de cet auteur que nous avons critiqué plus haut. Il attribue, à notre sens, beaucoup trop d'importance à la douleur ressentie par le sujet et en fait un critère de définition du masochisme. Et c'est, semble-t-il, ce qui le conduit à appeler masochiques des attitudes « dépressives » dans lesquelles l'effort conscient d'auto-défense est tel qu'elles nous semblent d'une autre nature. Il nous semble en effet que le masochiste qui se plaint cesse d'être masochiste.

Et sa quête d'amour nous paraît faite sur un tout autre mode, sur un mode agressif. S. Nacht admet d'ailleurs ce mécanisme ajouté au précédent.

Quoi qu'il en soit de la modalité de la demande, l'important est le besoin qu'elle manifeste et il faut comprendre quelle est la place de ce besoin d'amour dans le désir du masochiste.

Il paraît en contradiction avec le besoin de punition. Une première conciliation entre ces deux opposés est possible dans une perspective typiquement masochique. Comme le dit S. Nacht, le masochiste semble dire : « Battez-moi pour me prouver que vous m'aimez. » Puisqu'il recherche la jouissance dans la souffrance, c'est celui qui la lui procure qui lui manifeste son amour.

Mais ce n'est là qu'un aspect et pour aller plus loin nous nous appuierons sur quelques exemples cliniques.

Germaine a été malade toute sa vie. Elle a toujours eu des troubles divers : vertiges, appréhension, hyperémotivité, quelques signes obsessionnels, symptômes divers qui ont été le prétexte à de très multiples consultations. C'est une masochiste dont la vie est semée d'échecs et de malheurs : elle a épousé un infirme qu'elle dit ne pas aimer, par dépit, après avoir été dans sa jeunesse abusée par un amant ; elle n'a jamais réussi ni dans son emploi, ni dans ses amitiés. Elle va de médecins en médecins et a avec eux à peu près toujours la même attitude : elle critique très violemment ceux qu'elle a consultés précédemment, extériorisation d'une agressivité dirigée vers d'autres qui cache mal son agressivité envers son interlocuteur. Après plusieurs refus, elle a accepté une psychothérapie de soutien qui, sans la faire évoluer beaucoup, lui a permis d'exprimer clairement à qui s'adresse son agressivité. Toutes les séances sont l'occasion de reproches et de critiques directes. Le sens de ce comportement est apparu peu à peu. Elle se livre à une sorte de jeu (jeu au sens du joueur qui mise une somme d'argent) agressif qui déclenchera une des deux réactions opposées : le rejet ou l'acceptation.

Jacqueline, dont nous avons déjà parlé, en cours de traitement pour son éthylisme, vient un jour après avoir bu. Comme elle prend de l'Espéral, elle a une congestion du visage assez caractéristique et, alors qu'on ne lui pose aucune question, affirme avec insistance ne pas avoir bu. Cette attitude de provocation comparable à celle de Germaine pourrait aussi conduire à un rejet ou à une acceptation.

Marie a envers son amant une même attitude de provocation dont elle dit d'ailleurs redouter les conséquences. Elle a eu une vie agitée. Elle a eu un premier enfant d'un amant, puis est restée mariée quelques années avec un « homme du milieu » qui a été assassiné. Elle a eu de lui deux enfants. Il a été très brutal et sadique avec elle. Depuis qu'elle est veuve, elle a été recueillie avec ses trois enfants par un ami, homme patient et sérieux qui est plein d'attention pour elle et ses enfants. Depuis qu'elle est avec lui, elle a des crises de nerfs, des « crises de folie » la nuit, elle lui fait des scènes, l'injurie et lui, tolère tout, en lui disant qu'elle est malade. Et elle commente cette situation en disant : il va finir par se lasser, je vais provoquer la catastrophe.

Dans tous ces cas, la demande est agressive et peut avoir l'air d'une manifestation sadique ou d'une demande de punition. Et ces deux significations ne sont pas à éliminer, mais il y a plus. La provocation conduit à une alternative. Ou la réponse sera punitive et le sujet aura atteint sa jouissance masochique. Ou l'agressivité sera tolérée et ce sera là une preuve d'amour d'autant plus importante qu'elle aura résisté à l'agression.

On pourrait penser que cette deuxième réponse ne peut satisfaire le masochiste qui ne veut que la punition et qu'elle ne pourra que le conduire à renouveler et à amplifier sa provocation. Pourtant il n'en est pas ainsi. Certes une telle preuve d'amour n'éteint pas la recherche masochiste et le sujet renouvellera ses conduites pathologiques, mais elle n'aggrave pas le processus pathologique et au contraire l'atténue.

Et, pour comprendre ce fait étonnant, il faut peut-être remarquer que cette provocation vise des substituts parentaux. Alors que la provocation masochiste vise aussi bien les objets que les autres pour aboutir à la punition, le processus dont nous parlons ne concerne que des personnages substituts des parents. Et c'est peut-être là que réside l'explication. Le besoin de punition est imposé par le surmoi et se trouve donc au moins en partie sous la dépendance des interdits parentaux introjectés. Et ce n'est que d'une instance du même ordre qu'une preuve d'amour peut être acceptée. Le moi reste aussi faible qu'il l'était, c'est l'oppression du surmoi qui diminue. Dans une perspective économique on peut considérer qu'il y a là une possibilité d'atténuation du masochisme secondaire. Il n'est pas dans notre intention d'envisager ici si ce processus a une vertu thérapeutique, ce qui serait à discuter. Nous continuons à nous limiter à la description symptomatique.

Reste à savoir si ces diverses attitudes se trouvent chez tous les masochistes. Il n'est pas possible de répondre à cette question. Tout ce qu'on peut dire, c'est que tous ces types de réaction allant du besoin de punition au besoin d'amour et se traduisant par des conduites qui vont de la soumission à l'agressivité s'articulent dans la dynamique masochique et mettent chacun l'accent sur un élément constitutif de cette structure.

LE MASOCHISME ET SES OPPOSÉS

Le pluriel utilisé dans ce titre n'est pas habituel puisqu'il est admis que l'opposé du masochisme est unique. Le couple sadisme-masochisme est même un des exemples types de couples d'opposés. Il n'est tout de même pas injustifié de faire une tentative de contestation de cette unicité. Elle aura au moins le mérite de soulever quelques problèmes. Il apparaît en effet, au niveau de la clinique, qu'il existe d'autres conduites opposées à celle du masochisme. Il est plus difficile de préciser leurs articulations réciproques et leur économie et c'est une raison supplémentaire pour, dans un premier temps, bien cerner la clinique.

L'opposition entre deux structures psychiques peut s'entendre sous trois sens et le couple d'opposés idéal est celui où elle existe à la fois sous ses trois formes.

Il y a opposition lorsque les deux structures sont définies par des contraires : actif-passif, soumission-domination, amour-haine, etc.

L'opposition peut aussi apparaître dans le conflit intersubjectif : les attitudes des deux sujets sont opposées au sens de complémentaires. L'une appelle l'autre et une connivence réciproque les fait s'équilibrer : la soumission s'accorde avec la domination, le besoin de persécution avec le besoin de persécuter.

Opposition peut être entendu sous un troisième sens. Ce peut être la possibilité de renversement d'une structure dans l'autre, comme le négatif peut s'inverser en positif. Pour que ceci soit possible, il faut des liens de dépendance très étroits entre les deux structures opposées. Comme un positif est plus ressemblant à son négatif qu'à tout autre positif, deux structures opposées ont entre elles des relations plus directes qu'avec toute autre structure. Elles sont les deux possibilités extrêmes d'évolution d'une même organisation. C'est pourquoi elles sont aussi toujours présentes en même temps si l'une est très prépondérante par rapport à l'autre et une certaine évolution peut se faire de l'une vers l'autre.

Le sadisme est bien évidemment l'opposé typique du masochisme puisque à la fois il est défini par des caractères contraires, il lui est complémentaire dans les interrelations et il lui est uni dans une corrélation si intime qu'ils ne sont jamais séparés. Cette notion très classique, encore approfondie par D. Lagache (16) qui a souligné l'interrelation de ces deux positions aussi bien dans le conflit intersubjectif que dans la structuration de la personne, est si connue et si démontrée qu'il ne paraît pas utile de la développer ici.

Nous nous aventurerons plutôt sur un terrain moins solide où nous allons confronter le narcissisme au masochisme. Il n'en est certes pas un opposé aussi parfait que le sadisme, mais il l'est néanmoins en grande partie.

J. Laplanche et J.-B. Pontalis le définissent comme « l'amour porté à l'image de soi. Le narcissisme primaire désigne un état précoce où l'enfant investit toute sa libido sur lui-même. Le narcissisme secondaire désigne un retournement sur le moi de la libido, retirée de ses investissements objectaux ».

Au niveau clinique le masochisme et le narcissisme ne se définissent pas par des caractères contraires comme dans le couple sadisme-masochisme mais par des caractères opposés : l'un se hait, l'autre s'aime. C'est donc une différence moins radicale puisque, si les contraires sont toujours opposés, les opposés ne sont pas toujours contraires.

Dans le conflit intersubjectif, ces deux positions ne sont pas complémentaires et ne tendent pas à former un couple. L'opposition est plutôt entre le narcissisme et l'ensemble sado-masochique. D. Lagache (16, p. 103) écrit : « Pour sortir de la lutte pour le pouvoir, sans doute faut-il postuler quelque chose comme la neutralisation du sado-masochisme et la conciliation des narcissismes respectifs : la tolérance à l'autre en tant qu'autre et par conséquent à son narcissisme ». Et plus loin (p. 110) : « L'agressivité humaine est sado-masochique parce qu'elle vise l'autre en tant qu'autre dans son altérité même, c'est-à-dire son narcissisme. » Il y a donc une alternative qui permet au masochiste de quitter sa position sans basculer dans le sadisme, c'est le renforcement de sa position narcissique.

Selon un point de vue dynamique, il n'y a pas possibilité de renversement d'une structure dans l'autre, comme pour le sadisme, mais le passage de l'une à l'autre se fait par un déplacement. Le masochisme et le narcissisme toujours présents dans l'organisation d'une personnalité sont dans une opposition telle

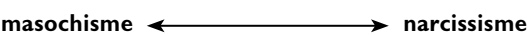
que l'affirmation de l'un diminue l'importance de l'autre. Et on observe souvent un jeu de bascule régi par l'équilibre qui s'établit entre les « poids » respectifs de chacune de ces deux composantes.

Andrée a une structure paranoïaque. Elle est en conflit avec un voisin teinturier à qui elle reproche de l'intoxiquer avec des vapeurs toxiques. Elle fait faire des constats, a engagé un procès, elle vit dans un état de tension. Elle étend le secteur de sa persécution : les voisins font des réflexions sur elle, on la croit homosexuelle, etc. Les choses évoluent jusqu'à une bouffée délirante. Un traitement biologique l'améliore. De retour chez elle, elle change d'attitude, elle cesse de s'occuper de ce conflit, mène une vie calme et détendue. Elle explique qu'elle ne veut plus s'occuper de ses voisins, ce qui n'aboutissait qu'à la rendre malade et qu'il vaut mieux qu'elle s'occupe d'elle-même. Il y a là, à côté d'un processus psychotique, un changement de position qui va d'une attitude masochique à un mécanisme de défense narcissique.

On peut ajouter qu'il y a une opposition au niveau des pulsions, puisque la pulsion de vie occupe dans l'économie du narcissisme une place comparable à celle de la pulsion de mort dans le masochisme. Il y a parallèlement un narcissisme et un masochisme primaires et un narcissisme et un masochisme secondaires avec alors un retournement de la pulsion sur le moi.

Enfin, en termes de topique, dans le masochisme le moi faible est dominé par un surmoi fort, ce qui est l'inverse dans le narcissisme.

Cette opposition clinique entre ces deux positions n'est donc pas de même type que celle du couple sadisme-masochisme puisqu'elles se définissent par des caractères opposés et non contraires, ne sont pas complémentaires et que le passage de l'une à l'autre ne se fait pas par un renversement. Mais la contradiction qui existe entre elles, la situation d'équilibre qu'elles occupent l'une par rapport à l'autre dans l'économie psychique et leur opposition clinique rend utile de conserver ce couple d'opposés. Nous le figurerons pour la commodité de la suite de cet exposé sur l'amorce d'un schéma :



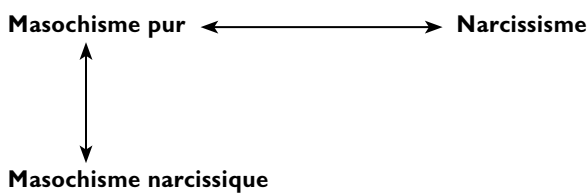
Il nous faut en effet nous rappeler maintenant la position narcissique-masochique, telle que l'a définie D. Lagache (16), dont nous avons souligné l'importance au cours de l'étude des variétés cliniques de souffrance et dont nous avons donné un exemple : le cas Jacques. Nous ne reprendrons pas sa description et nous compléterons seulement ce que nous avons amorcé au sujet de l'opposition dans laquelle elle se place par rapport au masochisme pur.

Elle se définit bien en effet par un caractère contraire : le but atteint est la satisfaction et non la punition. Dans le conflit intersubjectif, elle ne semble pas opposée à lui puisqu'elle conduit à des attitudes semblables envers la domination sadique, mais il y a tout de même une différence : elle appelle et accepte la domi-

nation, mais non l'agression. Elle n'accepte la position sadique comme complémentaire que si la domination est gratifiante, alors que la position masochique pure attend l'agression douloureuse. Il y a donc bien une différence mais pas une opposition. Il en existe cependant une réelle au sein de l'organisation de la personne. Elle conduit à la passivité alors que la position masochique conduit à la recherche active de la souffrance. Elle aspire à la soumission et non à la souffrance. Le passage d'une position à l'autre est très fréquent.

Henri est issu d'une famille très modeste. Après son C.E.P. il a commencé à travailler et l'a fait avec acharnement. Il a été coursier, a monté un commerce, puis est devenu entrepreneur. Il était infatigable, s'occupait aussi bien de la comptabilité que du travail de manœuvre. Il ne redoutait rien, montait sur les flèches des grues sans avoir le vertige, pendant des années il n'a pas pris un jour de congé. À trente-six ans il a un traumatisme crânien peu grave. Depuis (c'est-à-dire depuis deux ans) il n'a pu reprendre aucun travail. Il a quelques malaises : vertiges et troubles du sommeil et surtout une intense fatigabilité, une impuissance complète. Il n'est pas triste sans être satisfait néanmoins. Il souhaite guérir mais ne sait si ce sera possible. Il est entouré très maternellement par sa femme et ses sœurs aînées. Tout essai d'activité amène la recrudescence des troubles et nécessite la reprise du repos.

Ce mécanisme semble fréquemment en jeu, notamment dans les fatigues névrotiques post-traumatiques. On trouve généralement que ces sujets avaient avant leur accident une attitude masochique active. Et il y a bien là un couple d'opposés. Certes nous ne sortons pas du cadre du masochisme. Les deux positions en conservent tous les caractères. Mais il nous a paru utile d'exposer ici cette opposition, car elle se joue de façon comparable à celle qui régit l'équilibre entre les autres couples d'opposés qui gravitent autour du masochisme. Et pour préciser notre pensée nous compléterons le schéma amorcé plus haut :

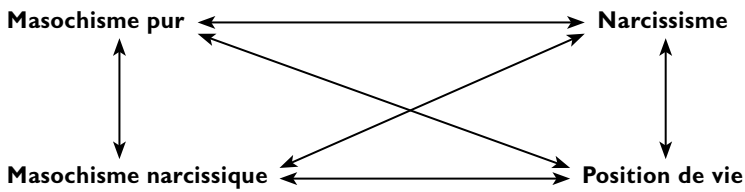


Ce schéma montre que la position masochique peut évoluer (en plus du renversement sadique) vers les deux autres positions et il évoque qu'il y a lieu de se demander s'il n'y a pas un opposé à la position narcissique-masochique.

D. Lagache (16, p. 110) répond à cette question. Il définit une attitude opposée à laquelle il ne donne pas de nom puisqu'il s'agit du comportement « normal ». C'est l'éclatement vital de la pulsation de vie. Il écrit : « Vivre, c'est aller vers les objets en assumant le désir, la demande, l'agression en faisant face à la contre-agression. En même temps le « vivre » ainsi entendu n'exclut

pas le « mourir » ; avoir une forte vitalité, c'est consentir, économiquement, à des élévations de tension et des dépenses énergétiques... La condition masochique est à l'opposé. Refuser l'obstacle et le risque, retenir sa demande, écarter son désir, c'est rétrécir son monde personnel et se retirer des objets. »

Il y a bien opposition car ici c'est la pulsion de vie qui est en jeu, les caractères qui définissent cette position sont contraires et sa prépondérance diminue le poids de la position opposée. Nous pouvons ainsi compléter ce schéma et comme il faut bien désigner cette position nous l'appellerons « position de vie » par référence à la pulsion de vie.



Une fois construit ce carré, on peut le compléter par le quatrième côté entre la position de vie et le narcissisme en en traçant les diagonales. Ce schéma permet d'illustrer encore quelques questions que nous avons évoquées.

Les relations du narcissisme et du masochisme apparaissent ainsi selon une disposition triangulaire, le narcissisme se trouvant opposé à la fois au masochisme pur et au masochisme narcissique, avec (sur le trajet de la diagonale) la possibilité d'états intermédiaires entre un narcissisme entièrement soumis et un narcissisme coupé des autres.

Le passage entre la recherche de la souffrance masochique et l'effort régi par le principe de réalité est illustré par la diagonale qui va du masochisme pur vers la position de vie. Elle peut servir de graphique pour situer le niveau des diverses attitudes d'effort selon qu'elles comportent une grande ou une faible part de masochisme.

Il convient de redire que ces oppositions ne sont pas de même nature que celle qui régit le couple sadisme-masochisme mais qu'au niveau de la clinique elles ont presque la même importance.

Et la liste des opposés n'est sûrement pas close. Il est d'autres voies qui peuvent être explorées. Celle de la perversion notamment. Le masochisme érogène est généralement étudié en même temps que le masochisme moral. Ces deux structures apparaissent ainsi comme deux formes d'une même entité. Mais ces deux formes sont en même temps opposées. L'anomalie sexuelle est une perversion alors que le masochisme moral est du côté des névroses. B. Grunberger (13, p. 211) définit bien les caractères cliniques de cette opposition. Les masochistes moraux

« se défendent contre l'angoisse sans jamais obtenir le plaisir » et les masochistes pervers « derrière la protection du mécanisme masochique, réaliseront le but et aboutiront au plaisir, à l'orgasme ».

Mais c'est un aspect que nous ne pouvons étudier ici et que nous évoquons seulement pour souligner qu'il existe plusieurs positions voisines ou opposées de celle du masochisme dont la mise en évidence permet de mieux comprendre ses confins et ses possibilités d'évolution.

LES FANTASMES MASOCHIQUES

Lorsqu'on parle de fantasmes masochiques, on envisage surtout le masochisme pervers. Nous nous limiterons à l'activité fantasmatique des masochistes moraux. Il nous semble important de lui porter une certaine attention car dans ce qui précède nous avons si souvent parlé d'attitudes, de conduites, de comportements que la place des fantasmes peut paraître négligée.

Notre but étant la définition des critères cliniques, nous n'envisagerons pas toute la fantaisie masochique, des fantasmes originaires aux productions les plus conscientes. Nous verrons seulement ce qui se révèle le plus facilement à l'observation clinique, qui soit caractéristique du masochisme et qui puisse être considéré comme un symptôme de cette névrose.

Nous rencontrerons ainsi essentiellement des productions fantasmatiques conscientes, soit de vrais fantasmes, c'est-à-dire selon la définition de J. Laplanche et J.-B. Pontalis « des scénarios imaginaires où le sujet est présent et qui figure, de façon plus ou moins déformée par des processus défensifs, l'accomplissement d'un désir et, en dernier ressort, d'un désir inconscient », soit d'autres productions qui ont le même sens comme des souvenirs très anciens qui occupent une place préférentielle dans la mémoire et dont certains sont des souvenirs-écrans. Nous rencontrerons aussi quelques fantasmes inconscients qui ne peuvent se découvrir que comme structures sous-jacentes à un contenu manifeste.

Tout ce qui a été dit jusqu'ici sur les attitudes masochiques concerne aussi les fantasmes conscients. Nous avons insisté sur le fait que ce qui comptait (pour le diagnostic) n'était pas ce que ressentait le sujet mais la position dans laquelle il se trouvait. Ainsi il peut être victime sans s'en rendre compte. Mais éliminer cet aspect subjectif n'était pas éliminer l'activité fantasmatique. Ce qui n'est en rien caractéristique de la névrose c'est le jugement que le sujet porte sur ses actes ou ses fantasmes et non les fantasmes eux-mêmes. Ainsi un fantasme de soumission est un symptôme masochique sur lequel le sujet peut porter une appréciation aussi erronée que celle qu'il porte sur ses attitudes.

Les fantasmes conscients ont les mêmes caractères que les conduites masochiques. Ils dénotent une recherche de position de victime sans que le sujet soit toujours conscient de cette position. Ils témoignent d'un besoin de punition et ils ont des opposés de même nature.

Gilbert a présenté dès son entrée en faculté, après son baccalauréat, des troubles d'allure dépressive qui l'ont empêché de poursuivre ses études. Il est dans une position masochique avec pour thème l'altruisme, sa personne n'a aucun intérêt, il doit donner le meilleur de lui-même aux autres, offrir tout ce qu'il peut. Au cours de sa première consultation il explique qu'il a hésité à venir : « J'étais, dit-il, sur le point de ne pas venir. J'ai été poussé parce que je savais que cela vous ferait perdre un client et que si j'avais besoin de vous une autre fois, j'aurais regretté mon attitude... vous auriez pu vous en souvenir..., peut-être pas vous mais votre secrétaire..., elle aurait pu reporter un peu plus tard l'entrevue. »

Ce fantasme possède tous les caractères masochiques. Le choix n'est qu'entre deux positions défavorables, soit consulter alors qu'on n'en a plus envie, soit devenir une victime. Il témoigne d'une agressivité qui doit obligatoirement déclencher une réaction de rejet, selon le processus que nous avons envisagé : soit manifestation sadique, soit désir d'attirer la punition. Il révèle la culpabilité, culpabilité de cette agressivité qui l'empêche d'annuler son rendez-vous et culpabilité d'accuser le médecin : ce n'est pas lui qui serait capable de vengeance mais une autre personne, notons-le, une femme.

Les fantasmes conscients aussi clairement masochiques sont très fréquents, mais d'autres sont d'interprétation plus difficile car déformés par des processus défensifs. On ne peut pas à ce sujet ne pas évoquer l'étude de Freud sur le fantasme « On bat un enfant » (11). On sait comment il a reconstitué sa genèse. Dans son premier état, conscient, il se résume ainsi : « Le père bat l'enfant » ce qui veut dire, « il bat l'enfant que j'ai pris en haine, c'est-à-dire il n'aime que moi », et il témoigne d'une fixation incestueuse au père et d'une jalousie envers les frères et sœurs. Dans la phase suivante, sous l'influence de la culpabilité, il est refoulé et inversé, il devient alors masochique, il se formule ainsi : « Mon père me bat. » Dans son troisième état il redevient conscient et ne peut franchir la censure qu'après s'être transformé ; ce n'est plus le père qui bat mais une personne quelconque, ce n'est plus le sujet qui est battu mais un enfant quelconque, ce qui conduit au fantasme conscient, « on bat un enfant », qui n'a plus un caractère masochique et paraît au contraire sadique. C'est donc là un excellent exemple de déformation et les critères masochiques que nous avons définis ne peuvent plus être utilisés.

Il est difficile de déterminer la fréquence et l'importance de ce fantasme dans les cas de masochisme moral. Freud l'a trouvé surtout chez des femmes atteintes de névroses obsessionnelles. Il l'a vu aussi, mais plus rarement, chez des hommes dans des cas de masochisme pervers. Pour notre part, nous ne l'avons jamais rencontré.

Par contre, nous en avons souvent observé un autre dont le thème est la mère castratrice et nous en donnerons quelques exemples. Mais avant de le faire nous rappellerons la conception de B. Grunberger qui nous semble la meilleure voie pour la compréhension de ces fantasmes. Cet auteur dans son « Esquisse d'une théorie psycho-dynamique du masochisme » (13) dit que dans la fantasmatique masochique tout tourne autour de la castration et du conflit oral. Le comportement du sujet a le sens suivant : montrer au père que la mère le maltraite et le châtre. Mais le père et la mère sont représentés tous les deux à la fois par l'interlocuteur du masochiste (condensation des deux images parentales sans doute due au stade pré-œdipien où se situe le conflit). S'il ne renonce pas à ce comportement, c'est parce qu'il le protège de quelque chose et qu'il est une défense. Ce quelque chose est le désir refoulé de castrer le père et de s'approprier son phallus sur un mode sadique-anal. Cette castration sadique est un conflit pré-œdipien. Il ne s'agit pas de tuer mais de châtrer, pas de s'approprier mais de détruire.

Le passage de ce désir au comportement décrit plus haut se fait par une triple défense :

1. Je ne veux pas castrer mon père, d'ailleurs c'est moi qui le suis.

2. Si je suis en conflit ce n'est pas avec mon père mais avec ma mère.

3. Il ne s'agit pas de sadisme mais d'oralité.

Ce thème de la mère dévorante castratrice nous a paru très fréquent chez les masochistes.

Gilbert, dont nous venons d'évoquer le cas, raconte son plus ancien souvenir : « Une expérience à sept ans, j'étais sur l'embarcadère de... Entre les planches, je voyais la mer et j'avais un bonbon, je me demandais si j'allais le garder ou le jeter. Je ne sais pas ce que j'ai fait mais ça m'a fait la même impression »... et il continue sans transition : « Une fois, à quatre, cinq ans, brusquement, j'ai pensé qu'on devait tous mourir. J'ai appelé papa et lui ai dit : je vais devoir mourir un jour. »

Il y a là cette mère qui peut absorber sur un mode oral cet objet auquel il s'identifie et immédiatement l'idée de la mort dont il prend son père à témoin.

Robert, dont nous avons parlé à deux reprises, ne vit qu'en fonction de deux femmes castratrices. La mort de sa femme semble avoir été vécue comme une castration et il ne peut plus vivre que dans une relation avec une femme perverse qui l'exploite et l'humilie.

Simone vit en prostituée. Elle fait de très fréquents séjours à l'hôpital amenée généralement par la police, soit pour ivresse, soit pour état de surexcitation, soit pour tentative de suicide. Toute sa conduite est masochique. Elle s'habille et se coiffe de façon assez ridicule et peu adaptée à son « métier ». Elle est honteuse de ce qu'elle fait, veut le cacher mais se fait découvrir et mettre à la porte des hôtels. Elle se fait à tous moments arrêter par des rondes de police, accumule les amendes et les nuits dans les commissariats, etc. Elle a un ami qu'elle appelle Monsieur Henri, personnage assez

inconsistant qui vit avec sa mère. S'ils ne se marient pas, c'est que la mère d'Henri s'y oppose. Cette femme manifeste envers Simone beaucoup de mépris. Lorsqu'elle la voit elle lui dit ce qu'elle pense de ce « métier » et la chasse avec véhémence. Mais Simone ne lui manifeste aucune agressivité. Elle a une sorte de respect pour elle, trouve normal que son fils se consacre à elle.

Cette femme est ainsi affectivement très liée à ce personnage maternel qui la persécute. Il semble même que son attachement pour Henri ne le vise pas lui-même mais à travers lui sa mère. Toute son organisation fantasmatique semble graviter autour de cette mère castratrice.

Mathilde a une histoire typiquement masochique. Elle se marie à dix-neuf ans et a deux enfants. Elle est toujours asthénique, son mari la considère comme paresseuse et se lasse d'elle. Il l'installe dans un petit village tandis qu'il confie ses enfants à sa mère et il vient la voir de temps en temps. Pendant des mois il la harcèle en l'accusant de le tromper jusqu'au jour où elle le fait effectivement et le lui dit. Il va alors quérir un ami comme témoin et « sous la menace d'un revolver » lui fait écrire sa confession d'adultère qui lui permettra d'obtenir le divorce. Depuis elle n'a jamais revu ses enfants qui sont maintenant mariés. Elle vit ensuite avec un amant qui la quitte dès qu'elle est enceinte, etc.

Lorsque, au cours d'un entretien, elle évoque les souvenirs de sa petite enfance, elle en cite trois à la suite : « Nous avions un gros fourneau noir en fonte avec de grosses boules de cuivre. J'étais attirée par ces boules et j'exaspérais ma mère qui avait peur que je me brûle. Un jour elle m'a fait toucher les boules. Ça m'a fait un effet formidable. Je me rappelle aussi que j'avais très peur dans le noir. Un jour elle a allumé toute la maison, de la cave jusqu'au grenier. Elle m'a montré le bureau de papa, le vide entre les deux corps qui me faisait peur la nuit, quand en entrant dans le vestibule on voyait ce machin noir qui me faisait peur. Puis elle a tout éteint et m'a fait parcourir toute la maison. Et je n'ai plus jamais eu peur. À l'âge de neuf ans ma mère m'a appris que mon père avait une maîtresse. Ils ont eu des scènes violentes. Je savais seulement que c'était vilain. J'ai été choquée pour l'amour que j'avais pour mon père car pour moi il était sur un piédestal. »

Il y a là encore cette mère toute-puissante, ici castratrice de ce père, qu'elle dévalorise aux yeux de sa fille. Il y a ce machin noir sous le bureau du père qui fait si peur, ces boutons de cuivre phalliques attirants et dangereux et toujours cette mère toute-puissante qui les utilise pour agresser sa fille et qui a le pouvoir d'en exorciser le maléfice.

On voit toute la gamme des fantasmes possibles chez les masochistes et on peut se demander s'ils sont vraiment spécifiques de la névrose. En ce qui concerne les fantasmes les plus simples, ceux qui ont les caractères masochiques que nous avons définis, la réponse est aisée, il s'agit d'autant de symptômes de cette entité clinique. Pour les autres on ne peut être affirmatif. C'est leur analyse seule qui permet d'en comprendre le sens ou plutôt les multiples sens, mais il nous a semblé nécessaire de mettre l'accent sur l'importance de celui de la mère castratrice.

BIBLIOGRAPHIE

1. Bak R. : « Masochism in paranoïa. » *Psa. Q.*, 1946, pp. 285-301.

2. Berliner B. : « Libido and reality in masochism. » *Psa. Q.*, 1940, pp. 322-333.

3. Berliner B. : « On some psychodynamics of masochism. » *Psa. Q.*, 1947, pp. 459-471.

4. Bernstein : « The role of narcissism in moral masochism. » *Psa. Q.*, 1957, pp. 358-377.

5. Brenman Mar. : « On teasing and being teased, and problem of moral masochism. » *Psa. St. Ch.*, VII, pp. 264-295.

6. Brenner Charles : « The masochistic character. » *J. Am. Psa. Ass.*, 1959, VII, pp. 197-226.

7. Bromberg : « Stimulus-response cycles and ego development. » *J. Am. Psa. Ass.*, 1959, pp. 227-247.

8. Bychowski G. : « Some aspects of masochistic involvment. » *J. Am. Psa. Ass.*, 1959, pp.248-273.

9. Deleuze Gilles : *Présentation de Sacher-Masoch*. Éd. de Minuit, 1967.

10. Freud S. : « Le problème économique du masochisme. » *R. F. P.*, 1928, n° 2, pp. 211-223.

11. Freud S. : « On bat un enfant. » *R. F. P.*, 1933, n° 6, pp. 274-297.

12. Greenacre Ph. : « Régression et fixation. » *J. Am. Psa. Ass.*, 1960, pp. 703-723.

13. Grunberger B. : « Esquisse d'une théorie psychodynamique du masochisme. » *R. F. P.*, 1954, XVIII, n° 2, pp. 193-214.

14. Jacobson Edith : « The self and object world. » *Psa. St. Ch.*, 1954, pp. 75-127.

15. Kaywin Louis : « An epigenetic approach to the theory of instincts and affects. » *J. Am. Psa. Ass.*, 1960, pp. 613-658.

16. Lagache D. : « Situation de l'agressivité. » *Bull. Psy.*, XIV, 1-1961, pp. 99-112.

17. Loewenstein : « A contribution to the psa. theory of masochism. » *J. Am. Psa. Ass.*, 1957, pp. 197-234.

18. Menaker E. : « The masochistic factor in the psychoanalytic situation. » *Psa. Q.*, 1942, 11, pp. 171-186.

19. Menaker E. : « Masochism, a defence reaction of the ego. » *Psa. Q.*, XXII, 1953, pp. 205-220.

20. Nacht S. : *Le masochisme*. Payot, 1965, Paris.

21. Racker H. : « Psa. technique and the analyst's inconscious masochism. » *Psa. O.*, 1958, pp. 555-562.

22. Reik Th. : *Le masochisme*. Payot, 1953, Paris.

23. Schaeffer R. : « The loving and beloved superego in Freud's structural theory. » *Psa. St. Child*, 1960, XV, pp. 163-188.

24. Socarides : « The function of moral masochism. » *Int. Psa.*, XXXIX, 1958, 587-597.

On trouvera une bibliographie plus complète notamment dans l'ouvrage de S. Nacht (20) pour des travaux antérieurs à 1938 et dans l'article de B. Grunberger (13) pour les travaux antérieurs à 1954.

Jean Laplanche

LA POSITION ORIGINAIRE DU MASOCHISME DANS LE CHAMP DE LA PULSION SEXUELLE

I

Les paradoxes liés à la notion même de masochisme et à sa théorie psychanalytique sont nombreux. J'en rappellerai seulement quelques-uns :

A) La définition du masochisme comme plaisir recherché et trouvé dans le déplaisir ne laisse qu'un nombre limité d'échappatoires. Il faut bien, en effet, introduire quelque différence de champ, ou quelque glissement notionnel, pour tenter de sauver l'équation : plaisir = déplaisir. On peut par exemple remplacer plaisir par « recherche », mais accepter l'idée d'une recherche du déplaisir *pour* le déplaisir, c'est se résigner, comme le note Freud au début de « Le problème économique du masochisme », à ce que le principe de plaisir, « le gardien de notre vie psychique, soit pour ainsi dire mis en narcose ». *Quelle que soit l'interprétation* que nous donnions du « plaisir », nous ne pouvons nous passer d'une certaine forme de « principe de plaisir » pour rendre compte de tout ce qui apparaît dans le champ psychologique.

On peut tenter de s'en tirer en situant chacun des deux termes en un lieu différent, selon la formule rebattue, « ce qui est plaisir pour un système est déplaisir pour un autre ». Cette solution trouve son complément naturel dans une conception qui donne la priorité au temps du sadisme par rapport à celui du masochisme : *apparemment*, dans le scénario sadique, le plaisir est dans le sujet et le déplaisir chez l'objet ; l'introjection de ce dernier et son intégration à une instance de la personnalité aboutirait donc à une intériorisation de l'ensemble de la scène, qui rendrait compte à peu de frais de la genèse du masochisme. Cette solution n'a cependant jamais été proposée par Freud qui a toujours considéré comme plus énigmatique et nécessitant une explication plus complexe le plaisir de faire souffrir que le plaisir de souffrir.

Enfin le décalage nécessaire peut être introduit par des distinctions à la fois

dans le domaine du plaisant et dans celui du déplaisant. Si nous désignons, pour la commodité, ces deux pôles comme pôle « plus » et pôle « moins », nous avons, de chaque côté, d'autres termes. Du côté « moins » d'abord, la notion de souffrance, ou, plus intéressant encore, le phénomène de la *douleur*. On ignore trop qu'il existe en psychanalyse freudienne une théorie fort complète de la douleur — aussi bien de la douleur physique que de la douleur morale — qui est fort différente de la théorie du déplaisir. La douleur (cf. « Au-delà du principe de plaisir ») est avant tout conçue comme effraction de la limite (aussi bien de la limite corporelle, cutanée, que de la limite de l'appareil psychique ou du moi) et comme afflux d'énergie « non liée ».

Du côté « plus », également, des distinctions se proposent, distinctions qui, malheureusement, ne sont pas facilitées par la terminologie établie et en particulier par le terme allemand de *Lust*, traduit traditionnellement par plaisir, ou parfois par jouissance [1], mais qui recouvre aussi bien la signification de désir concupiscent. Si l'on ajoute enfin la notion de satisfaction, qui renvoie à l'apaisement lié à la réduction de tension, on s'aperçoit que le terme de plaisir (et donc de principe de plaisir) peut revêtir deux significations radicalement différentes, selon qu'on l'introduit à un pôle ou à l'autre de la même opposition fondamentale : soit qu'on lui donne pour pendant la satisfaction fonctionnelle (et dans ce cas il s'agit du plaisir pulsionnel, par exemple ce que Freud nomme « plaisir d'organe »), soit qu'on l'oppose à la « jouissance » (et dans ce cas le principe de plaisir se situerait du côté de la constance et de l'homéostase [2]).

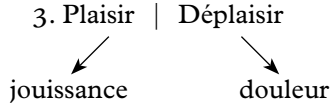
« Jouissance de la douleur » ? Une formulation de ce genre, pour impressionniste qu'elle soit, pourrait suggérer que ce qui se passe dans le masochisme ne se produit pas d'abord et par essence en des « lieux psychiques » différents, mais par le jeu de deux registres, eux-mêmes issus par *déplacement* de chacun des deux termes du couple antagoniste qui caractérise l'organisme vivant : plaisir (fonctionnel) | déplaisir (fonctionnel) [3].

B) Les notions de PLAISIR ET DE DÉPLAISIR INCONSCIENTS ne sont pas moins troublantes, plus troublantes même que celle de « sentiment inconscient de

1. Dans *L'homme aux rats* les traducteurs n'ont pas pu conserver le trop fade « plaisir » pour rendre la qualité et l'intensité de l'affect sado-masochiste : *Das Grausen vor seiner ihm selbst unbekannten Lust* : « l'horreur d'une jouissance par lui-même ignorée ».

2. Satisfaction | plaisir ~ plaisir | jouissance. Mais cette amphibologie du concept de plaisir ne saurait être entièrement réduite au moyen d'une convention terminologique. Elle est l'indice d'un processus de métaphorisation.

3. Plaisir | Déplaisir



Mais il y a deux déplacements différents, un pour chaque terme, et non pas un déplacement du couple plaisir | déplaisir en un *couple* jouissance-douleur.

culpabilité ». Comme le note Darcourt dans son rapport, on peut parler de « culpabilité inconsciente » (en faisant l'ellipse de « sentiment »), ceci parce que la culpabilité est liée à des représentations susceptibles de refoulement. Mais qu'est-ce qu'un plaisir ou un déplaisir non ressentis ?

— La réponse classique utilise le biais de la théorie économique : l'échelle plaisir-déplaisir ne serait que la traduction consciente de la variation de la « quantité d'excitation » dans les systèmes psychiques. Parler par exemple de « déplaisir inconscient » ou de « plaisir pour le surmoi » nous référerait uniquement à une interprétation métapsychologique des phénomènes. C'est commode en théorie mais est-ce vrai ou même simplement utilisable [4] ? Ou bien faut-il admettre que cette correspondance (affect-énergétique) n'est pas valable pour la totalité du domaine fort hétérogène dés affects désignés plus haut comme « plus et moins » mais seulement pour une partie de ce domaine ?

— Autre réponse, peut-être partiellement conciliable avec la précédente : avec le plaisir et le déplaisir « inconscients », nous sommes en présence des effets de la « répression » (*Unterdrückung*), de la méconnaissance ou de la mauvaise foi, et non d'un refoulé au sens propre. Les marques extérieures, venant attester dans l'expression et le geste un déplaisir et/ou un plaisir inconscients (cf. *L'homme aux rats*) vont en faveur d'une telle interprétation [5]

C) Le paradoxe économique de la pulsion de mort.

La vaste réorganisation tentée par Freud avec la notion de pulsion de mort n'a fait que multiplier les difficultés du point de vue économique : tendance à réduire la tension à zéro (Nirvâna), tendance vers la mort, agressivité (ou auto-agressivité) et recherche de la souffrance ou du déplaisir peuvent difficilement être ramenées à l'unité. L'interprétation économique du déplaisir comme augmentation de tension devrait notamment interdire de rattacher la recherche de la souffrance à une pulsion de mort dont le but est au contraire l'abolition de la tension. Freud le voit bien dans « Au-delà du principe de plaisir » où le principe de plaisir est conçu comme étant au service de la pulsion de mort et même comme son expression la plus radicale. Si le masochisme est une recherche du déplaisir, donc d'une *augmentation* de tension, comment le rattacher à l'auto-destruction et à la tendance vers la mort ?

Ici encore nous avons l'impression d'une « maldonne » au niveau des concepts mais nous ne serions pas analystes si nous ignorions qu'on ne peut pas se contenter de redistribuer les cartes pour tout remettre en ordre : il faut réinterpréter d'abord la donne, comprendre les déplacements et saisir sur quelle voie ils s'opèrent.

4. Problème quotidien dans la cure : faire *reconnaître* le plaisir ou le déplaisir inconscients. A partir de quoi et surtout selon quels cheminements y parvenons-nous?

5. Cf. aussi Freud, 1915 : *L'inconscient*, chap. III : « Sentiments inconscients ».

II

Nous tenterons seulement ici de dégager (au sens où l'on dégagerait un rocher des alluvions qui, peu à peu, ont dissimulé son relief) un point central, pivot de la pensée freudienne sur le masochisme : l'usage de la notion d'*étayage* dans la théorie du sado-masochisme et *la priorité du temps masochiste* dans la genèse de la pulsion sado-masochiste.

Précisons d'abord un point de terminologie : nous réserverons les termes sadique (sadisme), masochique (masochisme) à des tendances, des activités, des fantasmes, etc., qui comportent nécessairement, que ce soit de façon consciente ou inconsciente, un élément d'excitation ou de jouissance *sexuelles*. Nous les distinguerons par-là de la notion d'agressivité (ou d'auto-agressivité) qui, elle, sera considérée comme d'essence non-sexuelle. Cette distinction préalable ne préjuge en rien de l'existence effective d'une telle agressivité non-sexuelle, et inversement, elle n'infirme pas *a priori* que des comportements appelés communément « sadiques » puissent ressortir en réalité à des composantes instinctuelles non-sexuelles. En fait, Freud a constamment maintenu l'exigence d'une telle distinction même si parfois il s'en est écarté au courant de la plume. Dans les passages où il désigne du terme de sadisme (pris en un sens lâche) une agressivité non-sexuelle, il prend soin d'appeler *sadisme proprement dit* (*eigentlicher Sadismus*) le sadisme sexuel. Notre usage s'oppose ici radicalement à celui de Melanie Klein pour laquelle « sadisme » est purement et simplement synonyme d'agressivité ou de destructivité.

Rappelons rapidement en quoi consiste d'une façon générale la théorie freudienne de l'étayage (*Anlehnung*). C'est une théorie de la genèse de la sexualité à partir des activités non-sexuelles, ou encore de la genèse de la pulsion à partir de l'activité instinctuelle ou encore l'apparition du plaisir d'organe à partir du plaisir de fonction. Toute activité, toute modification de l'organisme, tout ébranlement, est susceptible, Freud le soutient dans ses *Trois Essais*, d'être la *source* d'un effet marginal qui est précisément l'excitation sexuelle au point où se produit l'ébranlement. Ainsi les « sources » de la sexualité ne sont pas seulement les zones fonctionnelles d'échange habituellement dénommé zones érogènes [6], mais aussi bien toute zone ou tout organe corporel. Freud

6. Et qui sont le siège privilégié d'un tel ébranlement.

élargit même la notion de source de la sexualité jusqu'à y englober un processus aussi peu localisé que l'activité physique, dans son ensemble, le sport par exemple, ou encore l'effet d'un ébranlement mécanique du corps, ou même l'activité intellectuelle. L'étayage, c'est donc cet appui de la sexualité naissante sur des activités non-sexuelles, mais en fait le surgissement *effectif* de la sexualité n'est pas encore là. La sexualité n'apparaît comme pulsion, isolable et repérable, qu'au moment où l'activité non-sexuelle, la fonction vitale, se détache de son objet naturel ou le perd 7. La théorie de l'étayage au sens large, c'est l'apparition de la sexualité lorsque celle-ci perd l'appui qu'elle prenait sur l'activité vitale. Pour la sexualité, c'est le moment réfléchi (*selbst* ou *auto-*) qui est constitutif : c'est l'auto-érotisme, activité sexuelle sans objet ou plutôt activité qui a remplacé l'objet par un fantasme, par un objet réfléchi dans le sujet 8.

Si la théorie de l'étayage s'est trouvée de plus en plus reléguée au second plan, ou, comme je l'ai suggéré, refoulée, il en va de même, à plus forte raison, pour son application au problème du masochisme. Les deux textes les plus importants de Freud, « Pulsions et destins des pulsions » et « Le problème économique du masochisme », en portent cependant nettement la trace. Encore convient-il de les lire dans une attitude interprétative où doivent se conjoindre l'attention acérée pour le détail, la méfiance envers les généralisations avancées par Freud et encore plus pour ses réinterprétations « historiques » de sa propre pensée, le repérage de structures identiques à travers des schémas apparemment différents.

« Pulsions et destins des pulsions » : c'est comme illustration du « renver-

7. C'est pour n'avoir pas saisi ce point (l'existence de l'objet naturel, puis sa perte) qu'un article récent de Piera AULAGNIER-SPAIRANI « Remarques sur le masochisme primaire » (*L'Arc* numéro spécial sur Freud, pp. 47-54) s'est engagé dans une fausse direction concernant la « pulsion de mort ». Piera Aulagnier-Spairani s'est en effet laissé prendre à cet aspect du mythe freudien qui fait de la tendance au Nirvâna ou à l'abolition absolue des tensions la tendance fondamentale de l'*ordre vital*. L'ordre vital étant assimilé (ce qui est soutenable) à l'ordre de l'*instinct*, la pulsion de mort est dite « expression la plus pure de l'instinct ». De plus cet ordre vital ou instinctuel (avant l'apparition du désir humain et des représentations qui le structurent) est supposé être sans objet et même sans intentionnalité, sans autre visée que l'annulation de toute tension. À ce monde de l'instinct, c'est « Eros » qui apporterait l'objet et le désir...

Cependant si nous pouvons dire quelque chose de l'instinct et de l'ordre vital, à la suite des biologistes et des éthologistes, c'est bien que :

1° L'organisme vivant tend vers l'homéostase (éventuellement au moyen de la recherche de l'excitation) et non vers l'abolition absolue des tensions ;

2° L'instinct comporte une visée plus ou moins précise d'un objet ou d'un type d'objet. S'il faut trouver un sens à la pulsion de mort, ce n'est pas, croyons-nous, en prenant pour un développement scientifiquement valable le *mythe biologique* développé par Freud dans *Au-delà du principe de plaisir*.

8. Et de plus *déplacé* par rapport à l'objet fonctionnel.

sement dans le contraire » et du « retournement sur la personne propre », ces deux « destins » pulsionnels, qu'est traité le problème du sadisme-masochisme. Cela à travers une série d'approximations et de schémas qui ne s'annulent pas les uns les autres mais viennent peu à peu compléter l'image d'une structure « génétique » [9] commune. Parmi ces schémas, celui du couple d'opposés : scoptophilie-exhibitionnisme doit également être pris en considération, afin de compléter celui du sadisme-masochisme. Nous n'entrerons pas ici dans les méandres du développement freudien, mais nous citerons le passage, à notre avis central, en y adjoignant entre crochets quelques éclaircissements personnels :

« Pour concevoir le sadisme, on se heurte également à cette circonstance : cette pulsion semble, à côté de son but général (ou, pour mieux dire peut-être : à l'intérieur de celui-ci), poursuivre une action commandée par un but tout à fait spécial. Il faut humilier, dominer, mais aussi infliger de la douleur. Or, la psychanalyse semble montrer qu'infliger de la douleur ne joue aucun rôle dans les buts originairement poursuivis par la pulsion. [Il s'agit là de ce que Freud nomme dans d'autres textes « pulsion d'emprise » (*Bemächtigungstrieb*), pulsion considérée comme originairement non sexuelle.] Pour l'enfant sadique [dans la terminologie stricte que nous adoptons, il faudrait dire : « l'enfant agressif »] infliger de la douleur n'entre pas en ligne de compte, ce n'est pas ce qu'il vise. Mais, une fois que la transformation en masochisme s'est accomplie [il s'agit donc ici du retournement de l'agression sur soi, de l'auto-agression], les douleurs se prêtent parfaitement à fournir un but passif masochiste ; nous avons en effet toutes raisons d'admettre que les sensations de douleur, comme d'autres sensations de déplaisir [on voit que Freud distingue nettement, au sein du domaine général du déplaisir, le phénomène très particulier de la douleur], débordent sur le domaine de l'excitation sexuelle [ce mot de « déborder » est tout à fait évocateur du phénomène en question, il s'agit, pourrait-on dire, d'une sorte de phénomène de « halo ». Je rappelle ici un schéma proposé par Granoff dans son intervention sur la conférence de Widlöcher consacrée au plaisir psychique] et provoquent un état de plaisir ; voilà pourquoi on peut aussi consentir au déplaisir de la douleur. Une fois qu'éprouver de la douleur est devenu un but masochiste, le but sadique [cette fois, il s'agit donc du sadisme au sens propre du terme, sexuel], infliger des douleurs, peut aussi apparaître, rétroactivement : alors, provoquant ces douleurs pour d'autres, on jouit soi-même de façon masochiste dans l'identification avec l'objet souffrant [c'est donc le fantasme masochiste qui est premier, même dans la position sadique. Naturellement, on jouit, dans les deux cas, non de la douleur elle-même, mais de l'excitation sexuelle qui l'accompagne [ici la formule est ambiguë et apparemment relâchés : on « jouit de l'excitation ». Le problème d'une interprétation économique reste entier (cf. plus bas)], ce qui est particulièrement commode dans la position de sadique. Jouir

9. Tout au long de ce texte, j'emploie « genèse », « génétique » pour désigner *très généralement* tout processus analysable en « phases », celles-ci fussent-elles purement idéales.

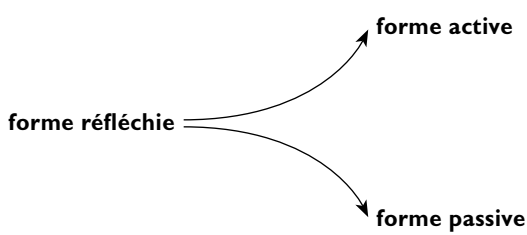
de la douleur serait donc un but originairement masochiste, mais qui ne peut devenir un but pulsionnel que chez celui qui est originairement sadique [la première partie de cette phrase est particulièrement claire. Dans la seconde partie il faut entendre à nouveau « sadique » comme « agressif ». Malgré son caractère condensé, cette formulation indique que la pulsion sado-masochiste, jouir de la douleur (celle de l'autre ou celle de soi-même) trouve son origine au temps masochiste, mais sur la base de l'hétéro-agressivité] [10].

Des différentes reprises de Freud au cours de cette élaboration progressive, on peut tirer deux schémas, valables aussi bien pour le couple voyeurisme-exhibitionnisme que pour le couple sadisme-masochisme :

1° Le schéma du retournement sur soi : passage de l'activité à la passivité, ou plus exactement passage à une position « réfléchie » : « cet objet est abandonné et remplacé par la personne propre. En même temps que le retournement sur la personne propre, s'accomplit une transformation du but pulsionnel actif en but passif [11] ». Mais cette formulation est rectifiée quelques lignes plus bas : « Le besoin de tourmenter devient tourment infligé à soi-même, auto-punition et non masochisme. De la voie active le verbe passe non pas à la voie passive mais à la voie moyenne réfléchie » [12].

C'est à ce retournement de l'agressivité en auto-agression qu'est liée l'apparition de la composante sexuelle, par étayage, de sorte que c'est bien au temps « auto » que correspond l'émergence de la sexualité.

2° Un deuxième schéma se rapporte cette fois à la genèse des modalités active et passive à partir de la modalité moyenne ou réfléchie. Cette genèse est affirmée à propos du couple scoptophilie-exhibitionnisme, mais sa possibilité n'est pas écartée en ce qui concerne le sadisme-masochisme [13] : voici d'abord le schéma le plus abstrait :



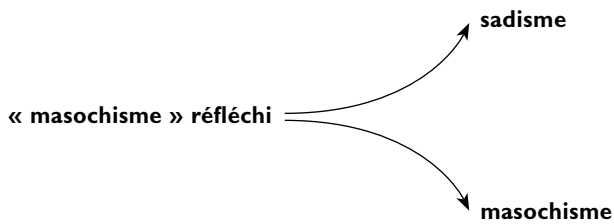
10. In *Métapsychologie*, nouvelle traduction française, 1968. Collection Idées, pp. 28-29.

11. *Idem* pp. 26-27.

12. *Idem* pp. 27-28.

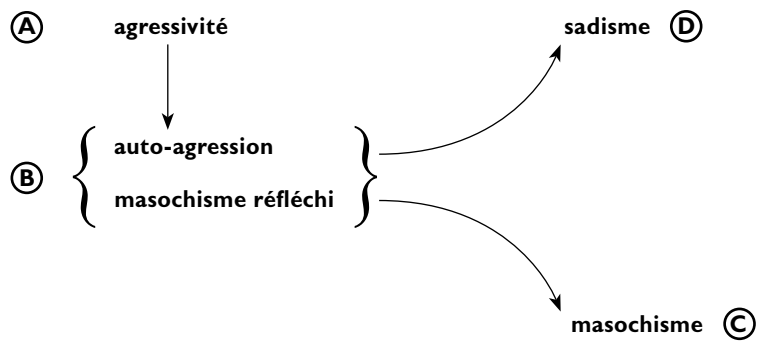
13. *Idem* p. 30.

Appliqué au masochisme, ce même schéma deviendrait :



À la différence du premier schéma (celui du retournement : actif ⟶ moyen ⟶ passif), le second se situe entièrement à l'*intérieur* de la sexualité, les trois formes représentant des modalités d'excitation et/ou de jouissance sexuelle.

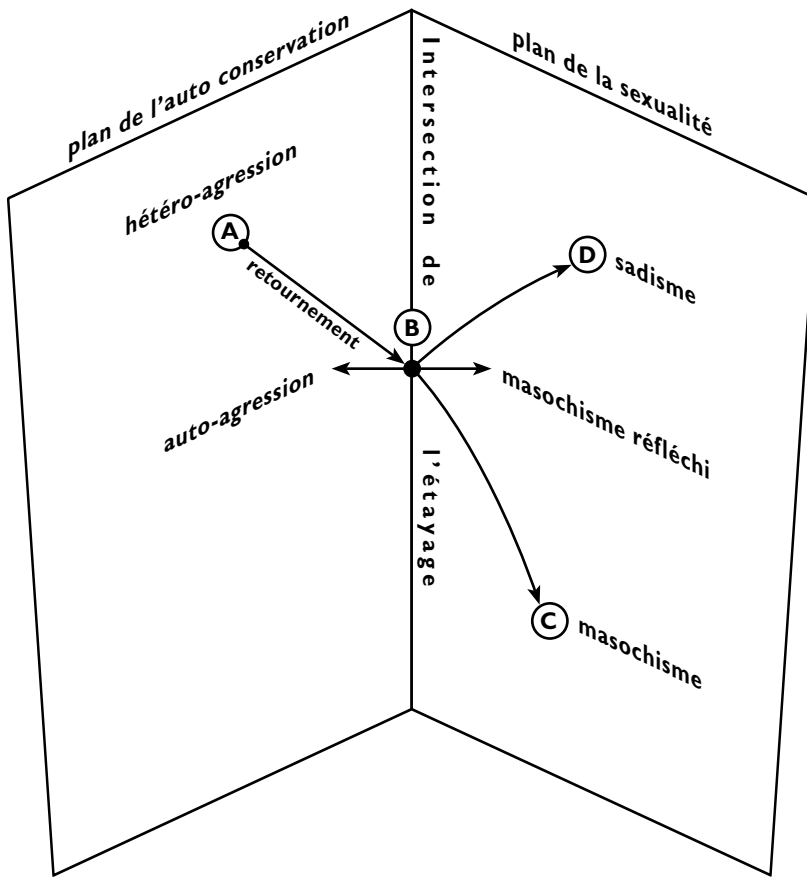
On peut maintenant tenter de rapprocher et de superposer les deux schémas, celui de la genèse de la sexualité et celui de son destin, ce qui donne le modèle suivant [14] :



14. Si j'ai numéroté ces quatre phases A, B, C, D, c'est afin de permettre au lecteur, curieux de se reporter au développement freudien, de reconnaître, selon la façon dont on morcèle ce schéma global, les deux séquences indiquées par Freud : A - B - C correspond à la suite a - b - c du texte freudien, et B $\begin{matrix} \nearrow D \\ \searrow C \end{matrix}$ correspond au schéma $\overset{\alpha}{\underset{\beta \quad \gamma}{\sqcap}}$ de Freud : on pourrait dire que la première séquence est centrée sur la genèse et la seconde sur le *destin* du sadomasochisme.

Un tel schéma [15] montre à l'évidence comment se pose chez Freud le problème du masochisme primaire, et combien les hésitations qu'il affiche — et dont il veut témoigner, par exemple, en des notes ajoutées après 1920 au texte de la « Métapsychologie » — se trouvent en retard par rapport à ce qui, déjà et d'emblée, se dégage de sa réflexion sur la sexualité : le masochisme (au sens réfléchi) est bien le temps sexuel primaire, idée qui n'a pas varié et ne variera pas, quels que soient les avatars de la notion d'agressivité (non-sexuelle).

15. Pour rendre compte du fait que ce qui est ici décrit se produit en deux plans différents, d'une part entre auto-conservation et sexualité, d'autre part au sein du plan sexuel, il faudrait un schéma à trois dimensions.



III

Après l'introduction de la pulsion de mort, recouverte certes, par toute une idéologie métabiologique, c'est bien la même séquence qui est posée dans *Le problème économique* du masochisme : « Il ne se passe peut-être rien d'important dans l'organisme qui ne fournisse sa composante à l'excitation de la pulsion sexuelle. La douleur et le déplaisir en tant qu'excitations auraient dès lors ce même rôle [16]. »

On reconnaît dans la notion de co-excitation (*Miterregung*) la réplique exacte de celle d'*action marginale* ou de *gain marginal* posée dès les *Trois Essais*. En soi un schéma n'est pas une raison, mais peut-être un schéma se révèle-t-il utile en ce qu'il est un « excitant » pour l'esprit, en ce qu'il apporte autant de difficultés que de solutions. Qu'en est-il, à ce point de vue, du schéma freudien que nous avons dégagé ?

— Tout d'abord, comment peut s'y insérer la théorie de la pulsion de mort ?

Il semble que, si on la prend au sens d'une théorie de l'auto-agression primaire, elle ne change fondamentalement rien à la partie sexuelle du schéma, soit à ce qui fait dériver sadisme et masochisme d'un temps « auto- » où la sexualité, de façon mystérieuse, se lie à l'auto-agression :

« Une partie [de la pulsion de mort ou de destruction] est mise directement au service de la fonction sexuelle où son rôle est important : c'est le sadisme proprement dit. Une autre partie, non déversée extérieurement, reste enclose dans l'organisme, *liée qu'elle est libidinalement par la co-excitation sexuelle* [17] dont il a été parlé ci-dessus : c'est en cette dernière partie de la pulsion de destruction qu'il faut reconnaître le masochisme originaire, érogène [18]. »

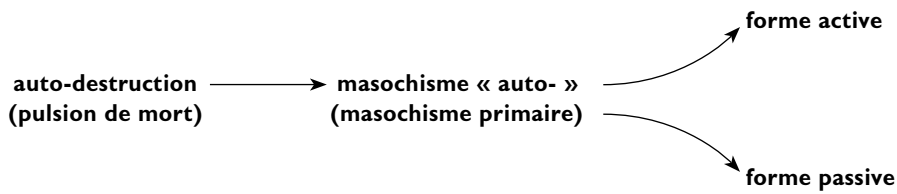
Sans doute, ce qui était décrit précédemment comme émergence de la sexualité par déviation à partir des buts non-sexuels est maintenant dramatisé ontologiquement en une lutte où la libido se voit attribuer la fonction conservatrice et protectrice de la vie, sans doute la notion féconde d'étayage se voit-elle peu à peu remplacée par la notion plus abstraite et plus mécanique d'union et de désunion (*Mischung-Entmischung*) ou par le lieu commun un peu trop commode de l'« érotisation » ; mais là n'est pas l'essentiel.

16. G.W. XIIJ. p. 375. Trad. R.F.P. p. 216.

17. Souligné par moi.

18. G.W., XIII, p. 376. Trad. fr., cf. p. 216.

La question qui demeure, en ce qui concerne l'introduction de la pulsion de mort, est la suivante : dans le schéma de 1915, le problème de l'agression (non-sexuelle) était résolu par un primat de l'hétéro-agression sur l'auto-agression. Après 1920, c'est apparemment seulement dans la portion *non-sexuelle* du schéma qu'apparaît une modification :



Faudrait-il admettre que tout le « bruit » introduit dans la psychanalyse par *Au-delà du principe de plaisir* se bornerait à un renouvellement de la réflexion sur les composantes *non-sexuelles* de la vie psychique ou de la vie en général ? Soit précisément une réflexion sur *autre chose* que le champ psychanalytique ? Sans vouloir développer davantage et sans justifier mon propos, j'énoncerai brièvement ma thèse sur ce point : avec la pulsion de mort, ce qui est décrit, sous les apparences du mythe métabiologique et métaphylogénétique, c'est encore et uniquement ce qui a toujours constitué le champ de la psychanalyse, soit la sexualité au sens des *Trois Essais*. La priorité absolue attribuée au temps que je nomme « auto- », priorité visible non seulement dans la pulsion de mort mais aussi dans le mythe de la monade narcissique, cette priorité n'est que le reflet ou la métaphore du primat du temps « auto- » dans le champ sexuel. Transposée au niveau vital, elle aboutit à deux fables absurdes, mais qui, prises au niveau originaire du fantasme, revêtent une valeur fondatrice : la fable de l'auto-destruction originaire [19] [20] et la fable du narcissisme originaire.

19. Dans le champ de l'auto-conservation, il y a une (*hétéro-*) *agressivité primaire*, dans le champ de la pulsion sexuelle, c'est le *masochisme* qui est primaire ou *originaire*. Freud est bien près de le concéder, lorsqu'il reprend la question de la « pulsion de mort » dans *Malaise dans la civilisation* : « il est vrai que la tendance destructrice tournée vers le dedans se dérobe la plupart du temps à notre perception, lorsqu'elle n'est pas colorée d'érotisme ». G.W., XIV, p. 479.

20. Je réserve la qualification « originaire » pour désigner un phénomène qui n'est pas seulement premier, ou fondamental, ou « primaire », mais qui est essentiellement liée à l'origine du champ où lui-même se définit. Ce qui est « avant » cette « origine » est généralement figuré sous forme d'un mythe où sont projetés rétroactivement certains traits majeurs de ce qui viendra « après ».

IV

Toute activité, c'était là une des thèses des *Trois Essais*, sécrète marginalement (secrètement...) de la sexualité. Mais cette sexualité n'apparaît comme telle qu'au moment de l'abandon de l'objet et du retournement auto-érotique. C'est là le fond de la thèse du masochisme primaire, mais encore convient-il de s'interroger sur ce retournement car il nous est proposé en deux sens différents : se faire souffrir soi-même réellement, par exemple dans la maîtrise que le sujet acquiert sur son propre corps [21] ou bien intérioriser tout le processus sous forme psychique, sous forme de fantasme. Apparemment, ces deux modalités ne sont pas réductibles l'une à l'autre : l'une serait descriptible en purs termes de comportement, l'autre implique la dimension de l'intériorité. Introjecter l'objet souffrant, fantasmer l'objet souffrant, se faire souffrir, c'est-à-dire faire souffrir en soi l'objet, notre pratique nous contraint cependant à assimiler ces trois positions, et Klein n'a rien fait d'autre que d'obéir à cette contrainte en assumant, sans se soucier de l'illogisme de cette thèse, l'identité de l'objet intériorisé et du fantasme d'objet [22]. Dès lors, nous voilà contraints d'admettre que le fantasme est par essence accompagné de satisfaction auto-érotique et, pour pousser les choses plus loin, le fantasme comme introjection de l'objet, comme effraction, est la première douleur psychique [23], génératrice de la pulsion sexuelle sado-masochique.

Il vaut la peine, dans cette perspective, de reprendre pas à pas l'analyse clinique de *On bat un enfant* (soulignons-en la date : 1919). On se rappelle les trois temps du fantasme de fustigation, décrit par Freud chez des femmes et plus précisément des femmes névrotiques (obsessionnelles).

1. Mon père bat l'enfant que je hais.

2. Mon père me bat.

3. On bat un enfant.

Ce qui frappe, dans cet enchaînement, c'est la différence de nature entre

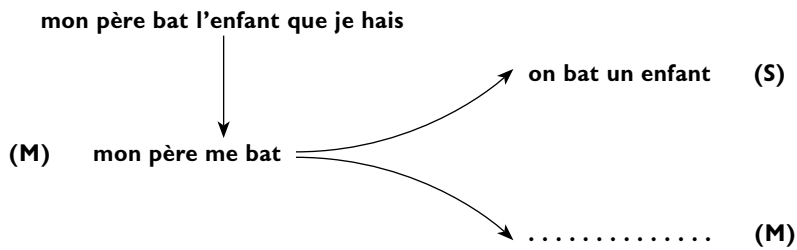
21. Cf. *Pulsions et destins des pulsions*, traduction p. 30.

22. Il y a un réalisme absolu du processus de pensée, la pensée est dans le corps, dans la tête, c'est un objet interne... C'est dire qu'en un certain sens il n'y a pas de « psychologie » scientifique fondée sur la psychanalyse.

23. « Première douleur ». Freud dans l'*Entwurf* parle de la « première fallace hystérique » (πρῶτον ψεῦδος). Les deux expressions et les deux modèles sont étroitement connexes.

les temps un et deux : le temps un correspond à une scène *réelle* [24] *consciemment mémorisée*, à peine sexuelle ou plutôt, pour reprendre un terme déjà utilisé dans le *Projet de psychologie scientifique*, « présexuelle » [25], enfin à *signification* agressive et non à proprement parler sadique *25*. À l'opposé, le stade deux est purement *fantasmatique*, profondément *enfoui dans l'inconscient* (au point que le plus souvent l'analyse ne peut que le reconstruire), *sexuel* (avec sa double fonction conjointe de satisfaire la culpabilité et de signifier, sur un mode régressif, le coït avec le père), *masochiste* enfin, au sens propre.

Cette opposition signifie que ce qui est décrit là, retrouvé à partir de la clinique, c'est une phase de genèse de la sexualité qui est en même temps genèse du fantasme masochiste. Le schéma de *Pulsions et destins des pulsions* est particulièrement précieux, si l'on veut bien y reporter les étapes de *On bat un enfant* :



Il reste assurément des discordances entre les deux schémas, mais ces discordances elles-mêmes s'avèrent fécondes pour la réflexion :

1° Ce qui est considéré comme présexuel, lié à l'auto-conservation et aux tendances « égoïstes », c'est... le complexe d'Œdipe ! Abordé, il est vrai, obliquement, non pas comme triangle père-mère-enfant, mais dans son aspect rivalitaire :

24. « On peut hésiter à appeler déjà « fantasme » ce premier état de ce qui sera plus tard le fantasme de fustigation. A ce stade, peut-être s'agit-il plutôt de souvenirs, souvenirs de spectacles analogues auxquels on a assisté et souvenirs de désirs surgis à propos d'événements divers... » (G.W., p. 204. Trad. fr., pp. 279-280).

25. « Il est par conséquent douteux que l'on doive dire purement sexuel : on n'ose pas non plus l'appeler *sadique*... Aussi la réponse que nous cherchons est-elle peut-être semblable à la prédiction faite par les trois sorcières à Banquo : le fantasme n'est ni sexuel de façon certaine, ni même sadique, mais fait d'une substance d'où le sexuel et le sadique pourront ultérieurement sortir. Il n'y a en tout état de cause nulle raison de croire que cette première phase serve déjà à une excitation qui, au moyen des organes génitaux, apprenne à se liquider en un acte masturbatoire ». (G. W., pp. 206-207. Trad. fr., p. 282). En ce qui concerne le terme de sexuel-présexuel et sa fonction dans le modèle freudien des origines de la sexualité, cf. les articles « après-coup » et « séduction » in : Laplanche et Pontalis : *Vocabulaire de la Psychanalyse*.

ego-frère ou sœur-les parents. Dans une interprétation purement chronologique, on aboutirait à cette apparente absurdité : loin que l'Œdipe naisse de la sexualité, ce serait la sexualité qui naîtrait de l'Œdipe, lui-même supposé se dérouler sur un plan d'abord présexuel, le plan de l'auto-conservation, ou de la tendresse. La notion de régression au stade sadique-anal, invoquée dans ce texte par Freud pour rendre compte de la sexualisation, ne ferait que renforcer l'absurdité si l'on s'en tenait à une chronologie purement linéaire : l'Œdipe non-sexuel prendrait son sens sexuel par régression à un stade antérieur... Une discussion approfondie de ce point nécessiterait une mise en place, fort complexe, des différents modes de temporalité auxquels nous avons affaire en psychanalyse, et dépasserait le cadre de notre développement. Ce qui nous importe, dans le présent paradoxe, c'est de souligner que la « séquence » dite de l'*étayage* fonctionne selon une temporalité impossible à superposer à d'autres (celle des stades de la sexualité ou celle de la structuration objectale ou de l'Œdipe) ; la sexualité néoformée semble pouvoir prendre comme point de départ *n'importe quoi* : bien sûr les fonctions vitales, mais aussi, à la limite, la relation « œdipienne » elle-même dans son ensemble, prise comme relation naturelle ayant une fonction de préservation et de survie.

D'autre part nous avons situé, à la place de ce que nous nommions masochisme réfléchi, ou voix moyenne [26], un fantasme qui, lui, a un contenu proprement masochiste au sens « passif » : mon père me bat. C'est que, nous l'avons déjà souligné, le processus de retournement n'est pas à concevoir seulement au niveau du contenu du fantasme, mais *dans le mouvement même de la fantasmatisation*. Passer au réfléchi, ce n'est pas seulement ni même nécessairement donner un contenu réfléchi à la « phrase » du fantasme, c'est aussi et surtout réfléchir l'action, l'intérioriser, la faire entrer en soi-même comme fantasme. Fantasmer l'agression c'est la retourner en soi, s'agresser, temps de l'auto-érotisme où se confirme la liaison indissoluble du fantasme comme tel, de la sexualité et de l'inconscient.

Si l'on pousse cette idée jusqu'à son terme nécessaire, on est amené à souligner le caractère privilégié du masochisme dans la constitution de la sexualité humaine. La position passive de l'enfant par rapport à l'adulte n'est pas seulement passivité dans le comportement, par rapport à l'activité adulte, mais passivité par rapport au fantasme de l'adulte qui fait intrusion en lui. C'est ce que montre, dans son contenu même, la scène originaire : l'enfant impuissant dans son berceau, c'est Ulysse lié au poteau, ou Tantale, auquel on impose et on intromet le spectacle du coït parental. À cet ébranlement de la douleur répond la « co-excitation » qui ne peut se traduire, régressivement, que par l'émission d'une selle.

26. Il y aurait lieu, d'ailleurs, de distinguer soigneusement le « moyen » du « réfléchi » dans la structure du fantasme, de même qu'ils sont tout à fait distincts grammaticalement et sémantiquement, même si la façon dont ils *s'énoncent* est parfois la même. Qu'on réfléchisse aux deux sens de l'expression « se cogner » : forme moyenne (en marchant dans l'obscurité, je me suis cogné à la table) et forme réfléchie (je me cogne la tête contre les murs).

On voit comment le masochisme se relie à la passivité sans pour autant être purement synonyme de celle-ci. Ce que D. Lagache dans *Situation de l'agressivité* [27] décrit comme « position narcissique masochique » est une situation infantile partiellement réelle et partiellement reconstruite, où l'enfant dépend absolument de la mère comme son objet ou sa chose : « Cette position est dite encore « masochique » dans le sens où passif, dépendant, soumis, l'enfant éprouverait une satisfaction à être *l'objet* de la toute-puissance bénéfique de l'autre [28]. » Cette sorte de position de reine des abeilles, immédiatement satisfaite par l'autre dans tous ses besoins, ne peut être décrite paradoxalement comme « masochique » que dans deux perspectives : ou bien par une assimilation notionnelle posée *a priori*, ou bien en fonction d'un fantasme rétro-actif :

1. Le masochisme est assimilé à la dépendance ou à la soumission, situations dites « passives ». La passivité dont il est question serait descriptible en termes de relations interpersonnelles objectivement repérables : l'enfant peut être dit passif, au sein de la relation vécue, avant tout fantasme de passivité.

2. La position « narcissique masochique » se comprend mieux comme *position de l'adulte*, fantasmant rétroactivement une position infantile de soumission et de coaptation vitale entre l'activité maternelle et la dépendance infantile, et imaginant cette position comme génératrice de souffrance.

La façon dont nous entendons la signification de la passivité dans la genèse du masochisme est assez différente : la passivité est pour nous intrusion, d'abord intrusion du désir adulte dans l'enfant puis, après l'apparition d'une première ébauche de moi, intrusion de l'intérieur, brèche sans cesse renouvelée par le fantasme dans la limite du moi. Cette effraction subie, même si elle dérive partiellement de la relation intersubjective de domination-soumission, fait apparaître une dimension complètement nouvelle par rapport à celle-ci : l'*intra*-subjectif lié à l'intrusion intra-subjective, le fantasme, l'excitation sexuelle masochique.

*
* *

Aux trois paradoxes que nous avons rappelés au début, nous ne prétendons pas apporter de solution définitive. Le second paradoxe, celui du statut conscient ou inconscient de l'affect dans le masochisme ressortit d'une part à une observation clinique et thérapeutique qui porterait son attention sur ces affects rudimentaires ou affects à l'état naissant dont parle parfois Freud, et d'autre part à la mise au point structurale des termes qui sont effectivement en jeu dans le masochisme (premier paradoxe).

Le troisième paradoxe, celui de la relation entre masochisme et pulsion de

27. In *Bulletin de psychologie*, 1961, pp. 99-112.

28. *Idem*, p. 102.

mort, se trouve partiellement désamorcé par une interprétation de ce à quoi répond effectivement, dans la structure du freudisme, l'exigence de la pulsion de mort. C'est seulement effectué ce déblayage qu'on peut reposer la question des relations entre le masochisme (ou le sadisme) comme recherche de la douleur, et la recherche de la mort dans l'hétéro-agression suicidaire. La multiplicité et peut-être l'hétérogénéité des fantasmes qui sous-tendent Pacte destructeur devraient être inventoriées avant qu'une description métapsychologique puisse être proposée.

Abordons enfin le premier paradoxe. Sa position nous paraît être renouvelée et simplifiée par l'interprétation et la remise en place des thèses freudiennes que nous proposons :

1° Il convient de distinguer soigneusement deux niveaux : celui de la série plaisir (fonctionnel) - déplaisir (fonctionnel), et celui de l'excitation et/ou de la jouissance sexuelle [29].

2° Au niveau excitation et/ou jouissance la thèse du masochisme primaire est étroitement corrélative de la notion du fantasme comme corps étranger interne et de la pulsion comme attaque interne. En ce sens le « paradoxe » du masochisme, loin de devoir être circonscrit, mérite peut-être d'être *généralisé*.

3° Reste la question soulevée par cette formule : excitation et/ou jouissance, dont les termes se présentent en une conjonction qui n'est pas réductible à une opposition. Se demander si le masochisme est avant tout recherche de l'excitation sexuelle ou recherche de la jouissance, c'est poser un problème plus vaste, généralisable à l'ensemble de la *pulsion* sexuelle. Si l'homme préfère la « chasse » à la « prise », savoir que la chasse comporte aussi le fantasme de la prise peut aussi bien nous fourvoyer (si nous concevions le « fantasme » de la prise comme simple reflet ou image de celle-ci) que nous fournir un point d'appui.

Que valent encore, au niveau de l'excitation et de la jouissance, les concepts économiques démarqués (métaphoro-métonymiquement) du registre de l'homéostase biologique ? On connaît les tentatives de W. Reich pour donner du processus orgastique un graphique qui rende compte de la recherche de l'excitation par les décharges partielles liées aux différents moments du plaisir préliminaire... On sait aussi à quelles extrémités délirantes aboutit au cours des ans une réflexion centrée sur « la fonction de l'orgasme ». Il a bien fallu, à l'inverse, redécouvrir que ce que Freud décrit comme principe de plaisir depuis le *Projet de psychologie scientifique*, n'est autre qu'une hydraulique de la « représentation », une théorie de la circulation de l'« affect » le long des voies et des embranchements du fantasme, avec ses blocages, ses circuits répétitifs, ses voies de précipitation vers la décharge.

29. Cette distinction entre deux niveaux n'est absolument pas superposable à la différence : plaisir (ou déplaisir) physique-plaisir (ou déplaisir) psychique. Il peut exister un plaisir psychique fonctionnel et d'autre part ce n'est pas parce que la jouissance est étroitement liée au fantasme qu'elle doit être dite « psychique ».

V

A PROPOS DU MASOCHISME MORAL

Dans son rapport présenté aux Entretiens de psychanalyse de décembre 1967, G. Darcourt se propose de définir un « diagnostic clinique du masochisme moral ». Récusant le critère de la souffrance ressentie comme trop variable et trop dépendant de l'appréciation subjective, soutenant même que « le masochiste qui se plaint cesse d'être masochiste » (p. 29), Darcourt avance une définition en termes de critères « objectifs », « extérieurs » : « Il faut appeler masochiste tout sujet qui se met dans une situation défavorable pour lui, défavorable étant entendu par rapport à la « normale » (p. 15) c'est-à-dire à ce qu'un sujet « normal», dans la même situation, ne tolérerait pas. Cet abord appelle un certain nombre d'observations critiques :

1° Il peut être méthodologiquement légitime de vouloir éliminer, comme trop difficile à repérer et comme faisant trop appel au contenu manifeste du discours du patient, toute référence au ressenti : « déplaisir ». Encore convient-il que ce choix méthodologique fasse aussi abstraction du ressenti « plaisir ». Or, à plus d'un moment, Darcourt ne reste pas fidèle à ce principe, soulignant plus volontiers l'absence de souffrance que l'absence de satisfaction chez le masochiste moral.

C'est pourtant à la conclusion inverse que mène la pratique de l'interprétation : ce qui est le plus difficile à montrer et à faire assumer, c'est le fait que le patient trouve plaisir à son comportement, et non qu'il en souffre.

Il me paraît en tout cas que la référence au ressenti, si délicate qu'elle soit à apprécier à travers les dédales de la demande du patient et de sa « mauvaise foi », ne saurait être éliminée lorsque nous abordons, cliniquement, ces cas que nous soupçonnons être infiltrés de « masochisme moral ».

2. À supposer qu'on accepte cependant d'éliminer cette référence à la souffrance et à la plainte « subjective », encore faut-il savoir si c'est au profit d'un abord structural ou bien pour tenter de saisir le masochisme moral dans le « comportement ». C'est bien cette seconde voie qui est adoptée par Darcourt et on peut dire que, systématiquement, ses références cliniques se situent au niveau d'une description psychiatrique des conduites, celles-ci étant appréciées par référence à leurs résultats, à leur caractère « objectivement » favorable ou défavorable pour l'individu. Au profit de ce repérage des conduites, c'est non seulement le ressenti plaisir-déplaisir, ou, à une autre extrémité, la structure, mais aussi le fantasme qui passe tout à fait au second plan en vue de l'appréciation clinique. Avec cette tentative du psychiatre pour apprécier, en se mettant « dans

la peau » du patient, ce qui serait normalement tolérable, n'y a-t-il pas lieu de redouter que ce soit tout un jeu fantasmatique, indésirable ou en tout cas incontrôlé, qui intervienne ?

De plus, et de façon redoublée, la notion de ce que l'autre tolérerait ou ne tolérerait pas à cette place ne peut être absente du fantasme du sujet lui-même, aussi bien dans ses relations intersubjectives en général, qu'au moment où il vient consulter, et exposer son « cas », fût-ce avec euphorie (cf. le cas « Jacques », p. 20). Par cette implication de l'autre, la référence à la souffrance et au plaisir vécus est réintroduite, comme un des paramètres de la situation.

3° Ce « diagnostic clinique » se dispense de nous renseigner quant à *ce sur quoi* il porte : symptôme, syndrome, entité nosographique, etc. ? Ma critique ici n'aurait qu'une valeur tout à fait accessoire si cette indétermination ne trouvait sa contrepartie dans l'extension tout à fait redoutable qui est donnée là à la notion de masochisme moral, extension qui se repère non seulement à travers les exemples cliniques cités mais surtout dans la définition proposée. Pour prendre le problème par ce biais, il n'est guère d'affection psychique à laquelle on ne puisse appliquer la définition de Darcourt : « se mettre dans une situation défavorable », surtout si le « défavorable » est apprécié en fonction d'une référence normative dont le psychiatre reste le juge. Souffrance névrotique, souffrance psychotique, affection psychosomatique, névrose de destinée, dans tous ces cas nous partons, avec Freud, sur l'hypothèse que le sujet s'est placé dans une situation dommageable, et ceci en raison du « plaisir » qu'il trouve en un point quelconque de la situation ou de la structure. Si notre abord clinique ne peut aller plus loin que ce fait d'évidence, autant dire qu'il n'est pas de diagnostic clinique du masochisme moral.

4° Si l'on veut conserver à la notion de masochisme son unité, si bien soulignée par Freud dans *Le problème économique du masochisme*, il convient de tenir solidement un point : ce qui doit être repéré dans la structure, c'est que *le sujet jouit là où il souffre*, « là où » étant pris à la fois au sens topique et au sens de la fantasmatique. C'est dire que, *à supposer* qu'il existe un masochisme moral digne de ce nom, il doit être systématiquement distingué de tout ce que nous connaissons, dans le domaine névrotique par exemple, des compensations, des déplacements, de cette sorte d'arithmétique ou d'algèbre des plaisirs qui fait que le sujet en endure beaucoup pour maintenir, autre part, un point secret de jouissance aigüe.

5° L'idée que « ça jouit là où ça souffre » paraît être refusée par Darcourt non seulement dans sa conception du masochisme moral mais même dans celle qu'il se fait du masochisme pervers : celui-ci ne serait plausible que dans la mesure où il s'expliquerait par « une sorte de fonctionnement parallèle et opposé de deux systèmes sensitifs » (pp. 5 et 6). Dans le masochisme moral, il est vrai, la notion de sentiment inconscient de culpabilité fait intervenir le jeu intrasubjectif des instances du surmoi (sadique) et du moi (masochiste), ce qui peut laisser entendre que le « plaisir » serait dans le surmoi et le « déplaisir » dans le moi. Mais en fait, l'intervention de la notion de « besoin de punition » n'a pas seulement pour effet d'alléger le paradoxe du « sentiment inconscient » mais aussi de resituer

tout le processus de l'« affect » en un même lieu : c'est le moi (inconscient) qui souffre et jouit masochiquement : [« dans le prolongement inconscient de la morale »], l'accent porte sur l'intensification du sadisme du surmoi, auquel le moi se soumet. Dans le masochisme moral, au contraire, l'accent est mis sur le masochisme propre du moi qui aspire à être puni, soit par le surmoi, soit par les puissances parentales de l'extérieur [30].

6° Le caractère libidinal du masochisme moral doit être maintenu ; il est, à l'évidence, retrouvé dans le fantasme. L'apparence non-sexuelle du masochisme moral est due au refoulement mais surtout à la régression prégénitale (origines orales et anales de la tension moi-surmoi). En fait, loin d'être désexualisé, « le masochisme moral resexualise la morale, il réactive le complexe d'Œdipe » et satisfait régressivement le désir d'être battu par le père, c'est-à-dire de jouer le rôle passif dans un coït avec lui [31].

Comme le montre Lagache dans *Situation de l'agressivité*, la dimension intersubjective et fantasmatique est bien indissociable du sado-masochisme sous toutes ses formes. *Mais il faut ajouter que par-là même, c'est l'excitation et/ou jouissance sexuelle qui apparaît.*

7° Darcourt soutient l'idée, tout à fait féconde, d'un épaulement du *principe de réalité* par le masochisme moral : « accepter de se conformer au principe de réalité, c'est accepter une certaine souffrance et cela peut être amplifié par une infiltration masochiste; on peut même aller jusqu'au paradoxe et se demander s'il ne faut pas un certain degré de masochisme pour accepter de se soumettre au principe de réalité » (p. 24). Pousser ce « paradoxe » jusqu'au bout, c'est en effet apporter une tentative de solution aux difficultés économiques que soulève la notion de principe de réalité. Car la théorie freudienne, à la suite de Fechner, a trop mis en évidence le caractère « automatique » du principe de plaisir pour accepter que la simple *perspective* d'un plaisir à venir puisse avoir un poids quelconque sur le plan du fonctionnement psychique. Pour entreprendre et pour soutenir une quelconque action, il faut que, *dès maintenant et constamment*, un certain plaisir soit en jeu. L'existence d'un plaisir masochiste lié à l'ajournement de la satisfaction, à l'épreuve et à l'augmentation de tension qu'elle provoque [32], ne paraît pas devoir être mise au compte d'une « érotisation secondaire » du principe de réalité, mais doit être considérée comme un ressort essentiel de l'efficacité de ce principe [33].

Jean LAPLANCHE

30. *Le problème économique du masochisme*, G.W., XIII, p. 381. Trad. fr., p. 221.

31. *Idem*, G.W., XIII, p. 382.

32. Les origines anales du principe de réalité sont évidentes.

33. Pour me référer à l'intervention de Brabant (on en trouvera le texte infra, pp. 54-57) au cours de la discussion du rapport de Darcourt, je dirai que ce qui est le plus frappant, ce n'est pas un parallélisme entre le masochisme (sexuel) et le fonctionnement du principe de réalité (au niveau des pulsions du moi ou d'auto-conservation), mais l'intervention du masochisme *dans le fonctionnement* du principe de réalité : jouir là où est l'épreuve, c'est ce qui permet de la supporter.

G.-P. Brabant

MASOCHISME ET PRINCIPE DE RÉALITÉ

Je voudrais revenir sur un point du travail de Darcourt qui a été relevé déjà par plusieurs discutants : il s'agit du rapport entre masochisme et principe de réalité. Le rapprochement entre ces deux notions, auquel Darcourt se livre après d'autres auteurs, m'a tout à la fois séduit et gêné, et c'est le désir de comprendre ou de dépasser cette gêne qui est à l'origine des quelques réflexions hâtives, et peut-être imprudentes, qui vont suivre.

Il convient d'abord de souligner qu'un tel rapprochement n'est possible que dans une perspective selon laquelle le but dernier du masochiste n'est pas la souffrance, mais le plaisir, la souffrance n'étant là que le tribut payé pour atteindre ce dernier. Cette perspective, nous le savons, n'est pas celle de Freud. C'est, en revanche, celle qu'adopte Reik dans son ouvrage sur le masochisme, et jusqu'à un certain point Grunberger dans l'article de 1954, cité par Darcourt. Disons même que dans une telle perspective le rapprochement entre masochisme et principe de réalité paraît s'imposer de lui-même ; aussi bien Reik n'a-t-il pas manqué de s'en aviser et d'y consacrer quelques pages. En effet, si la souffrance n'est pas le but, si elle est seulement une étape ou une condition nécessaires pour atteindre ce but, on en vient tout naturellement à la comparer à cette quantité de désagréable que l'individu doit être en mesure de tolérer pour atteindre la satisfaction-but, pour autant qu'il est soumis au principe de réalité, celui-ci conçu, on le sait, comme ne faisant pas échec au principe de plaisir, mais comme introduisant une possibilité d'ajournement utile en vue même de la poursuite et de la réalisation de ce but.

Notre intention n'est pas de nous interroger sur la valeur de cette conception particulière du masochisme selon laquelle c'est le plaisir qui constitue le but dernier du masochiste, en dépit des apparences. Mais, ayant posé que c'est dans le cadre seul de cette conception qu'un rapprochement entre masochisme et principe de réalité nous paraît envisageable, au moins nous faut-il indiquer sur quels éléments cliniques elle s'appuie.

La tâche est relativement aisée en ce qui concerne la *perversion sexuelle masochiste*, dans laquelle l'orgasme est généralement atteint. On peut alors penser que c'est l'orgasme qui est en définitive recherché, et que la souffrance infligée par le partenaire n'est que la condition nécessaire pour y atteindre.

Notons que c'est là un point que l'on méconnaîtrait tout à fait à s'en tenir à la lecture littérale de la *Vénus à la Fourrure* ; dans ce roman, comme d'ailleurs il me semble dans la confession de l'épouse-complice Wanda, l'orgasme est radicalement absent, fût-ce sous la forme la plus voilée ou la plus allusive. On peut se demander si cette absence, ne laissant subsister d'autre recherche apparente que celle de la flagellation, n'est pas pour beaucoup dans le succès, à première vue déconcertant, des romans de Masoch, qui ne firent nullement scandale dans une société pourtant marquée de la pruderie victorienne. Deleuze nous dit même qu'une des traductrices de Masoch a pu le présenter comme un moraliste sévère. Compliment après tout bien mérité, pour un auteur qui confisque l'orgasme au profit de la douleur ! Mais si c'est là une raison de succès pour Sacher-Masoch, c'en est une aussi pour que l'analyste se garde de tomber, avec l'homme de lettres, dans le leurre de textes aussi manifestement censurés, et pour qu'il n'oublie pas que la vérité du masochisme, pour lui, est moins dans Masoch que dans le discours de ses patients.

Or, de même que Masoch nous fait oublier l'orgasme à l'aide du fouet, ce à quoi tend tout le discours du masochiste moral, c'est peut-être à nous faire oublier la parcelle de plaisir, orgasme ou autre, qu'il a réussi à préserver quelque part dans sa vie. Discours dont nous pourrions dire qu'il est une « parade », en empruntant cette métaphore à D. Lagache, qui l'appliquait naguère à l'acting-out ; parade de foire, ou parade pour se protéger d'un mauvais coup, comme on voudra l'entendre, en tout cas parade à l'usage du surmoi, et à l'usage de tous ceux qui, de quelque manière, incarnent le surmoi.

Et précisément, ce qui paraît inconscient dans le masochisme, si on l'envisage sous cet angle, ce n'est pas la souffrance ou la position de victime, comme semble l'affirmer Darcourt (la souffrance peut être ou ne pas être consciente, mais ceci importe peu pour une définition du masochisme) ; ce qui est dans tous les cas inconscient, c'est cette fonction de parade, ainsi que les raisons qui la motivent. Parmi ces raisons, il va de soi qu'il faut accorder la première place à la défense contre l'angoisse de castration ; aussi est-on en droit de s'étonner que le terme de castration ait été, au moins dans les groupes où je me suis trouvé, tout aussi absent de nos entretiens que l'orgasme chez Masoch, ce qui n'est pas une moindre gageure.

Nous pouvons maintenant revenir au rapprochement entre masochisme et principe de réalité. Dans l'un et l'autre cas, une satisfaction est poursuivie et un certain déplaisir doit être éprouvé avant que, ou pour que, cette satisfaction puisse

être atteinte. Darcourt se demande (p. 24) s'il ne faut pas un certain degré de masochisme pour accepter de se soumettre au principe de réalité. On pourrait se demander à l'inverse si le principe de réalité n'est pas le berceau même du masochisme. Cependant, poser l'une ou l'autre de ces questions c'est peut-être passer à côté d'une différence, essentielle. Dans le cas du principe de réalité, ce sont les obstacles réels sur la voie de la satisfaction, même s'ils n'interviennent que sous la forme intériorisée de leurs représentations psychiques, qui sont pris en considération et qui sont la cause du déplaisir. Dans le cas du masochisme, l'obstacle douloureusement surmonté est un obstacle moral, un interdit. Or, si l'obstacle réel peut entraver la réalisation du besoin, l'interdit moral, lui, ne vise pas la réalisation du besoin, mais la réalisation libidinale. Ceci s'accorde d'ailleurs avec l'opinion de Freud selon laquelle l'emprise du principe de réalité s'établit plus aisément du côté des pulsions du moi que des pulsions sexuelles (1911, *Les deux Principes du Fonctionnement mental*). On pourrait dire alors quelque chose comme ceci : le masochisme est à la libido ce que la soumission au principe de réalité est au besoin. Ou encore : le masochisme est aux pulsions sexuelles ce que la soumission au principe de réalité est aux pulsions du moi, pour emprunter le langage de la première théorie des instincts [1].

Dès que l'on voit l'obstacle réel, la difficulté, la peine, l'effort, valorisés éthiquement ou esthétiquement, on peut être sûr qu'une libido culpabilisée s'est introduite quelque part dans le processus, soit au niveau de la satisfaction finale, soit au niveau de la difficulté et de l'effort eux-mêmes. Que l'on songe à des formules aussi courantes que : « Il faut souffrir pour être belle », ou à la réprobation qui s'attache à l'argent gagné trop facilement. Que l'on songe aussi à Paul Valéry, pour qui l'œuvre ciselée dans le marbre est plus belle que l'œuvre modelée dans l'argile parce qu'elle a demandé plus d'effort, et qui était au demeurant, avec Mallarmé, de ces poètes pour qui la pensée prend d'autant plus de valeur qu'elle est laborieusement moulée dans un vers difficile, dans une forme où se réalise en quelque sorte l'opposé d'une diarrhée verbale.

En affirmant tout à l'heure que le rapprochement entre masochisme et principe de réalité ne paraissait possible que dans une perspective selon laquelle la souffrance ne serait pas le but dernier du masochiste, perspective qui est, rappelons-le, celle de Reik, je n'entendais pas pour autant, comme le fait Reik, écarter la pulsion de mort. Penser que la souffrance n'est pas le but dernier du masochiste, ce n'est pas nécessairement nier que la pulsion de mort soit à l'œuvre

1. J. Laplanche a fait observer dans son intervention que nous nous étions bornés à un parallèle analogique entre les deux notions, alors qu'il existait peut-être entre elles un lien plus substantiel. Sans doute pensait-il alors à là notion d'étayage, le masochisme libidinal prenant appui, s'étayant sur le principe de réalité de la même manière que les pulsions sexuelles partielles s'appuient sur les fonctions vitales correspondantes.

dans la recherche répétitive de la souffrance ou d'une position de victime. Ce que l'on pourrait en revanche se demander, c'est si les conduites masochistes, les fantasmes masochistes, et d'une façon plus générale la relation sado-masochique, ne sont pas des moyens de « lier » la pulsion de mort, au sens de la *Bindung* de Freud. C'est-à-dire que la pulsion de mort à l'œuvre dans la relation sado-masochique, inter ou intra-personnelle, y serait aussi enfermée, cantonnée, comme si on lui faisait ainsi la part du feu de manière à sauver quelque chose pour la pulsion de vie. Si cette liaison échoue, alors on peut craindre que le champ ne devienne libre pour le crime ou le suicide, en tout cas pour la mort dé-liée ou dé-chaînée.

G.-P. Brabant

J.-L. Lang

NOTES SUR LE MASOCHISME CHEZ MELANIE KLEIN

1. Première remarque : le concept de masochisme est peu utilisé par Melanie Klein. Le mot lui-même revient rarement sous sa plume, et toujours dans un contexte essentiellement clinique. Serait-ce que pour elle l'antithèse fondamentale de l'inconscient, je veux dire la dualité des instincts de vie et de mort, explique à elle seule tout le masochisme, et qu'inversement ce dernier ne fait que connoter d'un point de vue clinique, des positions qui ne s'expliquent qu'en fonction de cette dualité ? Toujours est-il que ses références sont plutôt celles d'un certain mode de culpabilité ou mieux d'auto-reproches, et surtout celle de la « douleur interne ».

2. Masochisme-culpabilité-agressivité. Après le dépassement de la phase projective-introjective qui tentait de maintenir séparés bons et mauvais objets, au niveau du lien qui les unit alors dans le conflit d'ambivalence, la confiance en l'amour va être sévèrement mise à l'épreuve. Car l'amour envers quelqu'un qui a été blessé fait surgir la « douleur de culpabilité », et celui qui aura peur de la « douleur interne » ne sera pas capable d'assumer la douleur de culpabilité, en tant que cette dernière représente la douleur issue de sa propre agressivité à l'égard de l'autre, retournée vers l'extérieur, et sentie par lui en lui-même par identification. C'est là le sens des auto-reproches qui viennent du surmoi.

Cette douleur est si grande qu'il peut y avoir tentation de re-extérioriser et de re-projeter cette agressivité sur les autorités extérieures. L'enfant préfère alors se sentir, sur le mode masochiste, blessé par elles ou par sa propre conscience, plutôt que d'endurer cette douleur.

La souffrance masochiste, suivant ce schéma kleinien, offrirait ainsi au moi l'avantage d'une gratification érotique qui est absente de la culpabilité. Elle fournit en même temps une bonne ration de satisfaction à l'agressivité, parce qu'elle projette à la fois la culpabilité et l'agressivité sur le « persécuteur qui inflige au moi la souffrance masochiste ». La culpabilité, au contraire, n'offre

aucune issue à la gratification érotique ou agressive ; elle implique la privation pour les deux instincts primaires [1].

3. Masochisme et Pulsion de mort. Il faut rappeler ici que Melanie Klein s'oppose doublement aux thèses freudiennes.

Tout d'abord, pour elle, la peur de la mort existe bel et bien en tant qu'angoisse primaire, c'est-à-dire qu'elle a une place, une position dans l'inconscient, et qu'elle n'est pas assimilable à la peur de la castration. Le danger provenant du travail interne de la pulsion de mort est la cause primaire de l'angoisse : cette source d'angoisse va persister tout au long de la vie [2].

De même elle s'oppose à Freud à propos de la « technique » de la pulsion de mort : alors que la pulsion de vie utilise un mécanisme de déflection de la pulsion de mort vers l'extérieur (origine du mécanisme de projection), la pulsion de mort serait, elle, muette, quand elle opère à l'intérieur du sujet, et ne deviendrait manifeste que dans son action ultérieure à la déflection. Pour M. Klein, par contre, la pulsion de mort n'est pas muette quand elle s'attaque à la personne : les comportements d'échec, ceux qu'elle appelle « grossièrement masochistes », les suicides également, en seraient la preuve, de même que les difficultés d'atteindre à la guérison, certaines maladies, la détérioration physique même [3].

4. Nous mentionnerons pour terminer le parallèle facile à tenter entre le destin de la culpabilité vers le masochisme secondaire d'une part, la délinquance d'autre part, à partir du texte de Melanie Klein sur les tendances criminelles chez les enfants normaux, (1927). Elle l'a d'ailleurs ébauché lors d'un colloque de la British Psychological Society sur la Criminalité (séance du 24 octobre 1934), notamment dans son introduction.

Ces quelques rappels nous ont paru une introduction utile à toute tentative d'utilisation des références kleiniennes à propos du masochisme, cela quel que soit par ailleurs le sort que l'on croie pouvoir faire aux conceptions elles-mêmes de Melanie Klein.

Jean-Louis Lang

1. Voir à ce sujet : J. RIVIÈRE : « Sur la genèse du conflit psychique dans la toute première enfance », *I.J.P.* 1936, trad. fr. in *Développements de la psychanalyse*, P.U.F., 1966, pp. 35-63.

2. Melanie Klein : « Sur la théorie de l'angoisse et de la culpabilité ». *I.J.P.* 1948, trad. fr. in *Développements*, pp. 254-273.

3. Voir : P. Heimann : « Notes sur la théorie des pulsions de vie et des pulsions de mort », trad. fr. in : *Développements*, pp. 301-315.

DISCUSSION DU RAPPORT DE G. DARCOURT

Les Entretiens de psychanalyse de décembre 1967 s'ouvraient par le rapport de Guy Darcourt. Nous ne donnons pas ici un compte rendu complet des échanges qui suivirent. On trouvera discutés, dans les textes de J. Laplanche et G.-P. Brabant, certains aspects du rapport de Darcourt. Nous y ajoutons les deux interventions suivantes et la réponse du rapporteur.

Intervention de Daniel Widlöcher

Un des aspects du problème du masochisme, aspect que le rapport de Darcourt a bien mis en évidence, est l'écart entre les formes cliniques et le mécanisme qui les sous-tend. Cette distance pourrait être méconnue si l'on confondait mécanisme et thème masochiques. Mais le mécanisme n'est pas seulement un fantasme qu'il s'agirait de retrouver dans les expressions cliniques, de déchiffrer en celles-ci ; il constitue un principe organisateur de l'appareil psychique, selon lequel certaines fonctions de cet appareil réalisent le masochisme clinique.

Nous aimerions évoquer à ce sujet deux points particuliers. L'un concerne le mécanisme sous-jacent à certaines conduites, l'autre à certains aspects du jeu intersystémique.

Il me semble que les conduites masochiques n'impliquent pas un type commun d'organisation psychopathologique. À un extrême, l'acte masochique constitue une dramatisation entièrement extériorisée, à l'autre une projection en rapport avec un jeu fantasmatique interne. Dans un cas, le fantasme est tout entier déplacé dans l'action extérieure. Dans l'autre, celle-ci sert de défense contre le fantasme investi dans l'activité psychique. Il serait sans doute utile dans bien des cas de mesurer la part de ces deux mécanismes psychopathologiques, l'un caractéropathique, l'autre névrotique, qui confèrent au symptôme un sens différent et posent des problèmes thérapeutiques distincts.

Le second point concerne le rôle joué par la différenciation des structures. D'un certain point de vue, le fantasme masochique peut être considéré comme une représentation originaire du ça, traitée comme telle par l'appareil systémique. Mais en même temps le jeu entre les instances anime le fantasme masochique et nous parlons des rapports intersystémiques en termes de sado-masochisme. Il serait à cet égard intéressant de préciser jusqu'à quel point le fantasme anime ce jeu ou au contraire en constitue l'objet, situation ambigüe qui se trouve au cœur de la névrose obsessionnelle.

Intervention de Pierre Geissmann

Dans la perspective du masochisme moral, Darcourt nous donne des exemples choisis aussi bien parmi des hommes que parmi des femmes. Cependant, il ne nous a pas semblé entendre, dans sa présentation, qu'il y eût une différence selon le sexe de l'intéressé. Par ailleurs, dans les exemples qui ont été proposés au cours de la discussion, il s'agit exclusivement d'hommes et, en majorité, d'hommes homosexuels.

C'est dire que nous sommes confrontés à un préjugé professionnel qui concerne notre image du « masochiste ». Peut-être s'agit-il d'une contradiction plus profonde, qui serait du niveau d'une difficulté à appréhender les caractéristiques psychologiques liées à la féminité. De ceci il a été question au cours de discussions récentes : cette difficulté est patente.

N'existerait-il pas, dans la notion de féminité, un aspect fantasmatique (partagé, semble-t-il, par les deux sexes) qui la constituerait comme masochiste dans son essence ? En sorte que nous ne serions pas étonnés de voir la femme masochiste ; nous le sommes en revanche quand il s'agit de l'homme. Notre étonnement est tel que le concept même du plaisir dans la souffrance fait problème à l'accepter tel quel, même au niveau « moral ».

Si la notion de la douleur de l'accouchement est familière, c'est au contraire celle de l'accouchement sans douleur qui heurte notre sentiment, quoi que nous en disions. Le mythe de la défloration comme la résignation de la femme au vieillissement, voire à la passivité, peuvent également être évoqués.

Hélène Deutsch distingue le « masochisme féminin » du masochisme « moral ». Cependant, elle indique que les frontières sont parfois incertaines entre les deux et propose de prendre un élément quantitatif comme critère de différenciation dans l'appréciation des manifestations du masochisme féminin. Pour cet auteur, il existe une étroite connexion entre le masochisme et la passivité. Je la cite : « Tous deux découlent de la constitution féminine, de ce mécanisme réversif

qui, chez la femme, ramène vers l'intérieur les énergies qui se dirigeaient vers l'extérieur. » Plus loin, l'auteur indique très clairement que s'il y eut une période chez la femme où l'amour-propre narcissique domina la pulsion destructrice dirigée contre le Moi, « ... ce n'est que plus tard, dans la relation avec ses objets et dans divers actes liés à la fonction de reproduction, que se révélera sa tendance à associer le plaisir à la souffrance. » Relevons encore la phrase finale de l'article d'Hélène Deutsch sur le masochisme féminin : « Ainsi la destinée de la femme, en tant que servante de l'espèce, dépend-elle de la collaboration harmonieuse du masochisme et du narcissisme. »

C'est en effet au niveau de la position narcissique masochique telle que la définit D. Lagache que le problème du masochisme féminin (ou du masochisme moral chez la femme), semble se poser. Rappelons que dans son article *Pour introduire le narcissisme*, Freud propose deux sortes de choix objectaux possibles pour chaque individu, le type « anaclitique » et le type narcissique. L'individu peut marquer sa préférence pour l'un ou l'autre de ces choix. Freud énonce très nettement dans cet article que, d'une part, « un amour objectai complet du type anaclitique est à proprement parler caractéristique de l'homme. » Par contre, indique Freud, « quelque-chose de très différent apparaît dans le type féminin le plus pur et le plus authentique. (...) Strictement parlant de telles femmes n'aiment qu'elles-mêmes avec une intensité comparable à celle de l'amour que l'homme leur porte ». Or, ce choix objectal narcissique est également décrit chez l'homosexuel.

C'est ce qui nous fait nous demander si, au niveau de l' « opposition » masochisme-narcissisme, l'homme homosexuel et la femme ne se comportent pas de façon sinon identique, du moins analogue.

Au niveau de la forme même que revêt ce masochisme, il se pourrait qu'il existe une différence entre ce masochisme féminin et le masochisme tel qu'il peut être conçu par les hommes. Anzieu [1] nous a rappelé qu'au niveau du mythe, le masochisme était vécu par les hommes comme une douleur subie en surface. N'y a-t-il pas chez la femme un sentiment plus intérieur de la douleur dont l'allusion biologique résiderait précisément dans les déchirements de l'accouchement ?

Si la femme au fouet nous étonne, (nous dirions qu'elle nous « frappe »), il n'est peut-être pas indifférent de dire que c'est en raison de la fourrure qu'elle revêt : fourrure qui est la peau écorchée d'un animal sauvage, peut-être réputé mâle. Par contre, que l'homme batte la femme, les fantasmes des deux partenaires semblent comblés de façon plus satisfaisante pour le public qui applaudit à la célèbre phrase : « et s'il me plait à moi d'être battue ».

1. Cf. le texte de D. Anzieu, pp. 84-91.

Intervention de Guy Darcourt

La diversité des aspects du masochisme qui ont été évoqués au cours de ces *Entretiens* rend impossible de tous les discuter. Certaines communications approfondissent des points du rapport, d'autres traitent de questions différentes. C'est pour moi un apport nouveau dont je me réjouis. J'en remercie les auteurs et je n'ai rien à répondre.

Je me limiterai à ce qui a été une contestation ou une critique et qui est par là même le meilleur stimulant pour prolonger la réflexion.

Pour certains, je me suis laissé entraîner à jongler avec des concepts, ce qui leur fait craindre un éloignement du matériel clinique. À cela je peux seulement répondre que je n'ai introduit aucun concept nouveau, que je me suis limité à ceux proposés par Freud et par les auteurs analystes. Et, puisque les concepts existent, il est souhaitable d'en faire un bon usage. Pour cela il est nécessaire d'en connaître le sens, la portée et les articulations réciproques. C'est d'ailleurs là le meilleur moyen de les utiliser au mieux des besoins de la pratique.

Certains contestent, et c'est là une critique majeure, la possibilité d'une définition clinique du masochisme moral. Il peut être en effet intéressant d'utiliser d'autres critères, mais cela ne paraît pas avoir été fait jusqu'ici par les auteurs qui ont étudié cette névrose. On peut se demander si cette critique ne repose pas sur une conception trop étroite du matériel clinique. Quand Freud décrit le masochisme moral comme un sentiment de culpabilité le plus souvent inconscient, il situe le critère de définition au niveau d'un processus inconscient. Mais ce sentiment inconscient pour le sujet se traduit dans ses fantasmes, ses passages à l'acte, ses attitudes et c'est cette traduction que j'ai essayé de décrire. Quand J. Laplanche et J.-B. Pontalis le définissent comme la « recherche de la position de victime sans qu'un plaisir sexuel soit là directement impliqué », ils semblent bien considérer que cette recherche apparaît dans les activités du sujet.

Certains, enfin, formulent une critique un peu différente mais qui va dans le même sens. La description que nous avons donnée leur paraît trop limitée aux processus secondaires. Ceci est exact. Notre travail n'étudie pas tous les aspects du masochisme. Mais il ne faudrait pas penser pour autant que ces critères cliniques ne concernent que des faits très superficiels. Dans notre pensée, il s'agit de clinique psychanalytique. Les critères en question nous paraissent applicables à tout le matériel psychanalytique. Certes l'important dans l'investigation est de découvrir la psychogenèse d'un processus masochique, mais dans l'ordre méthodologique cela comporte deux temps : celui de l'identification du fait comme une manifestation masochique puis celui de l'interprétation de sa genèse. C'est pour ce premier temps que des critères sont nécessaires. Nous avons vu que les analystes n'utilisent pas tous les mêmes et c'est ce qui nous a paru justifier cette tentative de définition.

Jacques Cain

LE MASOCHISME CHEZ MASOCH

On pourrait, dans l'histoire, aller bien avant Masoch, et citer pour ne plus y revenir Lacordaire qui se faisait flageller avant de monter en chaire ; — Jean-Jacques Rousseau qui, dans l'amour porté à Mlle Lambercier, écrivait : « Être aux genoux d'une maîtresse impérieuse, obéir à ses ordres, avoir des pardons à lui demander, est pour moi de très douce jouissance » ; — Henri III qui, en suivant les processions, se faisait fouetter devant tout le monde par ses maîtresses ; — bien avant encore, Timour-Leng, le conquérant mongol, qui exprimait la volupté éprouvée à se faire fouetter par ses femmes ; — plus lointain le serviteur d'Isaïe s'exprime ainsi : « Je me suis laissé rouer le dos de coups, et arracher la barbe, je n'ai pas dérobé mon visage à la honte et aux crachats » ; — pour atteindre peut-être le premier de tous. Abraham, acceptant de sacrifier son fils.

Mais s'ils étaient tous là, un peu comme des traces mnésiques attendant de se structurer, il a fallu attendre la fin du XIXe siècle pour que Krafft-Ebing crée le terme de « masochisme », décrivant cette perversion sous le nom de « masochisme de Sacher-Masoch », en s'inspirant d'ailleurs de l'œuvre même de Masoch.

Comme nous l'avions déjà remarqué dans un travail antérieur, il est rare qu'un nom propre devienne le signifiant d'une perversion, qu'il s'étende dans la langue au point d'y être écrit non seulement sous sa forme substantive, mais tout autant adjective, voire même d'adverbe ; et la question pourrait être du pourquoi de ce passage dans le vocabulaire commun d'un nom qui, après tout, n'a pas été le premier à se faire remarquer d'une sorte particulière. Ajoutons tout de suite que si, pour Sade, la question était d'importance, pour Masoch elle l'est moins, et nous verrons pourquoi.

À nous interroger à notre tour quant à notre intérêt pour un auteur et une œuvre assez fade, la réponse peut être donnée ici : en trame de toute notre lecture de Masoch s'inscrivait l'histoire d'un de nos malades qui précisément présentait des fantasmes habituellement qualifiés de masochistes. Ce qui nous avait frappé chez notre malade était une espèce de leurre, de présentation fausse, un « à la manière de », qui faisait que, tant lui que nous, au cours de toute la cure analytique, nous ne pouvions prendre tellement au sérieux ce qu'il qualifiait de « rêveries masochistes ». Au cours de cet exposé, l'histoire de ce malade risque de

ressortir parfois, mais là n'est pas notre sujet, et, dans le cadre de ce que nous avons à faire ici, c'est l'étude de Sacher-Masoch en personne, de ce qu'il a écrit, qui va nous arrêter.

Quant à nos sources d'information, elles s'énumèrent ainsi : la vie de Masoch nous est connue à travers le texte que nous a donné son secrétaire Schlichtegroll, à travers les confessions de sa femme, à travers aussi l'œuvre de ceux qui ont étudié ses textes (Léopold Stem, Gilles Deleuze, Georges Paul Villa). Quant à son œuvre, elle dépasse de beaucoup ce que nous avons pu en connaître, et qui se résume en ceci : *La Vénus à la fourrure*, *l'Esthétique de la laideur* et *Diderot à Petersbourg*.

Avant d'entreprendre le parcours de notre travail, nous pouvons en donner l'idée directrice, idée qui ressort de la simple lecture de la vie de Masoch, mais à laquelle les auteurs, jusqu'à maintenant, ne semblent pas avoir prêté grande attention. Cette idée peut se résumer ainsi : sans le désir d'un grand-père maternel, privé de fils et demandant à perpétuer son nom en l'accolant à celui de son gendre, sans cette histoire de filiation déjà faussée au départ, nous n'aurions sans doute rien à connaître du masochisme. Dans l'histoire même de la vie de Léopold Sacher-Masoch, les dés sont pipés d'emblée dans un circuit obscur où chacun aime à se prendre pour un autre.

⋆

⋆ ⋆

Il nous faut situer d'abord notre question, et par là même, en la précisant, faire tomber un certain nombre de préjugés ou de parallèles auxquels l'usage littéraire ou psychiatrique, voire psychanalytique, nous convie un peu trop facilement.

a) Un premier point doit d'abord être fixé qui met en valeur le fait suivant : si Masoch était masochiste, il était aussi bien autre chose ; et tout autant Krafft-Ebing aurait-il pu à son propos décrire le fétichisme, l'exhibitionnisme ou le voyeurisme.

Quant au fétichisme, Masoch avait en commun avec Restif de la Bretonne le même amour du pied sinon de la bottine, et quant à la fourrure, elle jouait un rôle aussi important que la Vénus qui la portait. On raconte qu'un jour son fils lui posa innocemment la question suivante : « Papa, qu'est-ce que c'est que le bonheur ? », et Sacher-Masoch de répondre : « C'est une femme vêtue d'une fourrure. » Ce fétichisme, nous en trouverons plus loin, dans la vie de l'auteur, ce qui appartient au souvenir-écran de son enfance, mais dans la Vénus, Masoch donne à son propos des détails précis : « Je ressentais très tôt sa prédilection pour les fourrures. C'est une excitation physique d'une acuité étrange, à laquelle personne ne peut se soustraire complètement... Quel charme que de mettre sur les épaules d'une femme belle et voluptueuse une fourrure, et de voir et de sentir comment sa nuque et ses attaches se moulent dans la moelleuse douceur des peaux. »

L'exhibitionnisme est chez lui tout aussi marqué. Certes, tout auteur, en ce qu'il écrit, exhibe quelque chose de sa personne, mais nous verrons à propos de Masoch que ce qu'il écrit c'est, d'une façon ou d'une autre, ce qu'il a réellement vécu, au détail près. La plupart de ses romans sont des aventures vécues avec ses maîtresses. Ce qu'il exhibe d'ailleurs, c'est non seulement lui-même et sa vie, mais tout autant sa femme, et, de peur qu'on ne la remarque pas, il l'accoutre de costumes pour le moins voyants. C'est ainsi que Wanda, sa femme, était vêtue une année de la façon suivante : « Cet hiver-là, je dus m'affubler d'une jupe vert épinard, d'une jaquette d'étoffe rouge à revers de velours noir, comme en portent les postillons, et d'une casquette de dragon également de velours noir garnie d'hermine ». En somme, de quoi passer inaperçue.

Quant au voyeurisme, cela ne nous surprend pas, il est au moins égal à cet exhibitionnisme : un des fantasmes de Masoch est de voir sa femme ayant des relations avec un amant.

Ainsi pouvons-nous déjà démystifier une première croyance, plus exactement la remettre à sa place : le masochisme chez Masoch n'est qu'une forme de ses perversions, et sans trop chercher, on peut en trouver de tout autre sorte.

b) Un deuxième mythe à élucider, sans doute pour le supprimer, est le parallèle fait entre Sade et Masoch. Si sur le plan de la psychanalyse, contrairement à l'opinion de Deleuze, le sadisme et le masochisme sont les deux versants d'un même penchant, les deux positions successives d'une situation identique, sur le plan des auteurs, le parallèle ne peut être poursuivi.

Sade peut être croqué rapidement de la façon suivante : une figure noble du XVIIIe siècle, aux idées tellement avancées qu'il s'inscrit à la cellule des Piques, aux actes pervers fréquents et froidement réalisés, à l'activité littéraire intense, monolithique dans l'application d'une passion unique, qui passe sa vie à Charenton ou à la Bastille, et qui ne connaît pas l'angoisse — ou du moins en parle peu.

Masoch est un de ces types curieux d'Europe centrale, on dirait volontiers un métèque si le mot n'était par trop mal utilisé, avec un Von sans doute mal acquis ; vivant au XIXe siècle, avec une activité littéraire restreinte et moins valable, bien qu'elle eût beaucoup de succès ; névrosé avec des crises phobiques graves. Ajoutons qu'on pouvait lui faire confiance : il fréquentait le Figaro et il avait la Légion d'honneur.

En dehors du plan que la psychanalyse nous a permis de connaître, le seul point commun entre Sade et Masoch est celui que nous trouvons dans la théorie que Deprun applique à la pensée française du XVIIIe siècle : une attitude « intensiviste » qui d'ailleurs ne va pas sans difficultés, puisque « les moments de vie intense sont suivis de temps vides où l'on tombe de plus haut, puisque l'intensité de vie nourrit l'inquiétude, et avoisine dangereusement la souffrance ; puisque enfin l'esthétique du choc qui conduit à l'outrance et à l'enflure entraîne, selon Helvetius lui-même, la décadence du goût ». Mais, en dehors de ce côté littéraire, voire de cette conception philosophique des choses, Sade et Masoch étaient sans aucun point commun.

⋆

⋆ ⋆

Les choses étant ainsi posées, il est utile pour nous de voir, de façon résumée, en pointant seulement les faits qui peuvent nous intéresser, quelle a été la vie de Masoch. Nous la donnerons un peu comme s'il s'agissait de l'histoire d'un de nos malades, de façon chronologique. En somme, c'est une observation que nous allons lire ensemble.

Masoch est né en 1838, à Lemberg (maintenant Lvov), en Pologne. La ville était alors autrichienne, plus exactement dépendant de l'Empire des Habsbourg. Léopold était le premier garçon né dans la famille ; le mariage des parents avait été stérile pendant sept ans, et à la naissance, il était « d'une débilité telle que nul ne croyait à sa survie ».

Le grand-père maternel, Franz Von Masoch, prend la décision de le retirer à sa mère, et le confie aux soins d'une petite paysanne russe : Handscha. C'est avec elle qu'il va vivre pendant pratiquement douze ans, et il faut remarquer que, même lorsqu'il devient adulte, il garde de cette nurse un souvenir très marqué et conserve envers elle un lien que rien n'a effacé. Lorsqu'il parle d'elle, il dit : « Je lui dois mon âme. »

Cette période est marquée d'événements extrêmement importants.

Sur le plan économique d'abord, il faut remarquer que Léopold était ainsi élevé dans une atmosphère particulière et que déjà se posaient des problèmes de communication au niveau du langage : la langue qu'il parlait avec sa gouvernante était le « petit-russien » et ce n'est qu'à partir de douze ans qu'il parlera allemand.

Sur le plan politique, le climat est ouvertement difficile, marqué par des insurrections polonaises aux scènes dramatiques, dont une plus importante lorsqu'il a huit ans. On peut essayer de se représenter ce que pouvait être une insurrection populaire polonaise contre l'oppresseur autrichien à cette époque, avec toutes les horreurs sanglantes des guerres civiles. Villa signale à ce propos le rôle très actif « joué dans l'insurrection par les femmes polonaises et la cruauté assez perverse qu'elles avaient déployée dans ce rôle ».

De cette période aussi, Masoch garde des souvenirs de scènes de cruauté qui l'ont marqué, et plus particulièrement quelque chose qui peut être considéré comme un souvenir-écran. La scène se passe lorsqu'il avait dix ans ; c'est l'histoire où l'autre rôle est joué par la comtesse Zénobie, sa parente, et dont voici le détail résumé. Le petit Sacher s'était caché derrière les robes accrochées dans la chambre à coucher de la comtesse ; Zénobie revient de promenade avec son amant et commence à faire l'amour avec lui, mais le mari survient ; contrairement à ce que l'on pourrait imaginer, c'est Zénobie qui de rage prend un fouet et chasse son mari. Léopold se fait à ce moment-là repérer et battre à son tour par le même fouet.

En 1850, Masoch quitte Lemberg et va à Prague où son père est nommé préfet de police. En 1855, sa sœur unique, plus jeune de deux ans, meurt. En 1856, il part à l'université de Graz, où il devient assez rapidement professeur d'histoire allemande et publie en 1859, à vingt et un ans, ses premiers livres d'histoire. Ceux-ci sont mal acceptés et il en éprouve un certain échec.

Il a depuis cette période diverses aventures sexuelles sans grande importance et la seule qui puisse compter est celle qui a lieu avec Fanny Pistor, thème qui servira plus tard à écrire la *Vēnus à la fourrure*, et dont nous reparlerons.

Quelques années à peine après, il se marie avec Aurore Rumelin, alias Wanda, et quitte ensuite Graz pour aller à Vienne, puis Budapest. Vers 1889, il rompt avec Wanda, à une époque où son éclat littéraire est important, et après avoir été reçu à Paris, dans l'intervalle, de façon très marquante. Vers 1890, il va vivre à Leipzig où il se marie avec la gouvernante de ses enfants, une jeune fille douce et compréhensive, Hilda Meister ; il en a de nombreux enfants, et il termine sa vie de façon calme et retirée.

Tel est ainsi brossé le tableau de la vie de Masoch, et déjà, à travers elle, on peut voir pointer des faits marquants qui donnent à notre étude une certaine orientation. Certes, une observation prise de cette façon sur un sujet que l'on n'a pas connu est toujours sujette à erreurs. Mais il est curieux de voir que les éléments que nous apportons ont été fournis pour la plupart par des auteurs qui n'avaient, bien sûr, strictement aucune formation psychiatrique, sinon psychanalytique. Et que d'emblée, les choses sont posées là à un niveau symbolique.

De cette vie, des écrits qui ont été récemment reproduits, de tout ce qui a pu germer dans la littérature critique à propos de Masoch, un signe se dégage, qui semble être l'élément commun fondamental de toute son existence. Tout est placé chez Masoch sous le signe du leurre, d'un semblant de réalité, d'une série de fantasmes conscients qui se recoupent et se retrouvent perpétuellement dans une répétition incessante. Ce leurre, nous allons dans un effort de schéma, le préciser de façon plus nette, en le faisant apparaître dans deux secteurs privilégiés. D'une part, nous le voyons apparaître quant au sujet ; d'autre part, nous le voyons apparaître dans l'incessante recherche du Grec qui a occupé la plus grande partie de la vie de Masoch.

⋆

⋆ ⋆

Parler d'un voile quant au sujet, c'est reprendre une posture commune à l'homme en général. Nous avons bien appris que le moi est toujours un autre, mais au-delà de cette formule lapidaire, nous savons que, perpétuellement, le sujet se déguise ; que ce soit dans la vie quotidienne en dehors de l'analyse, que ce soit plus encore dans le contact que le malade vient nous offrir. Le malade qui sous-tend ma motivation dans cette étude passe son temps à se présenter sous une sorte de déguisement, on pourrait presque dire de travesti. D'homme, il n'en

a que la présentation extérieure ; de sa profession libérale, il n'assume que le titre ; dans sa vie conjugale, ce n'est qu'au niveau du contrat qu'il est marié puisqu'il n'a jamais réalisé sa fonction de mari ; quant à ses fantasmes, nous l'avons déjà dit, ils ne sont là que pour lui permettre de vivre dans une certaine erreur, dont il n'est d'ailleurs pas entièrement dupe.

Chez Masoch, le leurre va plus loin encore et devient non seulement le mécanisme d'expression de son existence, sa façon de vivre, mais le sens même de celle-ci. Il s'agit bien là d'un leurre, d'un appât vis-à-vis de soi-même comme vis-à-vis des autres, d'un à-côté, d'un à-la-place, d'un comme-si, qui fait que c'est toujours par son ombre, mais une ombre déformée, que le sujet se présente. Loin ici d'une caverne dont nous retrouverons plus loin l'auteur paraphrasé, mais dans un contexte différent.

Le voile a un but immédiat qui est de mettre l'accent sur l'indécision quant à la personne, qu'elle soit physique ou patronymique. Il est plus fait pour laisser planer le doute sur l'identité que pour en mettre une autre à la place, laissant par cette béance émerger toutes les fantasmagories possibles. Le sujet lui-même ne sait pas ce qu'il est ; qui plus est, il se présente couvert, si bien que sous ce deuxième déguisement, il n'y a en quelque sorte plus rien.

A) Au niveau des visages d'abord, et ce n'est pas sans raison que presque toutes les premières rencontres dans la vie de Léopold se font dans une ambiance de carnaval. Les gens portent un masque ou un châle sur la figure pour se rencontrer. Leur signe caractéristique, celui qui les fait se reconnaître entre eux dans une foule anonyme, est en fait ce derrière quoi ils se cachent.

La première rencontre avec Wanda, sa future femme, se fait de la façon suivante : « Il ne verra pas grand-chose d'elle, car elle arrive au rendez-vous le visage couvert d'un loup noir sous un voile de dentelle » (Stem).

La deuxième rencontre se fait d'une façon aussi curieuse, dans un lieu qui lui aussi est un signe ; c'est dans un bal masqué. Et Masoch ne voit encore pas grand chose de la figure de Wanda, puisque cette fois elle a sur sa face encore un masque. Le seul progrès se fait en ceci que Wanda a enlevé le voile, mais a gardé un loup noir couvert de dentelle. Espèce de strip-tease localisé au visage. Et à plusieurs reprises encore, dans leurs rencontres, Wanda est toujours masquée de la même façon ; Masoch connaît un peu plus d'elle, ses yeux à travers le loup, son front, ses cheveux, son corps, mais sans plus.

Cette forme particulière de rencontre à travers un écran n'est pas spéciale à la relation de Masoch avec Wanda, sa future femme. On retrouve le même stratagème dans la rencontre faite beaucoup plus tard avec Anatole, celui dont nous apprenons par la suite qu'il est sans doute Louis II de Bavière. Nous en reparlerons plus loin, mais nous pouvons dès maintenant donner ici ce détail : lorsque Anatole et Léopold se rencontrent, après que le lien eut été établi par de nombreuses lettres, cette rencontre se fait dans un hôtel, à minuit, rideaux fermés, et Masoch a les yeux bandés. Chez un sujet dont le voyeurisme est évident, il est bien cer-

tain que cette suppression de la vue n'était pas dénuée d'intérêt, permettant entre autres de suppléer par le fantasme à une réalité qui risquait d'être défaillante.

B) Au niveau des noms et des personnes, on retrouve un phénomène semblable, aussi caractéristique, dans son mécanisme et que l'on pourrait appeler « la permutation des patronymes ». Les personnages se présentent avec le nom d'un autre, leur fonction sociale n'est pas leur fonction réelle, il existe chez tous un déplacement volontaire.

C'est ainsi que la première rencontre entre Wanda et son futur mari se fait par l'entremise de Mme Frishauer, amie de la famille. Le lien est même plus marqué encore puisque le fils de Mme Frishauer est un ami de Sacher-Masoch. C'est donc par simple curiosité au départ, en quelque sorte aussi pour remédier à des fiançailles que cette dame trouve mauvaises, qu'une correspondance, anonyme remarquons-le, se fait avec Masoch. Lorsque son fils découvre l'affaire et somme sa mère de rompre, c'est Wanda qui va prendre sa place. Ici, le lien se fait à travers les lettres écrites par une femme sous le nom d'une autre. On peut remarquer au passage que, là encore, il y a une espèce de mécanisme répétitif qui fait que toutes les relations ne peuvent se créer facilement ; elles sont toujours précédées d'une longue correspondance d'abord anonyme, puis de laquelle émerge petit à petit une forme qui se précise pour devenir une réalité.

Nous disons Wanda en parlant de l'épouse de Masoch, mais là encore existe un imbroglio volontaire. En fait, la future femme de Masoch s'appelle Aurore Rumelin ; le nom qu'elle donne à Masoch est celui de la Vénus à la fourrure, Wanda de Dunajew ; plus encore, pour éviter, dit-elle, des difficultés, elle se présente comme mariée. En somme, usurpation complète d'état civil. Mais nous pouvons ajouter que cette usurpation n'est pas gratuite et que si Aurore a réussi, c'est parce qu'elle pouvait réaliser le fantasme de la Vénus à la fourrure. Ce qui était écrit, et avait été en partie vécu quelques années auparavant avec Fanny Pistor, devient réalisation complète, du moins Masoch peut-il le croire.

La troisième permutation de nom à laquelle nous ferons allusion, si nous l'avons gardée pour la fin, c'est parce qu'elle est fondamentale. Le père de notre écrivain s'appelait simplement Sacher ; G.-P. Villa nous dit ainsi comment a été acquis le trait d'union : « Le père de Léopold était marié avec une femme slave, Charlotte Von Masoch, de noblesse petite-russienne, fille de Frantz Von Masoch, qui deviendra ainsi la mère de Léopold Sacher-Masoch. C'est le Pr Frantz Von Masoch qui serait à l'origine du nom composé que son petit fils aura rendu célèbre. N'ayant pas de descendance mâle, à l'approche de sa mort, le professeur aurait voulu transmettre à son beau-fils ce nom de Masoch qui se serait éteint si cette disposition n'avait pas été adoptée. Ainsi, le père de Léopold était-il devenu officiellement au moment de la naissance de celui-ci, Sacher-Masoch ».

Il nous a paru curieux que cet événement fondamental, pour avoir précédé l'existence de Masoch, n'ait pas été tellement remarqué par les exégètes de cet auteur. Pour exprimer la chose autrement, on peut remarquer que Masoch a

acquis son nom à cause de son phallus, plus exactement à partir du moment où son grand-père maternel a vu (et je dis bien vu, insistant par là sur le côté voyeur de la chose) la présence d'une verge chez l'enfant arrivé. Le vecteur du nom familial était ainsi l'organe sexuel. On peut aller plus loin d'ailleurs et, sans tellement imaginer, se représenter l'attitude du père de Léopold, qui a laissé en quelque sorte s'amoindrir son nom en raison du sexe de son enfant. Si Léopold, en naissant garçon, a apporté quelque chose au désir de sa mère, il n'en a pas moins, au même moment, montré la déficience de l'identité paternelle. En somme, l'objet que Léopold apportait en naissant garçon, ne lui était pas destiné, mais venait combler le vide maternel, et, dès sa naissance, la castration chez lui se faisait par la négation du nom paternel.

Que le nom du père soit ainsi en fait le nom de la mère, voilà qui peut maintenant nous porter à réflexion. Léopold prit ainsi l'identité d'un garçon non-né, désiré en vain par la lignée maternelle. S'il y a un « à la place » dans l'œuvre qui nous occupe, on peut sans doute y trouver ici le fondement.

Ajoutons un dernier point : la difficulté que Masoch a eue à se situer ethniquement. G.-P. Villa note après d'autres « un extraordinaire mélange de races dans lesquelles sont intervenus des éléments germaniques, espagnols, slaves... et sans doute d'autres encore ».

Tels sont les divers voiles dont est entouré le sujet Masoch, ainsi que tous ceux qui le touchent de près.

⋆

⋆ ⋆

Quant au leurre du Grec, il nous apparaît d'abord comme destiné à combler un manque.

Certes, il y avait de tout dans la ville de Lemberg où Masoch était né ; le mélange chez lui était non seulement interne, dans son sang, mais encore dans son milieu extérieur. Toutefois, une race y manquait, dont l'attrait n'était peut-être pas tellement la culture que le côté ironiquement perverti dans sa décadence : la race grecque.

Or, que va chercher en vain pendant toute sa vie notre Léopold ? C'est précisément celui que, imaginé dans la cinquième nouvelle du Cycle de l'Amour (la Vénus aux fourrures), sous le nom d'Alexis Papadopolis, il recherchera dans une concrétisation toujours difficile, sous le qualificatif « Le Grec ».

Une autre nouvelle peut nous orienter aussi quant au sens de cet Athénien inaccessible, nouvelle dont le titre est en quelque sorte un programme : « L'Amour de Platon ». Que le Grec soit pris là comme métaphore de l'homosexualité, cela est évident.

C'est à travers l'histoire vécue de sa relation avec Fanny Pistor, qu'on peut certainement mieux comprendre le fantasme fondamental de Masoch. En quelque

sorte, l'histoire se produit à trois reprises : d'une part dans la réalité, au cours de son lien réel avec Fanny Pistor ; d'autre part, par la suite, dans la *Vênus aux fourrures*, c'est-à-dire de façon romancée ; enfin, lorsqu'il se mariera avec Wanda, c'est-à-dire une troisième fois dans la réalité.

1. L'histoire réelle qui s'est passée avec Fanny Pistor peut être résumée de façon très simple. Fanny Pistor était en réalité une petite écrivassière sans grand talent ; elle avait cherché à rencontrer Masoch qui avait déjà une certaine renommée littéraire, et devint très vite sa maîtresse. Le désir leur vint de partir faire un voyage en Italie, mais les conditions du voyage n'étaient certes pas celles des amoureux habituels. Masoch accompagna sa maîtresse, déguisé en domestique, et en se faisant appeler Grégor (là encore, un changement de nom). Pour que les choses se passent le plus régulièrement du monde dans leur libertinage, et pour que les conditions du voyage soient bien réglées, un document est signé de la main des deux amants. Ce document est un traité dans lequel Grégor s'engage sur sa parole d'honneur « à être l'esclave de Mme Pistor et à obéir sans réserve pendant six mois à chacun de ses désirs et à ses ordres... Pour chaque faute, négligence ou crime de lèse-majesté, la maîtresse a le droit de punir son esclave selon son bon plaisir... Fanny Pistor, de son côté, promet de porter autant que possible des fourrures, surtout quand elle se montre cruelle... Après six mois, cet intermezzo d'esclavage doit être considéré comme terminé et aucune allusion sérieuse n'y doit être faite. Tout ce qui s'est passé doit être oublié et l'ancienne liaison amoureuse sera reprise ». Le traité est daté du 8 décembre 1869.

Après un certain temps de voyages, pour agrémenter les choses, Masoch demande à Fanny Pistor de prendre un amant ; c'est un acteur italien nommé Salvini qui a des relations avec Fanny ; Masoch en est ravi et, un jour où il surprend le couple, il se fait molester par Salvini, mais en fait ne lui en garde nulle rancune ; au contraire, il en est ravi.

2. Dans le roman *La Vênus à la fourrure*, on retrouve exactement la même situation, mais décrite de façon infiniment plus riche. Il est intéressant de retrouver non pas tant les scènes de fustigation premières, mais surtout le moment où l'idée du Grec va surgir.

La première fois que, en compagnie de Wanda, l'héroïne du roman, il rencontre l'inconnu qui va devenir le Grec, il en est subitement amoureux. Il en parle comme un inverti parle d'une figure qui le séduit : « C'est de par Dieu un bel homme ! Non, plus encore, c'est un homme comme je n'en ai jamais vu vivant. On peut le voir au Belvédère taillé dans du marbre, avec la même sveltesse, dans une musculature pourtant dure comme le fer, le même visage, les mêmes boucles ondoyantes et, s'il avait les hanches moins minces, on pourrait le prendre pour une femme travestie. » Il en parle à sa maîtresse et lui dit : « L'homme est beau ; je suis moi-même hors de moi et j'imagine.... » On dirait du Jean Genet.

On se renseigne sur l'identité de cet inconnu ; il s'appelle Alexis Papadopolis et on en dit beaucoup de bien. Il s'est battu contre les Turcs et il ne s'est « pas moins distingué par son racisme et sa cruauté que par sa bravoure ».

Le lien se produit entre le Grec et Wanda et à un moment, copiant la fiction sur la réalité, Masoch surprend le couple ; il est puni et cette fois devient la victime volontaire du Grec qui le fouette. « Le Grec jette sur moi son regard glacé de tigre et saisit la cravache. Ses muscles se gonflent pendant qu'il prend son élan et la fait siffler dans l'air, et moi je suis ligoté et obligé de me laisser écorcher vif par Apollon... Être maltraité sous les yeux d'une femme adorée par un rival comblé procure un, sentiment indescriptible : je meurs de honte et de désespoir. Et le plus ignominieux est que je ressens une sorte de plaisir fantastique et supra-sensuel dans cette situation pitoyable, livré au fouet d'Apollon et bafoué par le rire cruel de ma Vénus. » C'est là sans doute le véritable fantasme de Masoch.

3. Troisième répétition, dans le réel celle-là, avec Wanda, sa femme, et toute la vie du couple va être centrée sur la recherche de ce Grec. Tout est bon pour cela, depuis l'utilisation des amis du couple jusqu'aux petites annonces, jusqu'aussi à l'envoi de sa femme comme appât en voyage à l'étranger.

Le système des petites annonces est rapporté ainsi par Wanda : « Dès les premiers temps de notre séjour à Rosenberg, Léopold avait mis une annonce au *Tagespost* où il était dit « qu'une jeune et jolie femme cherchait à faire la connaissance d'un homme énergique. »

Les annonces d'ailleurs se passaient dans les deux sens et « il me lut un jour une annonce du *Wiernertageblatt*, dans laquelle un jeune homme beau, riche, et énergique cherchait une femme jeune, jolie, élégante, pour s'amuser ensemble ».

Mais la recherche du mythe était si bien faite qu'elle ne pouvait se solder que par la déception désirée. L'ami du couple, au nom de la morale, se refuse à coucher avec la femme de son meilleur ami ; les vacances de la femme seule sont interrompues par des rages de dents ; celui qui répond aux petites annonces est soit un vieillard impuissant, soit un jouvenceau sans expérience. Chaque fois que Masoch s'écrie : « Wanda, nous tenons le Grec », ce qu'il tient en réalité, c'est l'absence de celui-ci.

La fois où la liaison paraît pouvoir se réaliser mérite qu'on s'y arrête de par la nature même du troisième personnage. C'est Anatole, déjà cité, dont on ne sait s'il est homme ou femme, qui lui-même se présente sous l'aspect d'un autre, et dont plus tard on apprendra qu'il est roi de Bavière ; ajoutons : homosexuel, psychotique et, pour finir, suicidé.

La rencontre avec Anatole avait été précédée par un grand nombre de lettres. La première avait été la suivante, signée d'Anatole : « Qu'as-tu encore en toi du Nouveau Platon ? Que peut offrir ton cœur ? Amour pour amour ? Si ton désir n'était pas un mensonge, tu as trouvé ce que tu cherches. Je suis parce que je dois être, ton Anatole. »

Comme le dit Wanda, cette lettre mit Léopold « dans un état d'excitation et de curiosité terrible ». Tout tremblant d'émotion, Léopold répondit une lettre qui est une véritable lettre d'amour et de don total : « Si tu es Anatole, je suis à

toi, prends-moi de toute mon âme. » C'est la fin de la première lettre, la première réponse de Léopold.

La rencontre avec Anatole avait été décidée de la façon suivante, toujours racontée par Wanda.

« Par un jour terriblement froid de décembre, mon mari partit. On lui avait indiqué le train qu'il devait prendre ; il devait descendre à l'hôtel Bernauer. Dans une chambre entièrement obscure, aux rideaux soigneusement fermés, il devait attendre, les yeux bandés, que trois coups fussent frappés à sa porte à minuit ; au troisième coup seulement, il devait crier : Entrez, mais sans bouger de place. » Mais on ne joue pas impunément avec le hasard, et après près de dix ans de recherches, le Grec est d'une certaine façon bâti de toutes pièces par le couple. Jeune puceau de vingt-quatre ans, Alexander Gross (en français : Alexandre le Grand), se présente plus comme le dindon d'une farce que comme Alcibiade : une fois que le tiers intervient dans le couple, l'histoire tient du vaudeville : ce n'est plus l'épopée, mais du Feydeau ; on est passé du Français au Boulevard, mais il faut dire que c'était l'époque. Wanda fait défiler dans sa vie des amants multiples ; Masoch s'embourgeoise, se remarie et meurt comme tout un chacun.

⋆

⋆ ⋆

Ainsi beaucoup de choses ont été dites, nous semble-t-il, dont nous aurons à discuter dans un moment. Mais, d'emblée, je souhaite insister sur deux orientations possibles dans notre discussion.

A) Masoch et masochisme, ou du fantasme à la réalité, tel est le chemin sur lequel nous avons été conduits par cette brève étude. Le fantasme, fantasme conscient j'entends, est la carotte après laquelle l'âne court ; — mais qu'il la mange et il ne lui reste plus rien à désirer, plus de raison pour avancer. Sade avait échappé à la règle, et le seul peut-être à l'avoir fait, qui du rêve passait à la réalisation, puis retournait à la rêverie, sans que rien ne se perde dans des investissantes actualisations. Masoch n'a été lui-même, disons qu'il a été ce que nous avons de lui comme image, que dans la mesure où il se leurrait, où il nous leurrait. Dès que le Grec est bâti de toutes pièces, Masoch s'embourgeoise, on pourrait dire qu'il s'équilibre, voire même qu'il s'adapte à la vie habituelle ; du fantastique, on passe au bourgeois. Et cela, nos malades le savent bien ; le mien, celui qui a soutenu ma motivation dans cette étude, le sait tout autant, qui n'a jamais réalisé le moindre de ses fantasmes, bien heureux d'avoir par là quelque voile qui le protège, le sécurise et lui permette une espèce d'activité ; comprenant que toute cette histoire n'a d'intérêt que dans la mesure où il se la raconte, pour y croire de moins en moins au fur et à mesure que l'analyse progresse.

B) Sur le plan de la théorie analytique, encore qu'il soit difficile d'en faire à partir d'un texte et non d'un malade vécu, est intéressante l'histoire du souvenir-

écran que représente la scène avec la comtesse Zénobie : c'est la femme qui bat ; l'homme, le mari, est diminué, bafoué, fouetté. C'est la scène que Masoch va répéter au cours de toute sa vie. Dans cette scène, tout y est, que nous retrouverons par la suite, que ce soient les perversions de l'auteur, que ce soit sa façon fantasmatique d'exister. Dans la penderie où le jeune Masoch se cache, déjà il y a les robes et les fourrures féminines, premier élément d'un fétichisme ultérieur ; il est, notre jeune enfant, spectateur et se réjouit à l'idée de regarder le contact sexuel entre les deux adultes, germe ou manifestation plutôt du voyeurisme qui plus tard s'exacerbera ; — l'homme est battu, et là encore le fouet commence à apparaître qui jouera plus tard un rôle très important dans la vie de Masoch ; — quant à l'homosexualité, elle est là aussi, identification du voyeur avec l'homme fouetté.

Quelle scène primitive se situe derrière ce souvenir ? Nous n'en savons rien. Mais ce que nous pouvons savoir, par comparaison avec nos malades, c'est l'erreur dans laquelle nous porte le souvenir-écran si nous le prenons comme tel. Mon malade ainsi avait vécu vers l'âge de quatre ou cinq ans une scène traumatisante : jouant avec une petite cousine, un peu plus âgée, il avait éprouvé un grand plaisir à être sous elle, étouffé par des coussins qu'elle lui posait sur la figure, s'amusant à le battre sur un divan. C'était déjà peut-être le divan de l'analyste qui était préfiguré par cette image, mais bien que cette interprétation ait pu à un moment donner l'impression d'être explicative, elle s'est révélée par la suite comme n'étant qu'un écran qui nous cachait la réalité ; à savoir que le véritable désir de notre sujet n'était pas au niveau d'une répétition de cette scène.

L'élément peut-être dominant, plus important certainement, et commun à un grand nombre de nos masochistes, plus net encore chez Masoch, est dans la position de la femme par rapport au sujet. La parole de Masoch pourrait être ainsi prononcée : au nom de la mère, au nom du fils.

Il y a en fin de compte dans le masochisme quelque chose qui sonne faux, un peu comme ces prophètes de Baal qui avaient pour coutume de se faire des incisions avec leur épée et leur lance, mais qui méconnaissaient la vérité.

Jacques CAIN

BIBLIOGRAPHIE

1. Wanda de SACHER-MASOCH : *Confession de ma vie*. Tchou éditeur, 1967.
2. Léopold STERN : *Sacher-Masoch ou l'amour de la souffrance*. Grasset éditeur, 1963.
3. Gilles DELEUZE : *Présentation de Sacher-Masoch* (avec le texte intégral de la *Vénus à la fourrure*). Éditions de Minuit, 1967.
4. Léopold de SACHER-MASOCH : *L'Esthétique de la laideur*, suivi de *Diderot à Petersbourg*. Buchet-Chastel éditeur, 1967.

Victor N. Smirnoff

SEVERIN VON SACHER-MASOCH OU L'IMPOSSIBLE IDENTIFICATION

> … rien ne peut plus attiser ma passion que la tyrannie, la cruauté, et surtout l'infidélité d'une belle femme. Or je ne puis imaginer sans fourrure cette femme, cet étrange idéal né d'une esthétique du laid, l'âme d'un Néron et le corps d'une Phryné.
>
> L. von SACHER-MASOCH
> *Venus im Pelz*.

Il n'est pas indifférent de voir d'où nous viennent les vocables dont s'affublent dans notre jargon les perversions. Certaines tirent leur nom de ceux qui les pratiquèrent : ainsi l'infortuné Onan et le bouillant chevalier d'Éon se trouvent immortalisés au firmament de la psychopathologie, à tort ou à juste titre, mais non sans gloire. Il est permis d'être plus sceptique en ce qui concerne le marquis de Sade. Quelques dragées à la cantharide, une fille de joie quelque peu bousculée, auraient-elles été suffisantes pour désigner du nom de sadisme des pratiques qui reviendraient plus légitimement à un personnage injustement négligé par les faiseurs de vocables, à savoir Gilles de Rais ? Mais les écrits du marquis l'ont emporté finalement sur la chronique sanguinaire.

Est-il possible d'identifier l'auteur à ses personnages ? Le « Madame Bovary, c'est moi », bravade inconsciente dont Flaubert sans doute a méconnu la vérité essentielle qu'elle connote, ne manquerait pas de nous embarrasser. Frédéric Moreau, saint Antoine, Bouvard et Pécuchet, Charles Bovary sont en fait autant de figures identificatoires de l'auteur. Mais Mme Bovary pousse ses racines plus profondément dans le vécu flaubertien. Lorsque Jules de Gaultier parle du *bovarysme*, il opte définitivement pour l'indépendance de la créature et du créateur ; sans doute à tort.

Entre l'auteur et le personnage qu'il charge de l'incarner se place le filtre de l'identification ; filtre autant que philtre, car toute écriture accomplit aussi une transmutation, voire une transfiguration de l'auteur [1]. Il ne nous appartient cependant pas d'infléchir notre propos dans une telle direction. Remarquons seulement que pour Leopold de Sacher-Masoch, honorable homme de lettres, la confusion est à son comble. Si la particularité de ses pratiques sexuelles est patente, c'est pourtant à son œuvre que se référa un estimable sexologue, viennois d'adoption, le professeur Krafft-Ebing, pour identifier et décrire une perversion sexuelle. On a tout lieu de croire que l'éminent professeur ignorait les turpitudes de l'honorable chevalier. Pourtant, ironie de la nosologie, c'est son nom qui s'attacha à une perversion *décrite* par lui. Dans l'impossibilité où nous sommes de connaître la vérité, accordons à Krafft-Ebing le bénéfice de l'*insight*.

*
* *

Entre l'œuvre de Sacher-Masoch et ce que nous savons de sa vie il existe une trame autrement plus contraignante que celle qui enserre les écrits et la vie du Divin Marquis. On n'en voudra pour preuve que l'extraordinaire intrication thématique qui se dégage à la lecture des *Confessions* de Wanda de Sacher-Masoch et de la *Vénus à la fourrure*. L'inconscient du chevalier ne se dissimule guère dans les fantasmes masochiques, abondamment illustrés dans la *Vénus*, et dans la biographie de son auteur. L'intérêt de l'œuvre est ailleurs, pour autant qu'elle pourrait nous éclairer sur les racines inconscientes de la *position masochique*.

On ne manque pas d'exemples où production littéraire et faits biographiques soient aussi intimement liés. Les autobiographies romancées ne sont pas rares : Frédéric Moreau tient de toute évidence le discours de Gustave Flaubert mais il ne s'agit pas de cela dans l'œuvre de Sacher-Masoch. Ce n'est pas la valeur autobiographique qui nous intéresse, mais la place même que l'œuvre occupe dans la vie de Sacher Masoch.

À prendre comme exemple la *promesse* que fait Léopold à sa femme Wanda (rapportée par elle dans ses *Confessions*), cette intrication apparaît clairement. Wanda signale à son époux les remarques acides d'un critique littéraire l'avertissant que son œuvre risquait de devenir monotone car « les femmes de ses nouvelles commençaient à se ressembler terriblement... Il fallait qu'il se libérât de ce type de femme, en effaçant cette femme *de sa vie* (souligné par moi), en s'en débarrassant d'une façon ou d'une autre afin qu'elle n'apparût plus dans ses livres ». Et Sacher-Masoch de répondre avec quelque amertume que c'était justement parce qu'une telle femme *manquait dans sa vie* qu'elle apparaissait dans ses écrits. Les nombreuses fourrures de Wanda ne lui suffisent pas, il lui faut le fouet car, dit-il,

1. Les exemples ne manquent pas entre Marcel Proust et le *narrateur*, Benjamin Constant et *Adolphe*, Senancour et *Obermann*, pour rester uniquement dans le registre autobiographique.

« c'est une volupté pour moi que d'être maltraité par ma femme. Eh bien, maltraite-moi et je te promets, sur tout ce qu'il y a de plus sacré, qu'il n'y aura plus de femmes cruelles dans mes livres ». Wanda accepta ce contrat, elle s'y habitua même, encore qu'elle prétendît ne manier le fouet qu'à contre-cœur ; elle s'y plia « contrainte par la nécessité ». Mais était-ce vraiment la carrière littéraire de son époux qu'elle cherchait ainsi à préserver ? Le fait est qu'il tint sa promesse et que, dans les livres qu'il écrivit depuis, il n'y eut plus de knouts ni de cruautés. Il faut, hélas ! reconnaître que ce ne sont pas ces livres-là qui assurèrent sa réputation posthume.

⋆
⋆ ⋆

Curieux effet de balancement. Il est permis de se demander ce que signifie une telle facilité de déplacement entre le fantasme représenté sous la forme écrite et le « fantasme vécu » dans sa vie intime. Est-ce à dire que le contrat ne portait pas sur l'essentiel ? et qu'en fin de compte Sacher-Masoch ne faisait conclure à toutes ces femmes qu'un marché de dupes ?

Ce contrat fut souscrit aussi bien en réalité qu'en fiction : Fanny Pistor, les deux Wanda, et peut-être d'autres, signèrent ces fameux documents. Pacte souscrit par les deux parties, fixant un scénario immuable dans sa structure, auquel cependant, comme le fait remarquer Wanda, son mari apporte quelques modifications en cours d'exécution afin de le rendre plus pénible. « Il s'ingénia à rendre la chose aussi douloureuse que possible. Il fit fabriquer des fouets sur des indications spéciales, entre autres un knout à six lanières armées de clous aigus. » Quant au reste, ce contrat ne fut pas modifié pour l'essentiel et ces aménagements furent prévus à l'avance. Aucune « improvisation » ne vint infléchir le scénario. Nous sommes très loin de la mise en scène sadienne, où tout procède par petites touches, indications scéniques précises et minutieuses, ordres et injonctions ; où tout est réglé « sur le plateau » et finit par ressembler à une répétition pour devoir aboutir à quelque « générale » définitive, toujours remise à plus tard.

Il est légitime de se poser la question : *à qui* véritablement s'agissait-il de rendre la chose plus pénible ? À en croire Wanda, c'est elle qui souffrit surtout de l'aggravation de peine que s'imposait son époux. Et sans aucun doute, ce que Sacher-Masoch cherche à rendre plus pénible, ce n'est pas seulement la position de la victime, mais la souffrance du bourreau. Celui-ci ne doit pas être un bourreau consentant, avide d'infliger des tortures, pas plus que dans les relations sadiques la victoire ne doit souscrire d'avance au plaisir d'être sadisé.

C'est là tout le sens du contrat masochique, qui s'ingénie moins à raffiner les sévices subis, qu'à rendre pénible l'exercice de sa fonction à celui qui manie les instruments. La *panoplie* du bourreau ne fait que souligner et rappeler à celui-ci qu'il accomplit là un rôle dont il porte l'uniforme et qui marque — contrai-

rement à ce qu'il en est dit — sa place sinon d'esclave, du moins d'employé de la soi-disant victime. Car toute cette mise en scène ne cherche qu'à aménager la volupté qui n'est point dans les douleurs mêmes du masochiste, mais dans les positions respectives de ce couple dont la « victime » règle le jeu.

À parler du plaisir, on se rend coupable de platitude. À moins de s'en référer au principe du plaisir, c'est-à-dire au *Lustprinzip*, en se rappelant que le mot de *Lust*, dans sa forme substantifiée, a un sens fort (retrouvé d'ailleurs dans l'anglais *lust* qui désigne la convoitise sexuelle, la concupiscence). Aussi serait-on en droit de traduire *Lustprinzip* par *principe de jouissance*. Du même coup, le principe de plaisir désigne la capacité à jouir et c'est véritablement de jouissance qu'il s'agit aussi bien chez Leopold que chez Donatien-Alphonse-François.

On efface peut-être alors les barrières qui séparent « perversion » et « caractère » masochique. Car, dès lors, il importe moins de souligner la douleur — physique ou morale —, voire la souffrance réelle ou imaginaire — de cette jouissance que de saisir la position respective des protagonistes. Il s'agit moins de savoir si le masochiste aime souffrir ou prend plaisir à se faire fouetter, que de repérer la place qu'occupe le sujet masochiste, place qui est ce qui détermine sa jouissance et où il doit forcément se trouver pour jouir.

Si dans la *Vēnus* le fouet du sieur Alexis Papadopolis, dit le Grec, n'apporte à Severin aucune jouissance, ce n'est certes pas, comme le souligne complaisamment Sacher-Masoch, qu'il manquât d'une bonne musculature ou qu'il ne prît au sérieux son rôle de père-fouettard. Si Severin, au lieu de se sentir comblé, se sent bafoué, voire puni, c'est que Alexis, lui, est véritablement sadique, tortionnaire qui s'ignore à peine et que, de ce fait, toute la situation masochique se trouve, du même coup, abolie. La fin morale du conte n'est que poudre aux yeux pour les naïfs. Severin n'est pas guéri parce que la punition était trop forte ou parce qu'elle dépasserait la mesure. Severin est dépité parce que dupé dans les termes mêmes du contrat qui stipule que c'est lui, Severin, qui doit obliger son bourreau à être sa victime.

Que la jouissance joue un rôle tout à fait central chez Sacher-Masoch, il n'est guère possible de le mettre en doute. Mais il est tout aussi fondamental de qualifier, comme le fait l'auteur tout au long de la *Vēnus*, cette jouissance de *übersinnlich*. Certes, comme le fait remarquer Gilles Deleuze, il s'agit d'une *supra-sensibilité* ; nous préférons, quant à nous, parler d'un *au-delà de la sensualité*, qui souligne véritablement que la jouissance, pour le masochiste, transgresse le domaine de la perception et de la sensibilité — qu'elle soit visuelle, tactile, algique, kinesthésique. Si elle participe effectivement de tous ces registres, qu'elle soit polyvalente ne suffit cependant pas à la situer. C'est une « *escalade* » — très différente d'ailleurs de celle existant dans l'œuvre de Sade — qui règle ici le jeu érotique. Au-delà de la sensualité, c'est à dire ici que le jeu ne prend son efficience et son véritable rôle que replacé dans une conjoncture, une topologie réglant les rapports du sujet et de l'exécutant.

*
* *

La position masochiste se veut, et se définit, dans celle d'une victime. *Victima*, au sens où l'utilisent les Anciens, de la personne offerte aux dieux. Et si l'on veut bien suivre une telle indication, ce n'est plus une notion de souffrance, mais celle du *sacrifice* qui vient relayer l'idée de la douleur. *Übersinnlich*, au-delà de la sensualité, dans l'extase du sacrifice, comme en témoigne toute érotologie masochique, mais aussi la jouissance indécente, martyrologie saint-sulpicienne : mimiques et attitudes d'un transport mystique, corps offerts aux coups, exquis supplices, ainsi d'ailleurs que s'y réfère explicitement le Severin de la *Vénus*.

Mais tout sacrifice fige à la fois la victime et son bourreau. Le couteau qu'Abraham suspend au-dessus de la gorge de son fils aimé, dans la quadruple répétition de son geste aux significations multiples [2]. Le poignard plongé dans le cœur d'Iphigénie qui scelle le sort d'Agamemnon, d'Oreste et de ce pauvre Égisthe. Le sacrifice, instantané, à tout jamais fixé dans le mythe, mais aussi dans le fantasme, vacille, clignote, vibre tel le souvenir-écran du petit Leopold, immobilisé sous le fouet levé de sa terrible tante adultère.

Si la scène fantasmatique du masochiste reproduit un sacrifice où il figure à la place de la victime, elle est cependant marquée d'une double particularité. D'une part, c'est lui-même qui désigne sa place. D'autre part il n'est pas victime d'un sadique ; ceci reste exclu non seulement du fait que la sacrificateur n'œuvre pas dans un but personnel de plaisir, mais encore parce que le sadisme du bourreau placerait le masochique dans une situation tout à fait absurde. Comment imaginer que le sadique saurait se satisfaire de la souffrance d'une victime consentante, voire désirante dans la mesure où la jouissance de la personne soumise doit venir en dépit de son refus ? Le propre du fantasme sadique, c'est que tout doit y être présent, commandé, alors que le fantasme masochique est tout entier contenu dans la formule : « fais-moi jouir... si tu peux ». En d'autres termes : « si tu es assez fort pour le faire et m'aimer dans ma jouissance », comme l'exprime Sacher-Masoch : « elles — les autres femmes qu'il avait connues — voulaient bien être cela, mais elles étaient trop faibles ». Car la différence du masochisme et du sadisme n'est pas une simple inversion des positions respectives. Elle ne peut recevoir sa définition d'une opposition ou d'un retournement en son contraire. La différence ne peut ici se définir que par le sens que donnent l'un et l'autre à l'exercice d'un pouvoir ; le sadique : imposer la jouissance à l'autre ; le masochiste : mettre l'autre au défi de lui procurer sa jouissance.

Entre le masochiste et le sadique, il ne peut y avoir d'affrontement face à face, car ils ne forment pas un couple. Tout au contraire : le sadique ne veut

2. Ce n'est pas par hasard que nous évoquons ce texte — *Crainte et Tremblement* — qui se réfère à plus d'une reprise au fait *d'être digne de la femme aimée* ; ni que la *Répétition* tienne une place fondamentale dans toute l'œuvre de Soren KIERKEGAARD.

être le bourreau que d'un innocent qui se révolte ; le masochiste ne veut être la victime que d'un *bourreau malgré lui*.

Il est dans la loi de ces jeux que la victime doive porter sur son corps la preuve de son statut. Mais là encore il ne suffit pas de retourner la veste du sadisme pour apercevoir le masochisme comme sa doublure. Le sadique vise à la destruction de sa victime, et au point extrême du parcours, à son démembrement, sa désarticulation, sa mort. Le masochiste ne cherche pas à être détruit, mais à être *marqué*. Et marqué non du sceau du pouvoir absolu de l'autre, mais du pouvoir frelaté que lui-même lui confère. Marqué de la fallacie du pouvoir imposé à l'autre, de son propre pouvoir délégué par contrat et qu'il oblige l'autre à exercer ; à inscrire sur son corps la déclaration sanglante de son faux pouvoir, celui que ce bourreau malgré lui ne détient qu'en tant qu'exécutant de l'ordre de la victime [3].

Que penser dès lors de la panoplie du parfait petit masochiste ? Knouts, fouets et verges ; jaquettes fourrées et toques d'astrakan ; bottes vernies et gants à Crispin. Quelle misère ! Dérisoire appareil qui, pour une bonne part, n'est fait que pour dissimuler le but véritable de la mise en scène masochique, mais dont l'importance n'est pas à sous-estimer dans un autre registre, celui de la castration. Il importe de souligner dès maintenant que cette panoplie prescrite, imposée et fournie par lui, n'est là que pour faire travailler l'autre — et travailler dur — (qu'on se rappelle l'indignation de Severin lorsque Wanda déléguera le soin de le lier et de le fouetter à la belle Haydée, « belle diablesse ciselée dans du marbre noir ») s'il veut gagner la partie. Et la perdre en la gagnant.

Car le masochisme est un défi [4]. Dans l'apparente passivité de son comportement, dans sa complaisance à l'égard de son échec ou de son insuffisance ; dans la revendication de la violence de la volonté de l'autre qui lui permettra d'apparaître — triomphalement — comme celui qui n'y peut rien. Une provocation où le masochiste se manifeste dans toute la gloire de sa dialectique frelatée, de sa demande fallacieuse, de son fictif esclavage.

*
* *

C'est ainsi que le masochiste se présente à son objet dans le discours qu'il lui tient. Il entonne sa profession de foi « dans une langue merveilleuse et sur un ton qu'un souffle de vérité persuasive et de passion profonde et contenue faisait trembler [5] ». Il lui parle de son double idéal de femme, un bon et un mauvais. Sa mère, type de femme le plus élevé et le plus noble, inégalable dans sa perfection, dans l'image de sa pureté. Présupposé rousseauiste, semblable

3. Comment pourtant ne pas évoquer ici l'allégorie kafkaïenne de la Colonie pénitentiaire où l'inscription sanglante sur le corps du supplicié imprime le texte même de la sentence ?

4. Il y aurait beaucoup à dire des relations qui unissent masochisme et fétichisme, ce que nous nous proposons d'exposer dans un prochain travail.

5. Wanda de SACHER-MASOCH : *Confession de ma vie*, Tchou, 1967, pp. 36 et seq.

en bien des points au schème kleinien d'une nature maternelle inépuisable et idéale. Le monde s'en mêle. Les conventions sociales faussent les femmes et les rendent mauvaises : « la meilleure d'entre elles n'était qu'une caricature de ce qu'elle eût pu être si l'on n'avait fait violence à son développement normal ». Et l'horreur s'en mêle dans la méconnaissance qu'elles ont de leur état car rien n'est vrai en elles : « elles ne se rendaient aucun compte de leur fausseté et de leur déformation mentale ». Rien ne répugne plus à Leopold que le faux et l'artificiel. Il ne lui reste plus qu'à jouer la carte contraire, celle de la « femme mauvaise ». Du moins possède-t-elle la sincérité de sa brutalité, de son égoïsme et de ses mauvais instincts. « Trouver une femme noble et forte avait été son plus ardent désir ; il l'avait cherchée, mais en vain et, las d'être déçu, il en appelait à un autre idéal. »

Nulle part peut-être, depuis Balthasar Gracian, les choses n'avaient été dites avec plus de brièveté. Nulle part avant Freud et Melanie Klein, l'image de la duplicité maternelle n'apparaît plus clairement. Aussi Sacher-Masoch préfère-t-il se voir ruiner par « un beau démon » plutôt que de s'embarrasser d'une femme « soi-disant vertueuse ». Il préfère une heure de volupté grossière à un « siècle entier d'existence vide ». C'est le démon de la volupté maudite, qui fait pendant à la figure d'une pureté glaciale et déshabitée qu'on peut suivre à travers toute l'histoire de la *Weiblichkeit* et qu'on retrouve par exemple dans ce que Charles Baudelaire aura à démontrer, à son insu et à ses dépens, entre la générale Aupick et Jeanne Duval [6]. Il s'agit en fait de ce que les analystes ont pu saisir — exemplaire dans l'œuvre de Karl Abraham ou de Melanie Klein, mais nulle part plus justement que dans la concision du texte de Freud sur la *Spaltung* —, d'un clivage du moi répercuté sur l'objet originel. Mais ici Sacher-Masoch a le pas sur Melanie Klein. Car il va plus loin dans la construction de son modèle. La *Spaltung* n'est pas simple refend qui fracture l'objet ; elle barre l'objet du signe d'une bipartition interne comme en en modifiant la structure cristalline et dont l'un ou l'autre aspect apparaît selon les diverses incidences. Deux figures, intriquées l'une à l'autre, mais jamais perçues simultanément. Le passage de l'une à l'autre, de l'objet pervers à l'objet idéal, en est nettement marqué tout au long de la *Vênus*, lorsque la femme dure et méchante, vêtue de satin blanc qui épouse son corps, fait place à une maîtresse douce et aimante dans son négligé de mousseline blanche et de dentelle. Or, et c'est là le drame masochique, le sujet aspire à aimer la première afin d'être aimé de la seconde.

Toute œuvre d'art a son propre mythe. La *Vênus* n'y fait point exception.

La maison où Severin Kusiemski, le narrateur, a pris pension héberge une veuve, très belle, très jeune et très riche aussi. Pourtant ce n'est pas elle qui

6. Qu'on nous fasse grâce, pour une fois, des commentaires qui visent à négliger les apports dits littéraires. Il n'est pas besoin, certes, d'être analyste pour les entrevoir ainsi que le montrent François Porché ou Michel Butor. Mais l'analyse permet de s'en servir et de les utiliser pour illustrer, mieux parfois que par toute histoire clinique, le jeu des facteurs et des fantasmes qu'ils mettent en scène.

l'intéresse car il est amoureux d'une statue de Vénus qui se trouve dans une clairière. Il est sous l'empire de sa beauté, de sa froideur, de son sourire pétrifié, « éternellement tranquille et semblable ». Pourtant la confusion s'installe lorsqu'un soir il croit apercevoir la statue couverte d'une fourrure qui lui tombe des épaules jusqu'aux pieds. Saisi d'une panique indescriptible, il rebrousse chemin, se trompe d'allée et aperçoit « assise sur un banc Vénus, la belle femme de pierre, ou plutôt la déesse de l'amour en personne : son sang est chaud et son cœur bat ». Le miracle s'est accompli pour Severin, mais à moitié seulement « car la blanche chevelure est encore de pierre et sa robe blanche brille comme l'éclat de la lune ». Première apparition, combien équivoque, de Wanda de Dunajew, déjà marquée de sa double polarité.

Il ne serait que trop facile d'utiliser cette image pour les travaux pratiques de psychanalyse. Aspect double de l'imago maternelle ou objet clivé ? Il serait possible d'identifier la froide Vénus comme l'imago maternelle du masochique, que seule la fourrure réchauffe et qui, sortant de son impassibilité glacée, ne prend vie que dans la cruauté. Mais pourquoi ce quiproquo, ce jeu de passe-passe, cette mascarade, plus proche de Feydeau que du divin marquis ? En fait le jeu se poursuit sur le double registre de la figure de pierre et de la femme de chair, mais aussi de la confusion entre masculin-féminin. A Wanda, statue de Vénus, « la Grecque », correspond Alexis Papadopolis, *le Grec*, Apollon écorchant Marsyas. Il se présente d'abord aux yeux de Severin semblable à une femme : il serait facile de le prendre pour une « femme travestie s'il avait les hanches moins minces ». Pourtant lorsque Severin apprend que ce prince s'est autant distingué par sa cruauté et son racisme, que par sa bravoure, il s'exclame. « Un homme en somme ! »

C'est ce personnage qui vient dénouer le roman. Cet Apollon hermaphrodite vient dans la scène finale relayer la statue vivante. Et si Severin fouetté, martyrisé par Alexis était vraiment guéri ? Quel sens cela aurait-il sinon que Severin ne saurait reconnaître son statut de sujet que pour autant que sa volupté, malgré la mise en scène formelle, est déçue ; car Severin ne saurait douter qu'Alexis est un homme et qu'il doit se rendre à l'évidence de la castration féminine. Cet homme détruit la légende du phallicisme féminin, alors que tout le mythe de la Vénus à la fourrure cherchait à maintenir le fantasme. Pygmalion a beau animer sa créature (Aphrodite en l'occurrence), il ne saurait en changer le sexe. Le *véritable* supplice de Severin commence lorsque éclate le rire cruel de sa Vénus pendant qu'Alexis-Apollon le fouette et, qu'enfilant sa fourrure de voyage, Wanda quitte la scène pour toujours, laissant derrière elle l'écho de la dérision.

Severin prend ainsi conscience de la véritable nature féminine, la *Weiblichkeit* dépouillée de ses atours. Convaincu de l'inutilité de ses efforts de dénégation, des vaines contorsions de ses identifications impossibles, il abandonne la position masochique pour avoir été enfin confronté au problème de la castration.

Victor N. SMIRNOFF

Didier Anzieu

DE LA MYTHOLOGIE PARTICULIÈRE A CHAQUE TYPE DE MASOCHISME

Le but de cette contribution est de cerner le fantasme individuel spécifique propre à chacun des deux types de masochisme et de chercher l'organisation mythique qui lui correspond dans la pensée collective. Nous nous limiterons à la discussion de deux types de masochisme, le masochisme sexuel et le masochisme moral : nous ne pensons pas en effet qu'il soit nécessaire de faire l'hypothèse d'autres types.

LE MASOCHISME SEXUEL

Dans les cures psychanalytiques de patients présentant soit des comportements sexuels masochiques, soit une fixation partielle à une position masochique perverse, nous avons à peu près toujours rencontré les deux éléments suivants : d'une part, la position masochique perverse s'est constituée comme punition de désirs soit exhibitionnistes, soit voyeuristes : comme toute formation de compromis, elle comprend des processus défensifs et une réalisation partielle du désir. D'autre part, ces patients ont présenté, dans leur petite enfance, un épisode d'atteinte physique réelle de leur peau, épisode qui leur a fourni un élément décisif de leur organisation fantasmatique. Ce peut être une intervention chirurgicale superficielle : nous entendons par là qu'elle s'est principalement jouée à la surface du corps. Ce peut être une dermatose. Ce peut être un choc ou une chute accidentels où une partie importante de la peau a été arrachée. Ce peuvent être enfin des symptômes précoces de conversion hystérique.

Le fantasme inconscient que ces diverses observations nous ont permis de reconstruire n'est pas celui du corps démembré, comme plusieurs de nos collègues en ont émis l'hypothèse : ce dernier fantasme nous semble typique des organi-

sations psychotiques ; nous ne le trouvons pas dans les structures névrotiques. Selon nous, c'est plutôt le fantasme du corps *écorché* qui sous-tend la conduite du masochiste pervers.

Freud évoque, à propos de l'homme aux rats, « l'horreur d'une jouissance ignorée ». Reprenons son expression pour l'appliquer à nos cas. La jouissance du masochiste atteint pour celui-ci le degré maximum d'horreur quand le châtiment corporel appliqué à la surface de la peau (fessée, flagellation) est poussé au point où des morceaux de peau sont arrachés. La volupté masochique, on le sait, requiert la possibilité pour le sujet de se représenter que les coups ont laissé une trace à la surface de son corps. Parmi les plaisirs prégénitaux annexes qui accompagnent la jouissance sexuelle génitale, on en trouve souvent un qui est lié à des traces laissées par des morsures ou par des griffures : c'est là l'indice d'un élément fantasmatique qui, chez le masochiste, passe au premier plan.

La mythologie grecque fournit un récit dont le scénario dramatique conscient a, selon nous, pour but de transposer, dans la conscience collective, ce fantasme spécifique du masochiste. C'est le mythe de Marsyas.

Athéna (Minerve) conçoit la flûte — la flûte à deux tuyaux, qu'il convient de ne confondre ni avec la flûte simple ni avec la flûte à multiples tuyaux de Pan, supports d'autres mythes. La déesse joue de cette flûte et nous croyons nécessaire d'ajouter aux textes grecs qu'elle en joue avec plaisir. Mais les autres déesses, Héra (Junon) et Aphrodite (Vénus) se moquent d'elle quand elle joue de cet instrument car les joues gonflées et le visage déformé l'enlaidissent ; là encore, il nous semble facile de compléter les textes : son visage ressemble à une paire de fesses. Pour en avoir le cœur net, Athéna va se mirer dans une rivière et elle est horrifiée de l'aspect qu'elle prend quand elle souffle dans la flûte : elle est horrifiée par son image spéculaire phallique. Elle jette la flûte au loin en proférant la menace d'un terrible châtiment pour qui la ramasserait.

Survient le silène Marsyas, dont ce n'est pas par hasard qu'il appartient à la catégorie des satyres. Il fait la découverte de la flûte : c'est pour cette raison qu'il passe pour en être l'« inventeur », au sens où on parle de l'inventeur d'un trésor. Marsyas ramasse cette flûte symbolique abandonnée par la femme au pénis, et, fier de sa découverte, s'exhibe en jouant de cet instrument merveilleux qui, selon lui, est le meilleur instrument de musique au monde. Partout où il passe, dirions-nous, il déploie la séduction d'un pénis enchanteur. Il défie Apollon, le dieu de la lyre, à qui des deux produira la plus belle musique. Nous rencontrons là le défi dont Smirnoff a fait une caractéristique essentielle du masochiste.

Ce défi est suivi d'un contrat, analogue dans ses termes à la première moitié du contrat qui engage Masoch et sa maîtresse au cours de leur voyage en Italie, et plus tard Séverin et Wanda dans le roman *La Vénus à la fourrure*. Apollon

accepte le défi à une condition : que le vainqueur soit libre d'infliger à sa guise le traitement qu'il voudra au vaincu.

Une première compétition a lieu, qui aboutit à un match nul : le jury met à égalité la musique de la flûte et celle de la lyre. La seconde confrontation est décisive : le dieu joue de la lyre à l'envers et il met Marsyas au défi d'utiliser son instrument ainsi. L'échec de Marsyas le fait déclarer perdant. Il est donc livré au caprice du dieu.

Apollon dont la suprématie a été mise en question et dont la colère est portée au paroxysme inflige au vaincu une punition, qui est la réalisation, menée jusqu'à son terme, du fantasme masochique. Il suspend le satyre à un pin et il l'écorche vif.

L'épisode final de *La Vénus à la fourrure* est une variante du même scénario. Séverin a assisté, caché, au commerce sexuel entre sa maîtresse Wanda, et l'amant de celle-ci, le Grec : ainsi, c'est le désir voyeuriste qui va être puni chez Séverin, comme le désir exhibitionniste l'a été chez Marsyas. Wanda livre alors Séverin, solidement attaché à une colonne, aux coups de cravache du Grec, tout comme Athéna, par son imprécation, a remis Marsyas pour écorchage à Apollon. Il est d'ailleurs sous-entendu par les textes grecs qu'elle assiste au supplice. L'analogie est d'ailleurs renforcée par deux autres faits. Sacher-Masoch décrit la beauté du Grec en le comparant à une statue d'éphèbe antique; c'est une façon de dire qu'il est beau comme Apollon. Est-il besoin de rappeler que la mythologie grecque attribue à Apollon, jumeau d'Artémis (Diane), à peu près autant d'aventures homosexuelles qu'hétérosexuelles ? Par ailleurs, les dernières phrases du roman explicitent le renoncement de Séverin à son rêve masochiste : être fouetté par une femme, même déguisée en homme, passe encore ; mais « être écorché par Apollon » (c'est l'avant-dernière ligne du texte), par un Grec robuste sous une apparence ambigüe de femme travestie, par un Grec qui y va trop fort, cela ne va plus. La jouissance a atteint son point d'horreur, c'est-à-dire le point où, terminant son mouvement d'approche du fantasme, elle coïncide exactement avec lui.

Dans les rêveries éveillées ou dans les passages à l'acte pervers du masochiste sexuel figurent des flagellations ou des scènes du même ordre. Le fantasme du corps écorché reste en général inconscient. Il n'est réalisé que dans des cas exceptionnels, où les coups infligés au masochiste qui les quémande sont renforcés par des brûlures et où la mort de la victime finit par être le dénouement (la mort des masochistes à l'occasion de leur perversion est rare, tandis que le meurtre, par les sadiques, de leur victime est assez fréquent) : dans ce cas, c'est le corps sanguinolent et agonisant du masochiste qui est amené à l'hôpital, un corps qui a perdu une bonne partie de sa peau.

Par contre, la plupart des patients chez qui nous avons trouvé une fixation masochiste notable présentaient des fantasmes plus ou moins conscients de fusion avec la mère. Le rapprochement du fantasme inconscient de corps écorché et du fantasme préconscient de fusion nous paraît éclairant. L'union symbiotique avec la mère est figurée dans le langage de la pensée archaïque par une image tactile (et vraisemblablement olfactive) où les surfaces des deux corps de l'enfant et de la mère sont confondues. La séparation d'avec la mère est figurée par l'arrachement de la peau. Un élément de réalité est apporté à cette représentation fantasmatique. Lorsque, à l'occasion d'une maladie, d'une opération ou d'un accident qui a provoqué une plaie, le pansement colle à la chair, la mère ou son substitut arrache des morceaux d'épiderme en retirant le pansement : celle qui donne les soins est aussi celle qui écorche.

Dans cette dialectique interne du fantasme masochiste, *la fourrure* (cf. *La Vénus à la fourrure*) apporte la représentation figurée du retour au nid maternel, d'un contact de peau à peau, velouté, voluptueux, et odorant (rien n'est si particulier que l'odeur d'une fourrure neuve), de cet accolement des corps qui constitue un des plaisirs annexes de la jouissance génitale.

Faut-il rappeler qu'une fourrure est dans la réalité une peau d'animal, que sa présence renvoie à un animal écorché et dépiauté ? L'enfant-Séverin fasciné par Vénus ou Wanda, habillée de fourrures, voit en imagination sa mère couverte d'une peau qui signifie en même temps la fusion et l'arrachement. Cette fourrure représente la douceur physique, la tendresse sensuelle vécue au contact d'une mère dispensant amoureusement ses soins à l'enfant. Mais la Vénus à la fourrure figure aussi la mère que l'enfant a cherché à voir nue ou qu'il a tenté de séduire en lui exhibant réellement ou imaginairement son pénis, la mère qui l'a puni dans la réalité en le battant, dans l'imaginaire en l'écorchant vif jusqu'à le dépiauter et qui se drape maintenant, triomphale, dans la peau du vaincu, comme les héros chasseurs de la mythologie ancienne ou des sociétés primitives actuelles se vêtent de la peau des animaux sauvages qu'ils ont tués.

Un mythe voisin est ici à signaler, celui de la tunique ensorcelée donnée par une femme jalouse, tunique qui colle à la peau de la rivale ou du mari infidèle à qui elle a adressé le cadeau empoisonné, tunique qui brûle la surface du corps de celui qui l'a une fois revêtue : telle la tunique de Nessus donnée par Déjanire à Héraclès, son époux inconstant, ou celle envoyée à Créuse, la nouvelle femme de Jason, par Médée répudiée.

Mais là nous sortons du champ du masochisme, pour aborder une problématique fantasmatique plus archaïque, correspondant au clivage entre la bonne mère nourricière et la mauvaise mère empoisonneuse, où la destruction par brûlure signale là la présence d'une angoisse particulière, l'angoisse devant l'image de la mère faisant cuire ses propres enfants.

Rien de tel dans le masochisme. Les deux imagos maternelles sont réunifiées. C'est la même mère qui est alternativement de marbre et de fourrure, qui est tantôt indifférente comme la pierre, tantôt sensuelle comme une enveloppe de chair mais qui ne sort de l'indifférence pour s'acheminer vers un échange physique que par la colère qui arme au préalable sa main d'un martinet. Sa froideur : voilà qui est insupportable à l'enfant. Viennent son courroux et ses coups : un tel châtiment est suave puisqu'en l'infligeant celle qui le donne fait fondre sa froideur, puisque le battu peut espérer qu'apaisée et rétrospectivement effrayée de son mouvement méchant, elle couvrira de baisers sa petite victime. Le fouet qui cingle et zèbre la peau est, pour le masochiste sexuel, le signe du bonheur. La déesse statufiée et inaccessible redevient alors une mère en chair et en os. Si elle arrache la peau de l'enfant, c'est pour s'en vêtir et l'accoler à la sienne, lui donnant ainsi à voir la fusion si désirable de leurs fourreaux charnels.

Dans cette perspective, le sens du « contrat » masochiste s'éclaire ; comme tout contrat, il garantit un échange, qui est ici l'échange des peaux entre la mère et l'enfant, plus exactement l'échange de l'écorchage épidermique contre la fusion charnelle.

L'organisation fantasmatique du masochiste pervers se constitue au stade urétral-phallique. L'utilisation d'images régressives de fusion avec la mère a alors pour fonction chez l'enfant de nier la dimension œdipienne et l'intrusion que celle-ci requiert d'un tiers rival dans la relation duelle. Le sens de cette organisation fantasmatique, c'est l'affirmation qu'une vie à deux avec la mère, même avec les colères de celle-ci et les châtiments corporels qui pleuvent alors, est préférable à une vie à trois. Le masochiste substitue à l'épreuve œdipienne de la castration l'épreuve plus facile et plus ancienne de la flagellation ; cette substitution est une ruse narcissique, car il apprend en même temps à faire de cette épreuve plus familière une source de jouissance.

La présence de la dimension œdipienne est en partie niée, en partie reconnue, dans la fantasmatique masochiste. Voir Wanda faire l'amour avec le Grec et subir de celui-ci une correction virile brutale, met fin pour Séverin, dans le roman, au contrat masochiste. Sacher-Masoch vit ensuite dans sa vie l'expérience que son roman anticipe. Il épouse une femme qui se présente à lui sous le faux prénom de Wanda et qui accepte d'en jouer le rôle flagellant. Ils mettent dix ans à trouver un substitut du « Grec » qui permette à Sacher-Masoch de voir Wanda faire l'amour avec un autre. Mais c'est alors la fin du couple, car Wanda prend autant de goût à l'adultère que Sacher-Masoch en prend de dégoût.

La scène primitive est ce sur quoi achoppe le masochiste. Il peut jouer à en provoquer la répétition comme pour en maîtriser après coup le pouvoir traumatique. À ce jeu, il est perdant car il y connaît une souffrance qui se situe hors du contrat, c'est-à-dire hors de la jouissance.

LE MASOCHISME MORAL

Ce second type de masochiste recherche la souffrance et trouve, à l'atteindre, sa satisfaction. De quelle souffrance, de quelle satisfaction s'agit-il : physique, ou morale, ou les deux ? Notre réponse est qu'il s'agit d'une souffrance morale (le sentiment de culpabilité), d'une satisfaction psychique (le plaisir de la glorification) mais que cette souffrance et cette satisfaction sont attribuées, dans le fantasme masochique, au corps. Il n'y a d'ailleurs à cela rien d'étonnant. L'espace du fantasme, comme celui du rêve, est l'espace du corps déréalisé. Ce dont le savoir psychanalytique fait la théorie en termes de conflit intrapsychique, le fantasme individuel et le mythe collectif en donnent une représentation figurée sous forme d'images du corps.

Les questions de vocabulaire sont ici importantes parce qu'en matière de dénomination des processus névrotiques, un mot, s'il est seulement approchant, peut faire manquer le fantasme sous-jacent. Parler de « souffrance » à propos du masochiste moral est une approximation insuffisante. La souffrance qu'il ressent, il la vit comme une « passion » et ce terme est le meilleur qui nous introduise à sa mythologie. *Passion*, au sens étymologique, c'est l'état de pâtir, qui est à la fois supporter passivement une action ou une impression, et éprouver une souffrance ou une peine. *Passion* réunit donc les deux connotations du verbe souffrir : avoir mal et accepter avec humilité. Dans le parler courant, à l'heure actuelle, « les passions » (l'amour, l'ambition, l'avarice, l'admiration, etc.) se sont substituées à « la passion » primitive ; dans ce nouveau sens, une passion est à la fois un état qu'on supporte et un état dont on jouit. Par contre le sens originel s'est conservé dans et par la mythologie chrétienne. La *Passion* du Christ, avec un P majuscule, raconte de façon figurative, c'est-à-dire en les rapportant au corps humain, les particularités morales du souffrir et du plaisir masochistes. La passion masochiste apparaît alors comme un sacrifice consenti.

Jésus-Christ souffre dans sa chair toute une gamme de supplices. La flagellation s'y trouve mais, à la différence du masochiste sexuel, pour qui elle constitue le but final, elle fait ici partie seulement des souffrances préliminaires (au sens où l'on parle, à propos de la vie sexuelle, des plaisirs préliminaires), à côté des crachats reçus, de la couronne d'épines imprimant une ligne de trous sanglants autour du crâne, des sarcasmes d'une populace vindicative et menaçante. Cette dernière particularité attire notre attention sur une autre différence : le masochisme

sexuel se joue sur une relation duelle ou triangulaire et la victime s'exhibe pour un spectacle privé ; dans la fantasmatique du masochisme moral, la mère cruelle devient une foule dévorante, la victime devient un martyr et la représentation de son supplice est publique.

La Passion du Christ connaît pour souffrance finale, c'est-à-dire essentielle, la crucifixion. Le masochiste est rivé à sa croix et l'histoire sacrée l'exprime par deux images du corps complémentaires. Gravissant la montagne de ses péchés, il porte sa croix et, cloué immobile, il est porté par elle. Il est tantôt dessous, tantôt dessus ; mais il est toujours « mis à la croix », de la même manière que le suspect était au Moyen Age « mis à la question ». La signification religieuse de la Passion est bien connue. La souffrance de la crucifixion est le prix dont Jésus-Christ paie le rachat des péchés du monde. La souffrance qu'infligent au masochiste moral ses sentiments de culpabilité est une souffrance bénéfique, une souffrance heureuse. Il ne se reconnaît pas coupable des fautes réelles dont il est accusé par sa conscience. Aussi son consentement au sacrifice est d'autant plus méritoire. Il lui assure la rédemption de ses fautes véritables et la réparation partielle du mal qui règne dans le monde.

Ce bonheur d'être martyrisé par la conscience morale provient de ce que le masochiste vit sa souffrance comme un salut. C'est ce bonheur qui est exalté dans la seconde partie du mythe chrétien. Jésus-Christ est supplicié en présence de sa mère (tandis que le masochiste sexuel est flagellé par elle). Son corps transpercé est l'objet de l'infinie miséricorde et des ultimes soins de la Vierge Mère. Le sacrifice consenti par le masochiste moral a pour but de le rendre à l'état de nouveau-né jouissant de l'amour exclusif de sa mère. Cette nouvelle naissance est exprimée dans le mythe par le thème de la Résurrection. Le Rédempteur, échappant au tombeau, remonte au ciel avec un corps désormais glorieux. La fin de la passion masochiste, au double sens du terme et du but, est l'auto-glorification. Le plaisir masochique est bien un plaisir narcissique.

Le processus masochique — passion et glorification — est un des mécanismes habituels de réparation au sens kleinien du terme, dans le cas de blessures physiques, consécutives à des accidents ou à des interventions chirurgicales et survenues après l'instauration du complexe d'Œdipe. Les cures psychanalytiques nous en apportent maints exemples. L'accident ou l'opération est vécu par le sujet comme une punition pour des fautes qu'il n'a pas commises ; il est même parfois plus ou moins provoqué ou précipité par le besoin inconscient d'expiation. La région blessée du corps devient pour le patient l'objet d'une adoration quasi religieuse, d'un culte avec ses rites et ses prières. Ce contre-investissement narcissique de la blessure, parallèle aux soins réels donnés par la mère ou par son substitut, a pour effet d'annuler le dommage reçu, lequel est cause à la fois de douleur physique et de réviviscence de l'angoisse de castration. L'identification

au Christ glorifié par son sacrifice sanglant est banale dans la fantasmatique inconsciente du masochiste et, avec les progrès de la cure, quand le sujet prend peu à peu conscience de sa position masochiste, cette identification nourrit ses rêves nocturnes et même ses rêveries éveillées. Le docteur Van der Leeuw a bien voulu nous communiquer que dans son pays, la Hollande, où les confessions chrétiennes les plus variées ont des adeptes, c'est toujours l'identification au martyr qui commande la vie religieuse des patients masochistes, quelle que soit leur appartenance religieuse.

Le problème de la satisfaction masochique trouve ici sa solution : la souffrance du masochiste lui apporte la gloire. Le scénario mythique de la Passion représente, pour l'inconscient collectif, la mise en scène, la dramatisation et la figuration corporelle du conflit intra-systémique du masochisme moral. Ce conflit, interne au sur-moi, oppose l'instance punitive et l'instance idéalisatrice qui la composent. Ou encore, ce conflit oppose le sur-moi au sens étroit qui est interdicteur et répresseur, et le moi-idéal, idéalisation de la toute-puissance narcissique. Le symptôme masochique conjoint, comme tout symptôme, la satisfaction simultanée des deux instances antagonistes. La soumission au sur-moi punitif est consentante jusqu'à l'agonie, et passive : c'est le sacrifice de la croix. La satisfaction de l'exigence narcissique s'effectue sur le mode de l'adoration, de la glorification, de la divinisation de soi souffrant et blessé : c'est la résurrection du corps transfiguré. Elle fait du martyr un héros. L'unité de la demande que le masochiste adresse à l'autre apparaît bien en ceci qu'elle est demande de miséricorde. Elle réclame la pitié compatissante et une amoureuse admiration pour celui qui, par sa souffrance, s'offre en victime propitiatoire des fautes que d'autres ont commises mais que l'on « souffre de prendre à son compte ».

Didier ANZIEU

Pierre Fedida

LE CORPS ET SA MISE EN SCÈNE DANS LE FANTASME MASOCHISTE

La première évidence du masochisme est — dirait-on — une évidence corporelle pour la rêverie. Qu'elle appartienne à la détente des corps ou qu'elle soit élevée à la puissance d'une fantaisie de soi et d'une manie, cette évidence ne vaut que pour une imagination — soit donc un pouvoir de *représentation* et de *mise en scène* — qui redonne au corps existence dans une passion. Entendons ce mot dans son pouvoir de parler de l'excitation désordonnée des sens sous l'effet de l'imagination, ou encore de l'empire d'une idée sur le corps et même de ce qu'il y a d'incorrigible dans la conviction délirante : la perversion, la manie et le délire entretiennent avec la passion un rapport essentiel que n'ont pas méconnu les anciennes conceptions psychiatriques plus ou moins inspirées d'un naturalisme moral. Il suffirait de relire l'*Emile* pour saisir en quel sens les excès de l'imagination y sont dénoncés comme dérèglement des sentiments et condition des passions mauvaises qui écartent l'homme d'un usage naturel de ses instincts. Confier à l'imagination le pouvoir de réveiller le corps ou de le corrompre donne, inversement, le sens général de toute une littérature licencieuse qui fait de la lecture le premier acte d'une perversion.

C'est donc sous le rapport singulier du corps, de son image et de sa passion que se désigne un sens littéral (avant qu'il ne devienne littéraire) du masochisme. Car ce n'est point tant de l'âme que souffre le masochiste que d'une passion de son corps par laquelle il accède à la position essentielle de *victime*. Ce qu'on trouve d'abord, dans le masochisme, c'est soi sous l'apparence d'un corps qui *pâtit* sur la scène imaginaire où l'autre — violence par excellence — figure le *miroir* en lequel le corps idéal (projeté) s'enchaîne à ses propres apparences. Si Reik a eu le mérite de rappeler la fonction principale de la rêverie éveillée et de la fantaisie dans le masochisme, de même que le rapport de dépendance entre l'excitation

sexuelle et l'anxiété attachée à cette fantaisie (notion de suspension masochique), il a surtout donné la possibilité de comprendre l'implication du féminin dans la rêverie. Mais la question est moins de savoir quelles sont les modalités d'apparence de la femme à l'intérieur de la rêverie masochiste que de comprendre le pouvoir du féminin et du maternel à être le *milieu* ou la substance même de la rêverie. Car, où l'autre peut-il être dans cette rêverie sinon dans le principe, la cause, la fin et la matière de la rêverie elle-même — en un mot, ce qui la constitue comme telle par la vertu ou par la raison d'une certaine absence de l'autre dans la réalité. L'autre, ici rendu à son essence maternelle inconsciente, et de par son indéfinition, est alors moins l'objet d'une figuration distincte que le pouvoir de la rêverie — son énergie ; miroir ou matrice, c'est le lieu d'une naissance et d'une renaissance de *l'image de soi*.

Il conviendrait donc de retrouver les formes multiples de ce rapport du masochisme avec la rêverie éveillée. Que l'on se tourne du côté de l'expérience corporelle du repos et de la détente ou que l'on vise les techniques qui appellent du corps une passivité (la relaxation, par exemple), ou encore que l'on se réfère plus spécifiquement à la cure psychanalytique et à la position masochique qu'elle implique dans son déroulement, on retrouvera une certaine unité qui concerne le mode de production des fantasmes, leur fonctionnement et leur pouvoir — et ceci principalement du point de vue de l'agir et du pâtir. Quel est, en effet, le rapport du corps au langage et du corps au silence et dans quelles conditions agissent les fantasmes dans une rêverie donnant au corps sa pleine existence ? Par ces questions, nous serions donc conduit à retrouver le masochisme en deçà des contenus positifs divers qu'on lui reconnaît habituellement : principalement là où le corps peut exister hors de toute parole et où la parole elle-même prend la forme d'un agir. Le renversement agir-pâtir appartient, dans sa fonction infinitive, à la modalité d'existence des fantasmes et renvoie à des oppositions plus significatives, telles que, notamment, pour ce qui regarde notre sujet, battre-être battu. C'est pourquoi la définition du masochisme ne peut se satisfaire de la seule comparaison au sadisme (du moins, au seul niveau d'une sémiologie clinique ou littéraire), non plus d'une référence exclusive à la douleur comme condition de jouissance sexuelle.

La variété des expériences masochistes, la généralité du concept qui cherche à unifier et à systématiser leur différence de nature ne permettent pas de comprendre aussitôt les significations du corps et du fantasme. De la pratique masochiste perverse où le corps s'offre aux coups que le partenaire lui inflige et assume sa propre réminiscence dans la *trace* de ses blessures jusqu'au masochisme moral où l'image de la victime constitue le modèle et le sens éthiques d'une glorification, la mise en scène du corps ne s'accomplit pas toujours selon les mêmes règles et, surtout, diversifie et complique les significations que l'on est en droit de reconnaître au corps dans le masochisme. Car, si le corps se trouve ici appelé, comme tel, à jouer *un rôle*, il ne s'identifie pas, pour autant, à la seule figuration plastique et esthétique du corps supplicié tel qu'on le connaît dans une certaine représentation culturelle du masochisme.

*
* *

Afin de mieux centrer notre problème, nous nous limiterons ici à quelques remarques ainsi qu'à l'exposé d'une brève observation mettant en lumière la référence au corps dans la mise en scène du fantasme masochiste, au niveau de la rêverie :

1. Est-il possible de comprendre la nature de l'implication corporelle dans le fantasme masochiste sans s'interroger sur l'origine des fantasmes selon les modalités d'organisation primitive de la vie corporelle et indépendamment d'une référence au statut des pulsions ? Cette question est engagée à partir de notre problème portant sur la double détermination active-passive du fantasme qui renvoie elle-même à une prédétermination temporelle que l'on peut désigner par le couple présence-absence. De ce point de vue, nous faisons l'hypothèse que le masochisme, dans le contenu représentatif qu'il prend habituellement, correspond à une réélaboration tardive des composantes primitives du fantasme. Le contenu maternel du fantasme appartient à des couches archaïques de l'inconscient où le rapport à la mère est dominé par le contact avec la peau, la voix, etc.

2. Les conditions dans lesquelles s'élaborent les fantasmes masochistes dans leur spécificité ne peuvent être précisées que si l'on détermine le statut de ces fantasmes par rapport à la rêverie elle-même, au mythe, au délire ou encore au rituel pervers dans ses réalisations pratiques. Ces distinctions trouvent leur importance lorsqu'il s'agit d'apprécier le pouvoir du fantasme d'agir sur l'économie affective du sujet.

3. L'opposition sadisme-masochisme pourrait trouver une première justification au niveau de la rêverie elle-même. En effet, si l'on s'en tient à l'expérience de la rêverie telle qu'elle est évoquée par certains personnages de Sade (cf. *Juliette*, par exemple), les « exercices » de l'imagination prennent valeur d'une étrange *méditation* par laquelle l'esprit est conduit à s'*abstraire de ses sens* et à réaliser en lui la froide apathie de la cruauté. La *préparation* du crime exige l'annulation de toute émotion corporelle. La mise en scène sadique exige la composition mécanique et instrumentale de tableaux externes et c'est dans le fonctionnement indépendant de ces tableaux que réside le plaisir matériel de la « commotion des nerfs » : la *vue* — qui joue un rôle si important chez Sade — est l'impression provoquée sur les *nerfs* par la scène telle qu'elle a été froidement composée par la « tête » du libertin et telle qu'elle s'est déroulée selon la règle du protocole fixée. On ne voit rien de comparable dans la mise en scène masochiste. Celle-ci est dominée par une sorte de fonction de *réminiscence*, c'est-à-dire de retour à une expérience de resourcement originel qui est recherche d'un *contact avec soi*

dans la représentation du corps battu ou supplicié. La simulation de la mort imaginaire fonctionne ici comme *répétition* de la mort et comme *objectivation de soi* dans la pose et le modèle de la victime. On assiste donc à une fixation de soi dans l'image du corps et ainsi à une *fermeture du corps* dans la représentation. Cette *séparation* hypothétique ou mise en suspens de soi désigne déjà un mode d'attribution du désir : la causalité du désir s'y trouve inversée puisqu'il n'appartient pas au corps lui-même de trouver son désir sans l'imagination violente d'une cruauté. C'est ainsi qu'il faut entendre la fonction de démonstration, dégagée par Reik, qui renvoie à un fonctionnement discursif du désir. Le désir est, dans le masochisme, par essence *lié*.

4. C'est donc ici que la notion de contrat prend déjà toute sa valeur. Le pouvoir de désirer est subordonné, dans le fantasme, à l'exercice de la loi sous la forme d'un scénario qui prévoit les vêtements, les postures, les instruments et le texte d'une relation. *C'est donc le contrat qui est, lui-même, fantasme*. Mais il convient de préciser le sens que prend ce contrat au-delà des conditions dans lesquelles la référence à Masoch a pu le révéler :

— Il est assujettissement à des conditions fixées arbitrairement par deux volontés : il appelle, en ce sens, une assignation de rôles et fixe les modalités d'une relation conditionnelle ;

— Le développement de cette relation est réglé par des impératifs conditionnels qui constituent l'essence du contrat. En suivant ici le texte de *La Vénus à la Fourrure*, on pourrait dire que le contrat, dans sa convention d'impératif conditionnel, exprime la discipline formelle de la cure (cf. *La lettre finale de Wanda*) ;

— Le contrat est *dérision* d'une relation intersubjective authentique : en établissant une conditionnalité de soi sous l'espèce de *son corps* et de l'autre sous l'espèce d'un autre soi, le contrat a valeur de *garantie donnée en échange* et, par conséquent, exprime une structure et un fonctionnement de la *responsabilité*. Il est donc la forme d'une objectivation, d'une légalisation et d'une ritualisation de l'autre en tant que détenteur de la causalité du désir ;

— C'est pourquoi le masochisme peut, à la limite, se comprendre comme un *jeu de rôles*. Celui-ci suppose à la fois une présentation de soi dans la représentation de l'autre et une représentation de soi par la présentation de l'autre. Dans ces conditions, ce qui se trouve exclu c'est la possibilité d'une inter-subjectivité. Le contrat est la mise en scène elle-même et définit, en tant que fantasme, une intra-subjectivité ;

— Enfin, le corps ne se trouve ligoté ou lié que par ce qui l'enchaîne à la représentation de l'autre — soit, par exemple, la trace, le fouet, le geste... C'est pourquoi le masochisme représente une ambiguïté essentielle du battre et de l'être battu, du prendre et du donner, de la présence et de l'absence.

5. Le rapport du fantasme au corps et du corps à la passion peut être ici

éclairé par la référence à une philosophie du corps, telle qu'on la trouve ébauchée dans la conception classique des affections et des passions : soit, par exemple, chez Spinoza pour qui l'image exprime quelque chose d'un état du corps et la passion une sorte de transition entre un état antérieur et un état présent. À la différence de l'idée, l'image (qui est forcément une idée inadéquate) ne concerne ni ne comprend la nature d'un corps extérieur, non plus la nature de mon propre corps. L'image peut être perception si le corps extérieur agit présentement sur le mien. Mais elle est fantaisie, mémoire, etc., si le corps extérieur ayant cessé d'agir, il ne subsiste en mon propre corps que sous la forme de *trace*. Ce qu'on peut appeler ainsi l'image du corps se réfère nécessairement à un corps antérieur qui a cessé d'agir mais qui continue à exister néanmoins par la mémoire : le corps propre est donc, dans sa représentation, mémoire d'un corps qui a cessé présentement d'exister.

Précisément, toute image (souvenir-fantasme) enveloppe par elle-même un sentiment de transition dont Spinoza dit que ce ne peut être qu'une transition vivante entre un état passé et un état présent. Cette transition s'appelle une passion. La passion du corps est gaieté, joie, exaltation si la transition est celle d'un état moins puissant à un état plus puissant ; elle est mélancolie et tristesse dans le cas inverse où le corps dans son état actuel se trouve dans un état moindre.

Ces quelques remarques nous permettent de retrouver ici une scansion corporelle au niveau du fantasme, soit : exaltation-dépression ou encore manie-mélancolie. Dans l'optique de notre problème, il convient seulement de préciser que le masochisme retrouve, de façon interne, cette scansion : il prend l'aspect à la fois d'une fantaisie morose et d'une glorification de soi (cf. *Le couple mourir et renaître*).

6. Dans le même mouvement, nous serions donc conduit à réexaminer la nature et la forme de l'opposition entre fantasme sadique et fantasme masochiste. Sur ce point, nous ne pouvons qu'émettre l'hypothèse d'un isomorphisme des fantasmes sadiques et masochistes. Tandis que le fantasme sadique cherche à annuler toute opacité du corps de l'autre afin de le livrer au regard dans une sorte de transparence et d'exhaustivité complètes, le fantasme masochiste augmente le pouvoir d'une sorte de transparence de soi dans la représentation allégorique d'un miroir (féminin) qui n'est autre que le sens d'un destin (cf. *La simulation de la mort*). Dans les deux cas, mais de façon inversée, on voit que le miroir rétablit une fonction de fascination de soi par la « conscience » et de fascination de l'autre comme autre soi. On ne sort donc pas d'une position intra-subjective et c'est là que le fantasme peut, cliniquement, prendre une nouvelle valeur.

7. En effet, comme le montre, de façon exemplaire, le texte de *La Vénus à la Fourrure*, le rôle occupé par Wanda dans le fantasme-contrat ressemble au rôle que peut jouer le psychothérapeute sur le théâtre privé du patient. Comme

on le voit précisément dans les psychoses, le rôle tenu par le bourreau sur la scène du fantasme désigne une situation que l'on pourrait, peut-être, appeler intra-transférentielle. Le fantasme économise ici une relation ; mais — faut-il ajouter — il permet par ailleurs de constituer le *milieu* d'une communication thérapeutique. Rappelons-nous, en effet, que c'est pour avoir accepté de jouer le rôle appelé par Séverin dans le contrat, que Wanda parvient à le guérir de sa passion qui pourrait bien, dans ce cas, être appelée délire.

8. Si l'on s'attache — comme l'a fait Reik — à comprendre le rôle de la rêverie éveillée et de la *fantaisie* dans le masochisme, on s'aperçoit que la mise en scène du corps et sa figuration dans le récit correspondent à une fixation fantasmatique résultant d'une véritable élaboration secondaire des contenus corporels engagés au niveau de la problématique de la castration. Ce qui est ici mis en scène dans la fantaisie masochiste correspond à une certaine *image de soi* au regard d'un partenaire imaginaire (généralement féminin) et selon la représentation de tensions plastiques qui majorent les *effets* esthétiques de corps. La représentation de son corps par le *sujet* semble donc ici s'ordonner selon la loi de *regard du corps dans le miroir* qui est la loi de composition du *tableau* dans la scène masochiste classique. Le pouvoir de la rêverie masochiste à reconstituer une image plastique du corps donnée au sujet au titre de représentation de soi, fait appel, sans doute, à l'organisation *narcissique* du masochisme lui-même. Cependant, notre question concerne ici les aspects culturels et littéraires d'une telle représentation. Sa détermination esthétique ainsi que le pouvoir de sa fonction scénique appartiennent à l'iconographie d'une mythologie collective avant que l'observation clinique vienne, en quelque sorte, les confirmer. Il existe un « modèle » masochiste qui, en dépit de ses variantes multiples, permet d'idéaliser le masochisme et d'accréditer sa fantaisie au niveau de la culture collective. Inversement, l'observation clinique identifie d'autant mieux le masochisme que, le plus fréquemment et le plus facilement possible, le thème et la forme de la fantaisie viennent se couler et se mouler dans le modèle culturel. Il est important, dans ces conditions, de tenir compte des valeurs intellectuelles, artistiques et littéraires qui s'attachent si souvent au récit des masochistes et qui composent d'autant mieux une scénographie corporelle qu'elles trouvent la complicité d'une certaine forme d'observation et d'écoute cliniques.

9. Si, chez la plupart des pervers réels, l'excitation sexuelle et l'accès à la jouissance de l'orgasme se trouvent subordonnés à l'accomplissement d'un rituel, arrêté dans un véritable scénario qui fixe, en détail, les règles, les conditions et les modalités pratiques de la rencontre érotique et de la cérémonie du plaisir, ce qui fait alors problème, c'est la nature d'un « passage à l'acte » — la position et le fonctionnement des fantasmes dans les pratiques masochistes actives. S'agit-il d'une sorte d'actualisation des fantasmes maintenus et retenus, jusque-là, dans la rêverie ou encore articulés dans le récit ? Comment se détermine le pouvoir des fantasmes à « *être agis* » dans la *réalité* ? Parler de « réalisation des fantasmes » est schématiquement trop clair. Car rien ne dit qu'il y ait continuité entre la

rêverie masochiste — le masochisme en tant que rêverie —et le rituel pervers du masochiste. Ainsi, ce qui est ici, selon toute évidence, une véritable mise en scène inventée par le pervers pour atteindre la jouissance, répond à une tout autre organisation inconsciente que le scénario imaginaire fixé dans la rêverie et qui pouvait se satisfaire sur un mode auto-hallucinatoire. On est donc conduit à examiner le nouveau rapport qui se dessine entre le fantasme et la mise en scène proprement dite. Si le fantasme peut être structurellement et fonctionnellement entendu comme « mise en scène » ou scénario imaginaire, il ne tient ce pouvoir formel que de sa position et de sa signification dans le *désir* inconscient et — comme tel — le contenu qu'il possède peut être seulement mis à jour par l'analyse elle-même. Les comportements pervers connus par la clinique psychopathologique se situent dans un au-delà des fantasmes dévoilés par la psychanalyse du masochisme. Le « jeu » des partenaires, le rôle qu'ils tiennent, la disposition des lieux et la fonction du décor, le choix des vêtements, objets et instruments, enfin la particularité du protocole verbal et gestuel assument-ils, en fait, exactement, le sens théâtral que la littérature a voulu leur reconnaître ? Les confidences de pervers sont relativement rares et les rapports de police ainsi que les examens médico-légaux récrivent souvent un scénario selon les critères d'une dramatique qui n'existe pas comme telle dans le jeu *allégorique* auquel se livre le pervers. Lorsqu'un pervers masochiste avoue quelque détail de sa « manie » — tel celui qui se laissait enfermer dans les toilettes réservées aux dames dans les gares et aérodromes, avec la complicité cruelle de la prostituée de son choix —, il théâtralise rarement son « action » ; bien au contraire, il s'en tient à quelques *détails*, souvent mécaniques, repérés entre la réalité et le fantasme : dans le cas cité ici, le *détail particulier* était lié à l'observation qu'il avait faite, en s'introduisant souvent en cachette dans le lieu réservé aux « W.C. des dames », du mode d'ouverture et de fermeture extérieure de certaines portes, de la forme apparente de la serrure pour laquelle il pouvait concevoir facilement, puis fabriquer, le modèle de clé qui convenait. Ces petits détails semblaient retenir une très forte charge émotionnelle et prenaient dans le récit l'aspect aberrant et étrange d'une valeur *sur-réalisée*. Le rituel masochiste lui-même, tel qu'on pouvait le reconstituer dans un scénario, était *d'abord* accroché à des particularités et détails infimes ayant un pouvoir de catalyse sur la scène tout entière. L'organisation fantasmatique de la scène perverse masochiste ne se résout donc pas dans son esthétique et sa dramatique manifestes. La scène perverse est sans doute le lieu d'un rituel de l' « échange », dominé par l'existence préalable d'un *contrat* : elle est surtout le processus de mobilisation et de reconnaissance des *signes* cachés dans les *détails* que le protocole a enregistrés et institués.

Nous voyons donc que la mise en scène du corps dans le fantasme masochiste remet en question à la fois le sens du corps dans l'inconscient et pour la conscience, la valeur de la structure scénique du fantasme, la fonction des fantasmes dans le masochisme ; les problèmes ainsi soulevés par l'étude du masochisme conduisent à examiner la « mise en scène » masochiste dans sa fonction essentielle de communication et dans son statut « subjectif » et « intersubjectif ».

*
* *

Afin de souligner la fonction de pure mise en scène, hors de l'action proprement dite, Reik évoque en ces termes le rôle de l'imagination : « Au commencement, il n'y a pas d'action, mais de l'imagination »... « La scène jouée correspond ainsi à la présentation d'un drame, et est reliée à l'imagination comme la pièce jouée l'est à la conception du dramaturge... Le plus souvent, dans les scènes masochistes, l'exécution est inférieure à la conception. »

De cette façon, le sujet se donne en imagination l'*apparence* de son corps offert à l' « action » *figurée* de l'autre — généralement femme — en qui est articulée la violence.

Un patient nous raconte que depuis son enfance (il est aujourd'hui âgé de trente-deux ans), il a besoin de cette rêverie pour s'endormir et qu'il s'y consacre, le matin, avant de se lever. Dans cette rêverie, il « *se voit* » nu, offrant son corps « rajeuni » à des femmes « majestueuses » enveloppées dans des « combinaisons de motocyclistes » et « jouant à marcher sur lui, le tirant par la verge, le giflant ou le battant ». Le plaisir de cette rêverie est associé, comme condition préparatoire, à une masturbation intense : l'imagination, dit-il, lui permet de retarder « le moment où il peut enfin se masturber ».

Il a même souvent pensé que si « son imagination devenait très forte », il pourrait éjaculer « sans y mettre la main ». Les femmes qui le visitent « par surprise » dans sa rêverie existent dans la réalité mais quand il les rencontre dans la vie quotidienne, il se sent « paralysé en face d'elles » et il ne recouvre son « assurance » qu'en les « déshabillant du regard »... Ce dont « sans doute — dit-il — elles s'aperçoivent, car elles se montrent gênées, tirent leur jupe, décroisent leurs jambes... » Il ne tire, ajoute-t-il encore, « aucun plaisir à les déshabiller du regard » et il n'a jamais désiré avoir la moindre relation sexuelle avec elles : « Il faut pour moi qu'elles gardent leur allure, qu'elles restent étrangères et mystérieuses... Une fois pourtant, j'ai flirté avec une et instantanément, j'ai perdu mon sperme. J'ai rougi et je suis parti comme un fou. » Parmi ces femmes l'une d'elles — religieuse de son état — intervient avec insistance dans sa rêverie. Au début « j'éprouvais une grande honte à la voir... je ne pouvais m'empêcher, elle aussi, de la déshabiller. Elle a dû comprendre car, une fois, elle a rougi et elle m'a dit que je n'étais pas normal... C'est depuis ce moment-là qu'elle vient souvent dans mes rêves... C'est elle qui a le rôle de me tirer par la verge. Je l'imagine toujours dans son habit de religieuse ». En dehors de ces rêveries, il en est d'autres de terribles : il se voit supplicié, torturé, écrasé par des hommes armés et il n'échappe à ces « scènes » qu'en appelant en lui l'image de ses « femmes-sauveurs » qui, bien que cruelles, ont, elles, le pouvoir de le « ressusciter ». Dans ses rêves nocturnes, ce sont plutôt les hommes qui apparaissent, mais ils sont, dit-il, plus aimables. Ajoutons enfin que son « angoisse » est vécue en fonction de désirs pédérastiques auxquels il refuse de donner suite dans la réalité, car, élevé par une mère lui ayant communiqué un sens religieux aigu du péché, il se sentirait « damné » à l'idée de céder à un « vice contre nature ».

Cette observation, telle que nous la résumons ici, indique assez bien la nature et la forme d'une rêverie racontée par le patient avec complaisance ainsi qu'avec le désir de trouver une « complicité » intellectuelle au sujet de la qualité de ses productions imaginaires. À certain moment du dialogue, il ira jusqu'à utiliser le mot de « fantaisie » dans l'expression : « ces petites fantaisies de mon esprit, qui ne me coûtent pas cher, je pourrais en faire un livre... Qu'en pensez-vous ? » — Dans le cas présent, plusieurs points appellent notre attention :

1° La fonction préparatoire de la rêverie : elle est un véritable rituel qui conditionne la masturbation et qui se résout dans la jouissance, au moment de l'éjaculation. La valeur rituelle de cette rêverie tient à la fois dans sa répétition circonstancielle (le soir et le matin) et dans l'organisation scénique qu'elle commande et dans les rôles qu'elle attribue ;

2° Mais parler ici de préparation à l'excitation et à la jouissance est encore insuffisant : la rêverie où interviennent les femmes *simule la cruauté* à la différence de l'autre rêverie dont le contenu est décrit comme terrifiant et pénible. La figuration des femmes vient préserver contre les supplices « masculins » ou encore aide à s'en sauver : il faudrait alors peut-être mieux dire que la « rêverie des femmes » a valeur d'une rêverie de conversion dont la caractéristique principale est dans le *pouvoir de détente* qu'elle comporte. Dans cette rêverie, on trouve, certes, une mise en suspens du plaisir, mais la nature de la subordination de celui-ci à la fantaisie elle-même reste incertaine et obscure ;

3° Les deux rêveries auxquelles le sujet fait allusion ne sont qualitativement différentes qu'en apparence. En effet, comme le suggère l'organisation fantasmatique des rêves et comme l'indique encore le récit des expériences quotidiennes liées aux rencontres féminines, les fantasmes de castration et de destruction « travaillent » en profondeur et mobilisent une angoisse intense dont le sujet se protège en cherchant à « percer » les femmes — à les « déshabiller du regard ». Tandis que l'intégrité corporelle est fantasmatiquement (et à un niveau archaïque) menacée et que « l'écrasement » de soi figure ici une sorte de violence intérieure cachée, une image de soi se reconstitue — « ressuscite » — sous l'égide des femmes imaginaires et, plus précisément, sous la violence de leur action sauvage dont l'*effet* le plus sensible est celui de renaître au désir. Tout se passe comme si la *fantaisie masochiste* était inventée pour résoudre *idéalement* l'angoisse attachée aux fantasmes archaïques et violents de morcellement et de destruction. Du même coup — semble-t-il — la projection imaginaire constitutive de la « rêverie des femmes » permet de neutraliser l'angoisse en déplaçant l'énergie et de la *figurer* en violence incarnée par les femmes.

4° Cependant, ce phénomène de projection, en lui-même, n'explique rien : il désigne plutôt le mouvement par lequel les fantasmes inconscients liés à l'angoisse de la destruction du corps *se masquent* sous l'apparence d'une fantaisie préconsciente et consciente où le pouvoir terrifiant (introjecté dans le fantasme de castration) du sur-moi est, en quelque sorte, « suspendu ». Ce renversement

du fantasme — que nous avons appelé conversion du fantasme — peut expliquer en partie la forme « élaborée » que nous avons reconnue à la fantaisie masochiste. En se déguisant sous l'aspect de femmes revêtues de cuir ou « plastique » (à l'exception de la « religieuse »), jouant un rôle sur la scène du désir, toute l'énergie est confiée à une « action » figurée comme extérieure. C'est par ce processus que l'angoisse primaire est fantasmatiquement « maîtrisée » : il n'en reste pas moins que l'organisation scénique de la fantaisie (en tant que celle-ci accède au niveau de représentation typiquement masochique) joue un rôle défensif et résolutif en raison d'un processus que l'on peut aisément caractériser par les traits suivants : la condensation du fantasme, sa fixation et sa transfiguration. Car, il ne fait pas de doute que les affreuses « visions » (mot du patient) de torture, de supplice et d'écrasement par les hommes sont exactement « l'autre » face de la fantaisie érotique où les femmes apparaissent ;

5° La mise en scène est ici, comme pour le rêve, une fonction de représentation attachée à une organisation défensive. Elle implique une valeur d'idéalisation du sur-moi, de même qu'un pouvoir d'objectivation du moi. Les femmes « majestueuses et belles » qui apparaissent dans la rêverie éveillée sont la figuration idéale d'une puissance et d'une violence qui *redonnent corps au désir* — c'est-à-dire qui détiennent le pouvoir de *faire renaître* : en prenant une telle apparence, la loi (expression du sur-moi) cesse d'être menaçante pour devenir condition du plaisir. De même, *en prenant forme*, la loi perd la signification confuse et angoissante qu'elle possédait dans le fantasme de la destruction. C'est alors sous le regard imaginaire des femmes « majestueuses et belles » et dans l'assujettissement à leur pouvoir d'action violente que l'image du corps propre — la représentation de soi — se constitue et s'objective dans le mythe du « corps nu et rajeuni ». La mise en scène du corps propre *lie* celui-ci, dans la fantaisie, à une représentation des corps féminins dont les poses et attitudes imaginaires ainsi que la diversité de leurs apparences articulent le rituel du désir. Le lien — qui préfigure ici le sens que l'on reconnaîtra au contrat masochiste — est donné dans la structure de représentation de la rêverie ;

6° La possibilité donnée au sujet, par sa rêverie, de *se voir* sous l'apparence d'un corps nu et « rajeuni » offert au regard et à l'action des femmes définit la modalité de la *suspension* masochiste. La rêverie est, d'une façon générale, condition d'existence du corps dans son vécu empirique : la rêverie donne à l'homme le pouvoir de recommencer à exister dans son corps. Mais de plus, la rêverie éveillée du masochiste constitue le corps propre dans une sorte d'*oblativité objective* — corps spéculaire représenté dans sa plastique ou corps *conditionnel* suspendu au pouvoir féminin de le faire renaître : le corps propre, donné en image, est un corps selon l'hypothèse d'un corps momentanément privé de vie, maintenu dans sa propre attente du désir. Le désir que l'on a préalablement retiré du corps ne lui appartient donc pas : le corps, tel qu'il se trouve ici donné en représentation est simulation de la mort selon le double idéal de la nudité et de la jeunesse. Le désir est donc produit par une action extérieure : c'est elle

qui autorise et rend possible le plaisir. La violence imaginée comme venant de « l'extérieur » ne porte pourtant pas le sens d'un quelconque désir : le sujet se plaît à imaginer des femmes froides et cruelles, incapables de désir. Le désir est donc une création de la violence et de la cruauté « naturelles » qui entrent dans une certaine essence de la femme. On voit dans quelles conditions la fantaisie masochiste a pu être apparentée à une « farce » subjective : la mise en suspens du désir, la simulation du corps passif et la figuration de la violence dans l'action extérieure procèdent d'un véritable *clivage* du moi qui rend possible le « retrait » préalable du désir sous l'espèce de la *représentation de soi* dans l'image du corps en sa mort apparente. Au sens strict : c'est dans l'image de la femme belle et cruelle que le sujet peut « se voir ». Le corps féminin — qui renvoie ici à l'imago du corps maternel — est le miroir dans lequel se reconstitue une image de soi.

Cette analyse succincte du cas que nous avons cité laisse dans l'ombre bien des problèmes. Cependant, il nous importait ici de saisir quelques significations majeures de la rêverie éveillée dans son pouvoir de mise en scène et dans sa fonction essentielle de suspension du désir et d'attente différée du plaisir. Il importe surtout de souligner le sens que prend la *représentation de soi sous l'apparence de l'image du corps propre* : le pouvoir d'y accéder semble spécifique d'une rêverie où le sujet se sépare de sa subjectivité et l'aliène dans sa propre représentation. La représentation de la subjectivité ne peut, dès lors, que prendre la forme de l'image du corps et celle-ci figure en retour la position de *soi* (la subjectivité) dans l'apparence de la mort.

Ce qu'on appelle *la victime* est donc, dans le masochisme, une position conditionnelle de la part subjective du moi — à savoir *le soi*. Cette position de la victime est, en effet, conditionnelle car elle intervient comme limite « hypothétique » — et, en même temps, idéale — d'une défense narcissique du moi. À moins, encore, que l'image du corps à laquelle se résout *le soi* figure ici une représentation du corps dépendante de fantasmes où la mère omnipotente détient le phallus : n'oublions pas, en effet, que la masturbation masculine étroitement associée au masochisme se comprend sous le double rapport de l'image de soi et des fantasmes de la mère qui « bat ».

Pierre FEDIDA

Cécile Dinard

A PROPOS DU MASOCHISME CHEZ L'ENFANT

Le masochisme, chez l'enfant, se manifeste de diverses façons, plus ou moins évidentes :

Un tel, insupportable, n'arrive à se calmer qu'après une fessée. Cette punition paraît être recherchée ; elle provoque dans le regard de l'enfant une lueur de plaisir, intolérable aux parents. Tel autre ne peut agir correctement, à la maison, comme à l'école ; malgré son apparente application, il rate tout ce qu'il entreprend, déclenchant la punition parentale, paradoxalement trop bien supportée. Tel autre s'inflige, ouvertement, une certaine souffrance morale ou physique, devenant son propre bourreau, se complaisant dans cet état.

Il semble que la position réelle de dépendance de l'enfant à l'égard de ses parents facilite le développement du masochisme et, qu'à l'exception du masochisme pervers, le masochisme moral, le caractère masochiste, s'observent aussi fréquemment chez lui que chez l'adulte.

Une psychothérapie d'enfants a suscité quelques réflexions concernant spécialement le dynamisme de cet état.

Michel, treize ans, nous est amené par ses parents pour les raisons suivantes : depuis huit mois, à la suite d'une indigestion, il refuse par moments de manger, parfois pendant vingt-quatre heures, vomissant si on le force. Au moment des repas, il s'enferme dans les W.-C., longtemps, n'y faisant rien qu'exaspérer ses parents, spécialement sa mère qui ne peut s'empêcher de le frapper à sa sortie, de le frapper d'autant plus fort qu'il semble se réjouir de cette punition, ce qui augmente encore sa colère ;

— Depuis un an, il s'arrache la peau des doigts parfois avec ses dents, se faisant abondamment saigner et irritant sa mère qu'il paraît ainsi provoquer ;

— Le soir, il ne peut s'endormir sans avoir dans son lit un vieil ours en peluche, sans ouvrir la porte de sa chambre, sans disposer ses vêtements d'une certaine manière et malgré toutes ces précautions, son sommeil est agité le plus souvent par un même cauchemar ;

— Dans la journée, son caractère change, il devient de plus en plus émotif, insociable.

Il est l'aîné d'une famille de deux enfants, et a été désiré par ses deux parents.

Après une bonne grossesse et un accouchement normal, la mère s'obstine à le nourrir pendant un mois ; mais elle n'a pas suffisamment de lait ; Michel ne grossit pas et crie sans cesse ; sa mère le sèvre et lui donne le biberon jusqu'à un an. Le sevrage du biberon provoque des troubles alimentaires pendant plusieurs mois et la succion du pouce pendant plusieurs années.

Michel, très choyé, couche dans la chambre de ses parents. Deux ans après sa naissance, la mère enceinte, essaye de le faire dormir seul. Il ne peut supporter cet éloignement, hurle sans cesse, obligeant la mère, pour le calmer, à remettre son lit près du sien, mais aussi à lui tenir la main. La petite sœur qui naîtra peu après ira coucher seule dans la chambre qu'il n'avait pu accepter. Ce n'est qu'un an plus tard qu'il se résignera à aller dormir dans un lit près de sa jeune sœur, à condition que la porte et la lumière restent ouvertes et qu'il ait dans son lit un ours en peluche, cadeau de la mère. La lumière ne pourra être éteinte que quatre ans plus tard.

La mère, au moment de l'examen, est enceinte de huit mois ; elle constate avec étonnement la coïncidence du début de sa grossesse et des troubles de Michel. Elle ne pense pas qu'il puisse y avoir un rapport entre ces faits mais signale un incident qui lui paraît en revanche très important : à cette époque, Michel a eu très peur, à cause d'une chute maladroite sur sa main droite qui a provoqué une très forte enflure et nécessité de nombreux examens (on craignait une fracture). Elle a été, elle-même, très inquiète. D'un caractère anxieux, l'aînée d'une famille de trois enfants, elle est restée très attachée à sa propre mère, très maternelle, à laquelle elle ressemble. Son père, navigateur, souvent absent, s'occupait peu de ses enfants. Elle a fait un mariage d'amour, mais pense que son mari est trop doux, trop effacé, elle en a un peu assez d'être toujours le chef de famille.

Le père de Michel, hyper scrupuleux, inhibé, culpabilisé, nous paraît avoir un caractère masochiste : « il a tout raté dans la vie, son rôle de fils, d'époux, de père, et aussi sa situation ; fils unique d'une mère douce, anxieuse et d'un père qui s'occupait peu de lui et paraissait le mépriser, le sort lui est néfaste, il n'a pas de chance, tout ce qu'il entreprend rate..., son fils l'inquiète beaucoup..., il désire le faire soigner..., d'ailleurs, lui-même en aurait besoin... ».

Le traitement, demandé par les parents, accepté par Michel, a duré deux ans, au rythme de deux séances par semaine. Du matériel rassemblé ne sera retenu que l'essentiel concernant notre étude.

*

* *

Dès le début, une très forte angoisse s'exprime dans un cauchemar se répétant souvent depuis plusieurs années, et provoquant un réveil brutal : « une corde coupée se promène, droite, devant lui, il ne sait pourquoi il a si peur ».

La mère paraît être le personnage dominant, sans cesse recherché mais aussi redouté. « Il rêve qu'il est dans une tourmente de neige, en perdition, guidé par la cloche d'une église entendue dans le lointain, il pourra aller se réfugier dans l'église, manger et se coucher. » Il se souvient alors des romances chantées

par sa mère, il aime chanter aussi, pense à des perruches qui chantaient bien et qui sont mortes. L'idée de la mort est associée à sa personne mais aussi à sa mère et à son analyste. Il pense, étonné, de nouveau au cauchemar de la corde coupée.

Il n'est jamais question du père isolément. Celui-ci ne peut apparaître que dans l'ombre de la mère, en doublure, comme si le père et la mère étaient pour lui fusionnés.

Cette indifférenciation du père et de la mère, Michel semble la rechercher entre sa mère et lui. Le fantasme de la mère orale est prévalent. Leurs relations sont désirées très étroites, allant jusqu'à la fusion, il est sans cesse question de se remplir de nourriture ou d'être l'aliment ingéré, mais cela peut être dangereux, le champignon délicieux qui rappelle la mère peut être vénéneux, ce qui est à l'intérieur peut être mauvais, peut-être même mortifère. Pourtant seule cette fusion permet d'agir. L'analyste, comme la mère, est sans cesse le support, le moteur à la fois recherché et redouté.

Puis un désir de séparation apparaît, un matériel anal est exprimé. Michel, comme l'analyste, devient le marchand qui vend, fait des échanges, amasse des objets ou de l'argent, tantôt gagnant, tantôt perdant.

Il commence à pouvoir ouvertement exprimer son agressivité à l'égard de l'analyste et de sa mère : « Il en a assez de se faire soigner, pourquoi sa mère l'a-t-elle voulu, elle est empoisonnante, à quoi cela sert-il, il perd son temps, est obligé de bâcler son travail scolaire.... » Il constate pourtant avec étonnement qu'il n'est plus constipé mais il a toujours peur, peur de perdre quelque chose et de mourir. Le rêve à répétition de la corde coupée l'effraye toujours beaucoup.

Cette velléité de séparation réveille chez Michel l'angoisse du sevrage à laquelle se surajoute la peur de castration qui commence à apparaître.

On ne sait pas très bien qui est le castrateur, puis le père prend de l'importance et devient le principal castrateur. Alors les réactions masochistes de Michel s'atténuent, par contre le père devient très déprimé, demandant à l'analyste de le soigner. Il semble qu'il y ait un balancement entre le masochisme du père et du fils.

Michel commence à parler de sa sœur, de la différence des sexes et peut aborder ouvertement le problème de la naissance : « il avait eu, il y a quelque temps, une conversation avec son père à ce sujet, mais il n'avait rien compris, d'ailleurs cela ne l'intéressait pas, il n'avait pas compris pourquoi son père avait suscité cet entretien... ». Il regarde souvent sa sœur quand elle se lave ; couchant dans la même chambre, cela lui est facile ; il ne peut croire qu'elle soit si différente de lui et pense qu'elle pourra se transformer et devenir semblable à lui.

Puis, la peur de la castration s'atténue, il peut accepter la différence des sexes, et donner à son père la place la plus importante dans sa famille, place jusqu'alors occupée par sa mère. Il peut alors désirer être comme son père.

Son comportement est devenu tout à fait normal, toute manifestation masochiste ayant disparu.

*

* *

Cette psychothérapie permet de faire quelques réflexions concernant spécialement le dynamisme du masochisme.

Deux ans après la naissance de Michel, alors à l'acmé du stade anal, sa mère enceinte essaye de le faire coucher seul ; il ne peut supporter ce fait, trop angoissant pour lui, parce qu'à la séparation de la mère se surajoute la peur de la castration déclenchée par la vision de sa petite sœur nue. Il lui faut garder la main de sa mère pour pouvoir supporter les terreurs nocturnes qui apparaissent à cette époque. Il ne pourra quitter sa mère qu'en couchant près de sa jeune sœur qui devient un substitut maternel, qu'en laissant la porte ouverte, en réclamant la lumière et surtout en gardant dans son lit, un ours donné par la mère, qui remplace sa main et devient son fétiche.

Michel, pendant plusieurs années, sera un enfant sage, peu curieux, croyant au père Noël, ne s'intéressant qu'à son travail.

Au moment de la deuxième grossesse de la mère, il est en pleine poussée pubertaire, une chute sur la main droite, utilisée pour la masturbation, déclenche les réactions masochistes, la nouvelle menace de la castration, la peur de perdre la main, se surajoutant aux anciennes angoisses non résolues, de la castration comme du sevrage.

Le fétiche ne suffit plus à le calmer. Il semble que pour le fétichisme, comme pour le masochisme, deux chocs importants surajoutés soient nécessaires.

Ces chocs mobilisent, chez Michel, des réactions agressives qu'il retourne apparemment sur lui-même, mais en fait, grâce à un mouvement régressif, il les projette sur les nouveaux objets avec lesquels il est en relation. Certains, à la suite de Freud, ont insisté sur ce mécanisme de projection important dans le masochisme, comme dans la paranoïa.

La régression est orale, la mère, le personnage dominant recherché mais ressenti mauvais. Michel se prive de nourriture : être plein, c'est être maman qui lui donne un rival et l'abandonne ; ne pas manger le sécurise et le gratifie car il peut lui-même rejeter la mère, nourriture mauvaise.

La régression est surtout anale. Toute l'activité de Michel, sauf celle qui amène la punition, est bloquée : en classe, il accumule les mauvaises notes, à la maison, il ne fait que des bêtises ; il ne peut plus aller à la selle, les fèces gardées représentant aussi bien l'enfant que l'on empêche de sortir que le phallus caché que l'on garde.

À la régression s'ajoute la dénégation de la réalité : « il n'est pas possible que sa sœur ne devienne pas comme lui un jour ». La différence des sexes ne peut être acceptée. Le rituel de couchage qui apparaît en est le témoignage. Les vêtements qui protègent, qui cachent, prennent une certaine valeur le soir, quand la séparation réelle des parents et l'obscurité favorisent l'issue de l'angoisse.

Mais ces différents mécanismes n'arrivent pas à juguler l'angoisse qui s'exprime dans le rêve à répétition de la corde coupée, droite devant lui, qui signifie à la fois sa peur du sevrage et de la castration (corde = phallus paternel et maternel).

On peut se demander *qui est castré*, lui, son père ou les deux, et qui est le castrateur, son père, sa mère ou lui-même.

Certains pensent que si, dans le masochisme, la mère paraît toujours être le personnage phallique dominant, en réalité, souvent, il n'en est rien, la mère pouvant être très maternelle et ressentie comme étouffante, agressive, à cause de ses soins trop constants. Le cas de Michel confirme ce point de vue.

Quant au père de Michel, il apparaît comme castré, castration dans laquelle il se complaît malgré ses doléances, les réactions masochistes, évidentes chez lui, étant amplifiées par le traitement de son fils. La question est de savoir *qui l'a castré*. La mère ne semble pas la seule en cause, Michel n'en est pas exclu.

Il semble que le phallus du père soit bien aussi cet objet caché qu'il tienne à conserver dans son intérieur, phallus culpabilisant qui explique partiellement les réactions masochistes. Le père de Michel paraît avoir agi de la même façon avec son propre père et être aussi devenu masochiste.

Tout châtiment extérieur provoqué est non seulement recherché mais gratifiant par la culpabilisation et la réassurance qu'il procure.

Ce besoin de cacher quelque chose à l'intérieur est très important dans le masochisme.

Un adulte, pédéraste masochiste, l'a exprimé, à maintes reprises au cours de son analyse : « Dès que je suis devant une responsabilité professionnelle, devant une femme désirable, j'ai la sensation de me vider, c'est insupportable ; il me semble que je vais perdre quelque chose d'essentiel et mourir. » Chez lui aussi, la régression anale est manifeste, les W.-C. souvent utilisés. Il jouit en essayant de déféquer, étant très constipé, ne peut y parvenir, a de violentes coliques et une érection qui donne issue à un liquide prostatique. Il se barbouille alors avec ce liquide, devient très excité, et jouit, s'imaginant être un roi assis sur son trône. Cette excitation fait ressurgir le souvenir des fessées infligées par sa mère parce qu'il restait trop longtemps aux W.-C., quand il était enfant, et la douleur provoquée par le thermomètre, mis par sa mère quand il était malade, thermomètre qu'il gardait longtemps parce que, le plus souvent, sa mère oubliait de le lui enlever.

Les selles gardées paraissent bien être le phallus maternel conservé, phallus dangereux et désiré mais aussi le phallus paternel, le trône sur lequel il jouit étant la place convoitée du père. Il se souvient qu'enfant, il voulait coucher avec sa mère, surveillant le lever de ses parents, se précipitant dans leur lit, encore tout chaud, et se masturbant sur le traversin, auquel il donnait la forme de la proue d'un navire, s'imaginant être le commandant d'un navire dont le père était le matelot mais cette masturbation lui procurait, après, un malaise inexplicable.

*
* *

Dans le masochisme, comme d'ailleurs dans le fétichisme qui lui est souvent associé, l'identification phallique à la mère paraît partiellement impossible. C'est ainsi que Michel ne peut s'identifier totalement à sa mère par peur de la perdre et de mourir. Il doit avoir un fétiche qui la remplace. Ce fétiche est, pour lui, le phallus. Mais on ne peut encore parler de masochisme. Cette difficulté d'identification phallique entraîne une régression orale et surtout anale.

Une dénégation de la différence des sexes perturbe l'évolution œdipienne et le complexe de castration. Le père ne peut être que semblable à la mère, c'est-à-dire ayant un phallus à l'intérieur. La castration du père est ainsi réalisée. Mais, pour que cela soit possible, les réactions masochistes sont nécessaires, car le châtiment qu'elles amènent permet une suffisante sécurisation. Le phallus ne peut être obtenu et gardé que parce que le masochisme se développe. Ce phallus doit être à l'intérieur et caché.

Toute reconnaissance officielle de puissance déclenche une véritable panique dans laquelle on retrouve deux sources différentes :

1. D'une part, l'angoisse due au sevrage de la mère ;

2. D'autre part, l'angoisse due à la castration du père.

Le masochiste est heureux d'étaler sa souffrance (certains parlent d'un certificat de bonne conduite). Il existe, dans le masochisme, une sorte de mystification, le vrai puni n'étant pas celui qu'on croit.

Le traitement mobilise l'agressivité et lui permet de changer d'objet. L'identification à la mère phallique devient possible et à partir de ce moment, important dans l'analyse, un mouvement de séparation peut se réaliser. La non-identité mère-enfant, comme celle analyste-analysé, facilite la reconnaissance de la différence de sexe et permet à l'agressivité d'être projetée sur deux objets différents. Alors les réactions masochistes, devenues inutiles, disparaissent peu à peu. La mère n'a plus besoin d'être phallique et le père castré après l'identification phallique à la mère ; l'identification structurante au père devient possible.

Dans le cas de Michel, les parents ne sont pas restés étrangers à ce mouvement. Le père, peu après l'arrêt du traitement, est entré en clinique où il a subi une cure de sommeil. Après, il s'est senti capable d'accepter le poste de chef de gare jusqu'alors refusé, il en a été tout étonné, le sort paraît lui devenir favorable. Quant à la mère, toute fière de cette promotion, elle a maintenant un mari sur lequel elle peut s'appuyer.

Il semble que, dans le masochisme, il y ait une étroite relation, non seulement entre l'enfant et sa mère, ce qui a été bien souvent observé, mais aussi entre le masochiste et son père. La sexualité acceptée de la mère redonne au père son propre sexe et ce cadeau, c'est le fils qui le lui fait. On pourrait dire, inversant le proverbe : « Tel fils, tel père. »

Cécile DINARD

Marianne Lagache

L'HOMME AUX RATS ET LE PETIT EYOLF

La question ici posée est celle de la préhistoire de la névrose obsessionnelle de l'« Homme aux Rats ». Les données cliniques que Freud a accumulées et élaborées permettent-elles d'éclairer certains aspects de cette névrose et d'aller au-delà des limites de compréhension que Freud nous a tracées ?

Revenons aux considérations théoriques de Freud propres à expliquer la névrose obsessionnelle en général et de l'Homme aux Rats en particulier. Freud, dans l'« Homme aux Rats », a tenté de résoudre par les déterminants biologiques constitutionnels le problème du choix de la névrose et de la forme particulière du complexe d'Œdipe. Il est d'abord assez peu disposé à expliquer le choix de la névrose par les particularités des pulsions. Ainsi, à la fin du texte de l'« Homme aux Rats », il souligne le caractère non spécifique des pulsions touchées par le refoulement : «...si tenté que l'on soit de ramener le problème du choix de la névrose à la vie instinctuelle, on a assez de raisons d'échapper à cette tentation et il faut se dire qu'on trouve dans toutes les névroses les mêmes instincts refoulés à la base des symptômes. Ainsi la haine, maintenue par l'amour dans l'inconscient, joue aussi un grand rôle dans la pathogénèse de l'hystérie et de la paranoïa » [1] et plus loin : « Les traits caractéristiques de cette névrose, qui la distinguent de l'hystérie, doivent être recherchés, à mon avis, non dans la vie intellectuelle, mais dans le domaine psychologique. Je ne puis quitter mon malade sans parler de l'impression qu'il faisait d'être scindé en trois personnalités : une personnalité inconsciente et deux personnalités préconscientes entre lesquelles oscillait son conscient. Son inconscient englobait des tendances précocement refoulées...[2] » Cependant, malgré ces réserves, Freud écrit un peu plus loin : « Nous connaissons trop peu la nature de l'amour pour pouvoir porter dès maintenant un jugement certain ; en particulier, le rapport du facteur négatif de l'amour à la composante sadique de la libido reste entièrement obscur. Et c'est pourquoi nous n'attachons que la valeur d'une connaissance provisoire à dire que dans les cas susmentionnés

1. FREUD (S.) : *Cinq psychanalyses*, deuxième édition revue et corrigée, P.U.F., 1966, p. 255.
2. FREUD (S.) *ibid.*, p. 260.

de haine inconsciente, les composantes sadiques de l'amour auraient été constitutionnellement développées de façon particulièrement fortes et se seraient trouvées, de ce fait, réprimées de façon trop précoce et trop intense. Nous pouvons en conclure que les phénomènes de névrose seraient alors déterminés, d'une part, par la tendresse consciente renforcée réactivement, d'autre part, par le sadisme se manifestant sous forme de haine dans l'inconscient [3]. » En d'autres termes, malgré son attitude réservée du début, Freud émet une hypothèse qui met en cause les pulsions : les composantes sadiques de l'amour seraient constitutionnellement très fortes ; de ce fait elles s'exprimeraient de façon trop précoce, trop intense et mettraient le malade en face de conflits qu'il n'est pas en mesure de résoudre.

En 1913, dans « La prédisposition à la névrose obsessionnelle », Freud introduit la notion de fixation sadique anale. Cette notion pourrait recouvrir les particularités et les faits suivants de l'histoire de l'« Homme aux Rats » : la scène de colère avec le père, scène de caractère sado-masochique ; la préoccupation de la mort, soutenue par l'expérience vécue de la mort de Catherine, qui, elle-même, est en rapport étroit avec les méfaits commis à cet âge. Freud fait jouer dans la prédisposition à la névrose obsessionnelle la précocité du développement du moi, qui a pour conséquence la précocité du choix objectal et leur coïncidence avec les pulsions sadiques anales. Dans cette dernière théorie, c'est le développement constitutionnellement précoce du moi qui se substitue à la précocité du conflit de 1909, due à la force constitutionnelle de la libido.

La question de la prédisposition à la névrose obsessionnelle marque la limite de la compréhension psychanalytique et fournit ainsi une explication biologique du complexe d'Œdipe.

Peut-on élargir la compréhension historique et reculer par là même les limites imposées par les facteurs constitutionnels ? Pour cela, confrontons certaines données historiques avec des associations de l'Homme aux Rats.

La névrose apparaît comme constituée dès la sixième ou septième année et présente les éléments suivants : l'enfant avait dès ce jeune âge un désir violent de voir nues les femmes qui lui plaisaient. Ce désir se rattache à des expériences faites avec ses gouvernantes successives, en particulier avec Mlle Peter (Peter ou Pierre, prénom masculin, est son nom de famille). Il avait quatre ans quand il a connu Mlle Peter, jeune et belle gouvernante. Elle était étendue sur un divan, écrit Freud, en train de lire, « j'étais couché près d'elle. Je lui demandai la permission de me glisser sous ses jupes. Elle me le permit, à condition de n'en rien dire à personne. Elle était à peine vêtue et je lui touchai les organes génitaux et le ventre, qui me parurent singuliers. Depuis, j'en gardai une curiosité ardente et torturante de voir le corps féminin. Il me souvient encore de l'impatience extrême que j'éprouvais, au bain, à attendre que la gouvernante dévêtue entrât dans l'eau ».

3. FREUD (S.) *ibid.*, p. 255.

À partir de la sixième année, les souvenirs sont plus précis ; l'enfant a pris la même liberté avec Mlle Lina : il allait dans son lit, la découvrait, la touchait et Mlle Lina le laissait faire tranquillement. Aux environs de sept ans, il entendit Mlle Lina dire à la cuisinière et à une autre domestique : « Avec le petit, on pourrait déjà faire ça, mais Paul est trop maladroit, il raterait certainement son coup. » Paul, l'Homme aux Rats, se sentit humilié et se mit à pleurer. Dès l'âge de six ans, Lorenz « souffrait » d'érections et pressentait leur rapport avec ses représentations et ses curiosités. Tout en ressentant ces désirs violents de voir les femmes nues, il éprouvait aussi la crainte obsédante qu'il n'arrivât quelque chose de terrible, par exemple que son père ne mourût. « J'avais, en éprouvant ces désirs, un sentiment d'étrangeté inquiétante (*unheimliches Gefühl*) comme s'il devait arriver quelque chose si je pensais cela et comme si je devais tout faire pour l'empêcher. [...] Depuis mon très jeune âge et durant de longues années, des pensées touchant la mort de mon père me préoccupaient et me rendaient très triste. » Enfin, ces désirs violents et obsédants étaient accompagnés d'un autre symptôme, quelque chose comme une formation délirante : les parents de l'enfant connaîtraient ses pensées.

Les expériences avec ces gouvernantes n'étaient pas les seules. Lorenz avait des sœurs. Dans les notes originales 4, Freud dit à Lorenz qu'il le soupçonnait de curiosité sexuelle envers ses sœurs. Lorenz lui répond, en effet, qu'il a remarqué la différence des sexes quand il a vu Catherine assise sur le pot (donc avant que Lorenz n'eût quatre ans, puisque Catherine est morte quand Lorenz avait quatre ans). Freud suppose à un certain moment que le châtiment corporel que le père avait infligé à Lorenz était la sanction d'attaques sadiques ou sexuelles dirigées contre Catherine. La suite ne nous permet ni de confirmer ni d'infirmer cette hypothèse.

Le passé plus récent de Lorenz est infiltré de son désir de voir et d'être vu par ses sœurs ou par des substituts de sœurs ou de domestiques. Quand Julie dormait dans sa chambre, ceci après la mort du père, il lui enlevait ses couvertures, afin de la voir tout entière. Il s'était aussi exhibé à Lise la domestique, de façon fort ingénieuse : pendant son sommeil. Épuisé, il s'était couché et endormi sans couvertures et avait vu Lise apparaître, qui le découvrait nu, alors qu'il faisait semblant de dormir. À l'âge de treize ans, il s'était exhibé devant Mlle Lina franchement et sans détour. Des ébats fréquents avec Julie, sa dernière sœur, ont été au moins une fois l'occasion de voir ses organes génitaux, ce qui a fait naître, au cours de ses associations, l'idée « d'un derrière de femme nu avec des lentes dans les poils ». L'aveu d'une telle idée, qui était survenue la veille au cours d'un voyage en tramway, avait été difficile et avait exigé de Freud quarante minutes d'efforts et d'analyse de résistance, puisqu'il s'agissait probablement de la fille de Freud. Enfin, au cours de son séjour à Unterach (il avait vingt-cinq ans).

4. FREUD (S.) 1907-1908 : *Original Record of the Case*, S. E., X, 251-318.

il lui est arrivé de regarder dans la cabine de bains par les fentes de la paroi et il y vit une toute jeune fille nue.

À toutes ces expériences, qui s'échelonnent entre six ans et vingt-neuf ans, il faut ajouter celle de la relation tendre avec Catherine, qui a été de très courte durée, puisque Catherine est morte lorsque Lorenz avait quatre ans. Au cours d'une conversation sur la mort, Catherine avait dit à son frère Paul : « Sur le salut de mon âme, si tu meurs, je me tuerai. » Catherine avait moins de neuf ans quand elle a prononcé ce serment.

Comment Freud élabore-t-il ce matériel ?

Dans une note, au cours de l'exposé de l'« Homme aux Rats », Freud formule et généralise ainsi ses conceptions sur le lien entre des formations obsessionnelles et le complexe d'Œdipe. « La vie sexuelle infantile consiste en une activité auto-érotique des composantes sexuelles prédominantes, dans des traces d'amour objectal et dans la formation de ce complexe qu'on serait en droit d'appeler le complexe nodal des névroses », et plus loin : « Il appartient essentiellement au complexe nodal de l'enfance que le père y assume le rôle de l'ennemi dans le domaine sexuel, de celui qui gêne l'activité sexuelle auto-érotique [5] ». Dans la même note, au début, « On peut reconnaître clairement que l'adolescent cherche à effacer par des fantasmes concernant sa première jeunesse, le souvenir de son activité auto-érotique. Il y arrive en élevant au niveau de l'amour objectal les traces laissées par l'auto-érotisme... De là, quantité d'attentats sexuels et de séductions imaginées dans ces fantasmes tandis que la réalité se borna à une activité auto-érotique stimulée par des caresses et des punitions ».

Dans l'exposé de l'« Homme aux Rats », Freud insiste sur le fait que le trait qui caractérise la névrose obsessionnelle à l'inverse de l'hystérie, c'est l'activité sexuelle précoce, qui d'ailleurs ne manque jamais. Il considère ainsi « qu'avant la sixième année eurent lieu des événements traumatisants, des conflits et des refoulements sombrés dans l'amnésie, mais qui laissèrent subsister, à titre de résidu, le contenu de l'appréhension obsédante [6] ».

Enfin, rappelons que dans « L'hérédité et l'étiologie des névroses », Freud dit : « Nous avons trouvé au fond de l'étiologie hystérique un événement de passivité sexuelle, une expérience subie avec indifférence ou avec un petit peu de dépit ou d'effroi. Dans la névrose obsessionnelle, il s'agit au contraire d'un événement qui a fait plaisir, d'une agression sexuelle inspirée par le désir (en cas de garçon) ou d'une participation avec jouissance aux rapports sexuels (en cas de petite fille) [7]. » Les idées obsédantes ne sont que les reproches que le sujet s'adresse à cause de cette jouissance sexuelle anticipée. A la fin du texte de l'« Homme aux Rats », Freud note que « La première régression, celle de l'acte à la pensée, est favorisée par un autre facteur, qui participe à la genèse de la névrose.

5. FREUD (S.) : *Cinq psychanalyses*, p. 235.
6. FREUD (S.) : *ibid.*, p. 205.
7. FREUD (S.) : G.W., I, p. 420.

On retrouve presque régulièrement dans l'histoire des obsédés l'apparition et le refoulement précoces du voyeurisme et de la curiosité sexuelle [8]... » Il ajoute en note : « Les grands dons intellectuels des obsédés sont probablement en rapport avec ce fait » ; et : « Là où les pulsions de la curiosité sexuelle prévalent dans la constitution des obsédés, la rumination mentale devient le symptôme principal de la névrose [9]. » En 1905, dans les Aberrations sexuelles, Freud note déjà l'importance du voir : « C'est l'impression visuelle qui éveille le plus Souvent la libido... [10] »

Quelle sera notre démarche pour essayer d'utiliser tout ce matériel clinique, lui donner un sens au-delà de l'auto-érotisme et de la simple curiosité sexuelle, et ainsi se rapprocher de ce qui, dans notre hypothèse, n'aurait jamais pu prendre la forme d'une représentation ? Pour cela, nous allons faire appel au Petit Eyolf d'Ibsen, dont l'allusion a paru tellement importante à Freud. Je vais la résumer, en mettant l'accent sur les points qui me paraissent intéressants. Le drame se passe entre Almers, le père d'Eyolf, Rita, la mère d'Eyolf, Asta, la tante d'Eyolf (demi-sœur cadette d'Almers), Eyolf, l'enfant de neuf ans infirme, Bergheim, l'ingénieur et la Rattenmamsell, Mlle Garou. La situation est la suivante : Almers, propriétaire et homme de lettres, revient d'un voyage en montagne, au cours duquel il a décidé de ne plus poursuivre son œuvre : Sur la responsabilité humaine. Rita est une femme possessive, ardente, exclusive, qui a toujours mal supporté le travail de son mari (et qui est impatiente de savoir les raisons de changement de son mari). Asta est très attachée à Almers et partage souvent la vie du couple. Eyolf vient saluer son père, de retour de montagne, et lui expose tout ce qu'il a fait pendant son absence et tout ce qu'il désirerait faire : il sait tirer à l'arc, il veut apprendre à nager et à être soldat, accompagner son père sur les hauts plateaux. Mais Asta est là pour le divertir et faire dévier cette conversation qui angoisse le père : « Crois-tu, Eyolf, dit-elle, j'ai vu la Demoiselle aux Rats ! » Étonnement d'Eyolf qui prend feu, qui interroge son père sur Mlle Garou. Sur ces entrefaites, la Demoiselle aux Rats, qui fait sa tournée dans le pays, frappe à la porte et rentre : elle est vieille, ratatinée, habillée à l'ancienne, et porte à son bras un sac noir. Voilà Eyolf envoûté par la narration un peu énigmatique de la Rattenmamsell qui traite les rats « de pauvres petits qui sont si durement persécutés et détestés, on ne devrait jamais se lasser de bien les traiter ». L'invasion du pays par les rats dont parle Mlle Garou effraie Eyolf. Mais la Rattenmamsell sait manœuvrer : elle raconte à Eyolf combien elle est puissante : « Je suis venue, moi et un autre, nous les avons toutes emmenées, les gentilles petites créatures. » Mais quel est celui qui accompagne la Rattenmamsell ? C'est Ratonneau, un petit chien, qui sort sa tête du sac. La Rattenmamsell invite Eyolf (le petit guerrier blessé comme elle l'appelle, puisque Eyolf est infirme) à venir voir Ratonneau de

8. Freud (S.) : *Cinq psychanalyses*, p. 258.

9. Freud (S.) : *ibid.*, p. 258.

10. Freud (S.) : *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, traduction française, Gallimard, collection « Idées », p. 42.

plus près. Eyolf a peur. Mais la Rattenmamsell n'insiste pas et séduit d'autant plus Eyolf qu'elle ne le presse pas de venir caresser Ratonneau. Eyolf finit par dire : « Il est gentil tout de même. » Alors la Demoiselle aux Rats raconte comment elle passe un cordon dans le collier de Ratonneau, lui fait faire trois fois le tour de la maison, tout en jouant de la guimbarde et, « quand elles entendent tout cela, ces petites créatures, il leur faut monter de la cave ». Elles ne seront pas étranglées comme le pense Eyolf. La Femme aux Rats part sur l'eau et manœuvre à la godille, joue de la guimbarde, Ratonneau nage dans l'eau, et « tous ceux qui grouillaient nous suivent indéfiniment sur les eaux profondes... ; précisément parce qu'ils ne veulent pas, parce qu'ils ont une peur terrible de l'eau, c'est pour cela qu'ils sont obligés d'y aller ». Ensuite, « ils dorment d'un long et doux sommeil, tous ceux que les hommes détestent et persécutent ». Voilà la promotion du Petit Eyolf : « Tante, dis donc, j'ai vu la Femme aux Rats. » Se contentera-t-il de cette promotion ? Le premier acte se poursuit : Almers annonce à sa famille la décision de renoncer à son travail d'homme de lettres et de se consacrer à son rôle de père : « Je veux être un vrai père pour Eyolf. » Il va s'occuper d'Eyolf. Rita, déjà mise à l'épreuve par la présence d'Asta, ne peut accepter la décision de son mari. « Je veux vivre, vivre avec toi, entièrement avec toi, je veux être tout pour toi, l'enfant n'est qu'à demi à moi... » « Je voudrais ne l'avoir jamais mis au monde. » Rita arrive au comble de son désarroi lorsqu'elle apprend qu'Asta ne partira pas avec l'ingénieur, ami de son frère : « Oui, je commence à croire au mauvais œil, surtout au mauvais œil des enfants », dit Rita. C'est à ce moment que l'on apprend qu'un enfant s'est noyé mais que la béquille surnage. Eyolf s'est noyé, fasciné par la Rattenmamsell.

Au deuxième acte, Almers pleure la mort de son fils. Avec violence, il reproche à Rita ses propos passionnés et mortifères : « Nous en sommes maintenant au point que tu souhaitais..., qu'Eyolf ne fut pas ici. » Seul vit encore en lui le désir d'éteindre le feu dévorant qui le liait à Rita. Il veut la quitter et s'en va raconter sa peine à Asta, se plonge dans ses souvenirs d'enfance : Almers était un étudiant, quand Asta était une petite fille, tous deux sans père ni mère, Almers ayant sa sœur à sa charge : « Ce fut une période agréable pour nous..., nous deux seuls », dit Asta... « Songe à la vie commune entre toi et moi. N'a-t-elle pas été d'un bout à l'autre comme un grand jour de fête ? » répond Almers. Asta savait aimer son frère ; elle savait qu'Almers était vexé de n'avoir qu'une sœur et de ne pas avoir de frère ; elle savait avoir pitié de lui et pour cela, elle mettait le vieux costume d'enfant d'Almers. « Oui, je ne le faisais que chez nous, quand nous étions seuls... » « Oui, comme nous étions graves et sérieux et tout le temps, je t'appelais Eyolf », dit Almers. Quelle complicité dans cette vie à deux entre frère et sœur, vie qui s'ouvrait à toutes sortes de possibilités ! Almers désire reprendre la vie commune avec sa sœur : « L'amour d'un frère et d'une sœur, c'est le seul lien qui ne soit jamais soumis au changement » ; mais Asta refuse.

La pièce se termine ainsi : on apprend que l'infirmité d'Eyolf est due à la négligence des parents, du père qui a abandonné l'enfant endormi pour rejoindre Rita dans l'exaltation amoureuse. On apprend aussi que même cette passion pour

Rita était infiltrée du souvenir d'Asta, et d'Asta qui se déguisait en Eyolf. Finalement, Rita cherche à garder son mari auprès d'elle en remplaçant Eyolf perdu par les enfants du village.

Revenons à l'« Homme aux Rats ». Freud écrit textuellement : « Malgré la richesse du matériel, la signification de l'obsession demeura obscure jusqu'au jour où, dans ses associations, surgit la Demoiselle aux Rats du Petit Eyolf d'Ibsen, ce qui permit de conclure irréfutablement au fait que, dans de nombreuses phases du délire obsessionnel, les rats avaient signifié aussi des enfants. Recherchait-on l'origine de cette signification nouvelle, on se heurtait immédiatement aux racines les plus anciennes et les plus importantes [11]. » Freud a pensé à rapprocher l'Homme aux Rats du Petit Eyolf ; il a souligné que Lorenz lui-même avait été « un petit animal dégoûtant », il pouvait en vérité reconnaître dans le rat « son image toute naturelle ». Dans cette direction, on peut aller plus loin que Freud n'est allé lui-même.

Eyolf, le petit guerrier blessé, portant une béquille, inquiète son père par tous les exploits qu'il projette de réaliser ; il désire être soldat, nager, marcher et escalader la montagne. La tante, Asta, le divertit de ses fantaisies inquiétantes et lui dit qu'elle a vu la Femme aux Rats. Espérer voir la Demoiselle aux Rats met fin à tous les projets et désirs irréalisables d'Eyolf. La Rattenmamsell dans ses récits oscille entre un comportement de séduction et un comportement fait d'indifférence, entre l'horreur et l'apitoiement affectueux, même tendre, pour les rats ; parallèlement, Eyolf hésite entre la frayeur et la fascination, le désir de fuir et le désir de voir et de toucher Ratonneau, comme les rats de la Rattenmamsell qui, quoique envahissant en maîtres le bien des autres, finissent par suivre leur maître Ratonneau, fascinés par les sons de la guimbarde. Toute l'ardeur dont Eyolf fait preuve lors du retour de son père va se consumer dans ce désir de voir et de suivre la Rattenmamsell, dans cette fascination absorbante, dont le prélude était fait de frayeur et d'horreur et dont l'accord final est la mort.

Cette fascination du petit Eyolf fait penser à la fascination de l'Homme aux Rats par la nudité et l'exploration des dessous des domestiques et des gouvernantes. Quoi de plus effrayant et de plus extraordinaire que de « voir » ce corps nu avec la permission de Mlle Peter, de s'enfouir sous ses jupes avec sa complicité tacite, sans invitation de sa part ? Voir pourrait être l'équivalent d'être absorbé, mangé, dévoré, anéanti sous les jupes, comme Eyolf et les rats ont été anéantis et noyés. C'est aussi pénétrer, fouiner, manger, sentir, dévorer, se plonger dans le royaume des eaux profondes, dans ce royaume du *Unheimlich*, de ce qui n'est pas familier. Je rappelle que petit garçon, quand Lorenz désirait voir nues les femmes qui lui plaisaient, il ressentait un sentiment étrange, *ein unheimliches Gefühl*. Deux idées survenues au cours de son analyse, idées qu'il a eu de la peine à avouer, confirment le sadisme oral : d'une part, l'image du corps nu de sa mère avec deux épées flanquées dans sa poitrine sur le côté, comme une décoration, la

11. FREUD (S.) : *Cinq psychanalyses*, p. 239.

partie inférieure de son corps et surtout le sexe ayant été complètement mangés par lui et les enfants ; d'autre part, l'image du derrière de femme nu avec des lentes (*Nissen*), c'est-à-dire des parasites dans les poils. Les parasites sont au derrière nu ce que l'Homme aux Rats était à Mlle Peter ou Mlle Lina, c'est-à-dire un rat fasciné, un parasite qui peut dévorer. L'idée de parasite peut parfaitement contenir aussi l'interprétation de Freud, à savoir l'idée de punition et de dégoût pour le plaisir éprouvé à cette vue. Enfin, il n'y a pas que les rats, les enfants ou les lentes qui dévorent ou parasitent ; la belette aussi, sortant de la tombe du père, venait de dévorer, dans le fantasme de Lorenz, le cadavre du père.

Nous arrivons ainsi à émettre l'hypothèse suivante : le voyeurisme serait un rétrécissement des désirs de l'Homme aux Rats, une spécialisation de désirs plus anciens, une façon de prendre de la distance par rapport à des désirs plus globaux, plus indifférenciés ; une intellectualisation, une défense ; des fantasmes du type oral, aux versants sadiques et masochiques de dévoration, d'absorption et de frayeur d'être absorbé, sous-tendraient cette curiosité sexuelle et seraient en partie à la source de ce *unheimliches Gefühl*.

Cette hypothèse nous éloigne de ce que l'Homme aux Rats a pu dire à Freud.

Référons-nous aux notes originales de Freud : sa sexualité, résume-t-il, a consisté en ce qu'il s'était contenté de regarder Mlle Peter et d'autres femmes. Certainement, l'Homme aux Rats a cherché à minimiser l'importance de ses émois sexuels et à les réduire à une simple curiosité sexuelle. Ce qui allait dans le sens des vues de Freud et de ses présupposés. C'est une des manières de l'Homme aux Rats de manifester sa complaisance à Freud. En retour, Freud rassurait de cette façon l'Homme aux Rats, mais du coup était le jouet de ses vues sur les fonctions du moi, sur lesquelles il est revenu (1936. *Eine Erinnerungsstörung auf der Akropolis*).

Freud, dans *Le Refoulement* (1915) et dans *Inhibition, Symptôme et Angoisse* (1926) parle du refoulement originaire — *die Urverdrängung* — : « Il est très plausible que les facteurs quantitatifs, comme la force excessive de l'excitation et l'effraction du pare-excitation (la Défense) soient les conditions immédiates des refoulements originaires [12]. » Nous sommes amenés à supposer que dans la névrose obsessionnelle de l'Homme aux Rats, ses excitations, sous les jupes, par exemple, auraient été tellement intenses, elles auraient entraîné un tel bouleversement de l'être, qu'aucune représentation n'eût été possible. C'eût été trop dramatique, pour que le contenu représentatif de la pulsion puisse jamais effleurer la conscience. Écoutons les vers de Robert Browning sur le preneur de rats de Hameln (1812-1889), inspirés de la légende du joueur de flûte de Hameln de 1289 et peut-être même de la légende rapportée par Grimm (1818). Si nous comparons l'enfant rampant sous les jupes de ses gouvernantes au rat tournant au voisinage des entrailles ou des genitalia de Mlle Peter, ces vers pourraient bien servir de support à une partie du contenu du refoulement originaire de ce voyeuriste :

12. FREUD (S.) : *Inhibition, Symptôme et Angoisse*, nouvelle édition, P.U.F., 1965, p. 10.

Les Rats —
ils se battaient avec les chiens,
tuaient les chats,
mordaient les nourrissons dans leurs berceaux,
dévoraient les fromages dans les terrines,
ils lapaient la soupe du cuisinier dans les casseroles,
fendaient les barils pleins de sprats salés,
installaient leurs nichées dans les chapeaux du dimanche,
gênaient le bavardage des femmes,
noyaient leur parole
par leurs cris et leur grincement
en cinquante modes mineur et majeur,
Les Rats !

Revenons de nouveau au Petit Eyolf. Nous disions que Freud n'avait pas suffisamment poussé les rapprochements entre l'Homme aux Rats et Eyolf et n'avait pas relevé ou exploré les résonances que pouvait avoir eu le spectacle ou la lecture du Petit Eyolf dans le psychisme du Rattenmann.

Le Petit Eyolf est décrit comme un enfant négligé par le père, trop occupé de ses œuvres philosophiques et de sa passion amoureuse pour Rita. Négligé aussi par la mère qui est possessive et ressent le petit Eyolf comme un double rival, puisqu'il représente encore Asta. Son infirmité est due à cette double négligence. Quand Almers parle de son enfance, il inspire aussi la pitié : sans père ni mère. Ibsen aimait les enfants. L'œuvre « Le Petit Eyolf » le prouve bien. Lorenz aimait aussi particulièrement les enfants : peut-être lui aussi s'était-il senti négligé ? Il avait dix-huit mois quand son frère puîné lui vola la place de dernier-né. Freud répète les propos de Lorenz : « Ce n'est pas impunément que les rats mordent, sont voraces et sales, les hommes les persécutent cruellement et sans merci, comme il l'avait souvent observé avec horreur. Souvent même il avait ressenti de la pitié pour ces pauvres bêtes [13]. » Ne sont-ce pas les propos de la Rattenmamsell, lorsqu'elle parle des rats, les pauvres créatures ? Si nous nous rappelons que le rat représente aussi Lorenz lui-même, n'est-ce pas une admirable façon de s'innocenter et de projeter sous la forme de fantasmes persécutifs ses propres fantasmes sadiques-oraux ? Lorenz se défend de ses fantasmes sadiques-oraux, comme il a cherché à se défendre de la violence de ses émois sexuels en les limitant à du voyeurisme.

Dans le Petit Eyolf, le thème du couple d'Asta et d'Almers éclairera peut-être certains autres aspects de la névrose de Lorenz. Nous trouvons dans cette

13. FREUD (S.) : *Cinq psychanalyses*, p. 240.

relation les caractères d'inaltérabilité, d'entente parfaite, de fusion, de complicité à deux, de richesse de jeux, par opposition à la relation entre Almers et Rita : « La vie entre toi et moi n'a-t-elle pas été d'un bout à l'autre un seul grand jour de fête ? » dit Almers à sa demi-sœur. Lorenz était chéri par sa sœur, de cinq ans son aînée, Catherine, qui lui avait fait le serment de fidélité, garantie d'inaltérabilité au-delà de la mort, preuve de la complicité à deux. Lorenz parle peu de Catherine et de sa mort à Freud. Nous sommes amenés à penser que là encore, l'Homme aux Rats a pris ses distances par rapport à cet événement, dans la mesure où il était très attaché à Catherine. D'ailleurs Rank pensait que déjà l'attachement à sa mère avait été très fort [14]. Freud a cherché à interpréter la mort comme une source de culpabilité liée à la masturbation. Une question se pose : quels étaient les fantasmes de l'Homme aux Rats pendant qu'il se masturbait ? Nous pouvons proposer que la masturbation était liée à la mort de Catherine dans la mesure où elle véhiculait des fantasmes sadiques du niveau anal ou oral ou génital. Cette relation tendre avec Catherine, homologue de la tendre fusion entre Almers et Asta, installait Lorenz dans une position masochique de petit frère protégé par rapport à la sœur aînée qui lui donnait l'exemple de l'attachement jusqu'à se tuer si l'autre mourait. Il serait vraisemblable que Lorenz ait pu désirer être l'aîné (comme Almers pour Asta), renverser la situation dans laquelle il vivait. Ou peut-être Catherine était-elle aussi l'objet de ses curiosités et de ses fantasmes sadiques, allant jusqu'à la possession dans la mort, à l'image du serment ? La mort de Catherine devient dans cette perspective plus qu'un événement lié à la masturbation. La mort est liée à ses fantasmes sadiques inconscients, la mort en est la conséquence, elle est le retour au monde chtonien, elle est appréhendée ou ressentie comme le prolongement de ce qui l'a bouleversé sous les jupes. Renoncer à la masturbation, pour sauver sa sœur comme il le rêve (« tu ne peux sauver ta sœur, dit son ami Braun dans le rêve, qu'en renonçant à tout plaisir sexuel »[15]), c'est chercher à éviter la mort, éviter l'irruption de ces fantasmes sadiques, c'est revenir à sa position masochique par rapport à la sœur, c'est se tuer. Avant six ans, Lorenz avait demandé à sa mère de lui prêter, pour jouer, un oiseau empaillé d'un de ses chapeaux. Comme il courait, tenant l'oiseau à la main, les ailes se mirent à bouger ; il croyait que l'oiseau était revenu à la vie ; c'était la plus grande frayeur de sa vie. Jouer avec l'oiseau empaillé, c'était prendre la mort en main pour la maîtriser. L'oiseau mort bougeant son aile ne pouvait qu'être animé d'un juste retour des fantasmes sadiques de Lorenz qui cherchait à dominer la mort. Est-il un criminel ? Comme Rita aux yeux d'Almers ? Son père l'avait prédit : « ou bien il sera un grand homme ou bien un grand criminel ». C'est peut-être ce qualificatif qui résonne en lui quand ces irruptions sadiques viennent troubler la tendresse entre Catherine et lui, ou quand les obsessions interrompent son entente avec la Dame aimée (pour cela référons-nous au rêve survenu après une

14. RANK O. 1907, voir « Federn P., Professor Freud : the Beginning of a Case History » in *The Yearbook of Psychoanalysis*, vol. IV, 1948, 14-20, p. 16.

15. FREUD (S.), 1907-1908 : *Original Record of the Case* S. E., X, 251-318, p. 272.

promenade faite la veille avec Gisèle qui l'avait rendu jaloux en saluant trop aimablement un docteur) : l'obsession dans le rêve est utilisée comme un langage destiné à exprimer les fantasmes hostiles contre la Dame aimée.

La mort de Catherine n'a pas été le seul événement qui ait installé l'Homme aux Rats dans une position sado-masochique de façon plus ou moins radicale. Le châtiment du père quand Lorenz avait trois ou quatre ans a dû conjuguer ses effets avec l'expérience de cette mort prématurée. Ce châtiment était l'occasion où père et fils se sont confrontés dans leur accès de violence, dans ce corps à corps où battre le père avec des mots était l'expression de la révolte et où être battu était la façon de se refondre au père et de retrouver l'objet perdu. La culpabilité de Lorenz, liée à ses fantasmes sadiques, avait trouvé dans la réalité un maître qui châtie, moins sévère et plus rassurant que la mort n'a été par la suite. L'Homme aux Rats oscillera ainsi entre une position masochique par rapport au père, entretenue par des fantasmes de passivité, et la position agressive contre le père, alimentée par le désir d'être le plus fort. Le plus souvent il trouvera dans une seule et même situation l'occasion de se révolter contre l'objet aimé et de le retrouver. L'exhibition devant le miroir, si elle est révolte contre le père, est aussi l'expression de l'offrande au père de son corps nu, exposé au regard du père, comme Mlle Peter lui était offerte. Il mimait peut-être même un rapport sexuel avec le père en jouant par rapport à lui le rôle passif de celui qui est regardé.

C'est dans cette perspective que la masturbation reste coupable en prenant le sens d'un triomphe par rapport à la mort ou d'un triomphe par rapport au père mort, d'une infraction à un ordre, ou d'un affranchissement par rapport au serment de Catherine, à l'image du dégagement de Goethe par rapport à la malédiction de sa maîtresse.

Le désir et la demande se posent donc dans un contexte de pouvoir, de triomphe.

Le supplice aux rats prend le sens suivant : il exprime l'agression contre le père, mais il traduit aussi le désir d'être uni au père comme il a pu désirer l'être aux gouvernantes sous leurs jupes, à l'image du rat rejoignant le monde chtonien dans les profondeurs des eaux, à l'image des enfants qui suivent le Rattenfänger ou preneur de rats jusque dans la caverne qui se ferme magiquement sur un monde inconnu et inquiétant (*unheimlich*),

C'est en raison de la position sado-masochique dans laquelle se trouve Lorenz que nous rencontrons dans son histoire de nombreuses situations triangulaires où l'homme, un substitut du père, est souvent présent, soit comme un rival qu'il cherche à vaincre ou qui cherche à le vaincre, soit comme une présence valorisant l'objet aimé. Ainsi la Dame aimée avait été déjà « intéressante » pour le beau-père, et pour bien d'autres hommes dont Lorenz est jaloux. Citons l'aventure avec la servante qui lui avait raconté l'histoire émouvante de son premier amour et la façon dont elle avait été appelée au lit de mort de son amant. Lorenz regretta de s'être arrangé pour passer la nuit avec elle et seul, le scrupule

qu'elle avait apporté à sa tâche l'obligea, lui, à faire du tort au mort. Une autre petite aventure : Lorenz aimait Reserl quoiqu'elle fût fiancée. Au moment ou il l'avait embrassée, il eut l'idée affligeante que quelque chose de mauvais était en train d'arriver à la Dame. Le rêve qui suit cet incident raconte que Reserl était chez Lorenz. Elle se lève, comme hypnotisée, se place derrière sa chaise, l'entoure de ses bras : « C'était comme si j'essayais de me débarrasser d'elle, comme si, chaque fois qu'elle me frappe la tête, quelque malheur arrive à la dame, quelque malheur dans l'autre monde aussi. Cela se passait automatiquement, comme si le malheur arrivait juste au moment du « coup [16]. » Dans ce rêve, c'est Reserl qui prend les initiatives et qui l'embrasse ; lui, au contraire, cherche à maintenir la communication avec le père dans l'au-delà, il pense à lui, renonce à Reserl. Quant à Reserl, elle lui frappe la tête, elle cherche à maintenir le contact avec Lorenz. Autant de coups pour le père.

Revenons encore au Petit Eyolf. Le drame se déclenche à la suite de la décision du père : il veut s'occuper de son fils. Jusque-là, il avait négligé Eyolf pour se donner à sa passion amoureuse avec Rita, comme il avait négligé et abandonné Asta, le grand Eyolf, quand il s'est marié. Deux mouvements se dessinent : d'une part, Almers, après avoir perdu le Petit Eyolf, désire reprendre la vie commune avec sa sœur, pour retrouver Eyolf qui est en elle. D'autre part, Rita, pour se sauver, cherche à réintroduire dans son couple Asta et, par-là même, Eyolf grand et petit. L'Homme aux Rats ne pouvait pas être insensible à cet aspect de cette œuvre, dans la mesure où le Petit Eyolf était l'élément nécessaire au père pour continuer à vivre avec Rita.

CONCLUSIONS

La préhistoire de l'« Homme aux Rats » est probablement dominée par des fantasmes aux deux versants sadiques et masochiques d'une extraordinaire violence, au contenu oral, anal et génital. Ils seraient à la base du désir de fusion avec l'objet dont la fascination serait une des formes. Cette fusion est loin d'être consommée, en raison même de l'irruption des fantasmes sadiques.

On peut penser que ces fantasmes sado-masochiques auraient constitué un sur-moi très sévère, peut-être même très précoce, qui aurait été confirmé par la sévérité du père dont Lorenz a mesuré la violence et par la mort de Catherine. Le père est resté même après sa mort l'image redoutable par rapport à laquelle Lorenz se situait et vivait.

Freud aussi a été une image redoutable. Mais il a eu le souci, dès la deuxième

16. FREUD (S.), 1907-1908 : *Original Record of the Case*, S. E, X, 251-318, p. 267.

séance, de rassurer son malade en précisant qu'il n'avait pas de penchant à la cruauté. Freud a donc dès le début réfuté le fantasme persécutif. En revanche, il a comblé l'immense nostalgie de Lorenz d'être uni au père, ou à l'ami réconfortant, d'être séduit, d'être nourri de science. En retour, Lorenz a eu l'occasion de séduire Freud, par ses récits, par la complexité de ses symptômes et par ses résistances. C'était un jeu de fascination réciproque, où Freud a manifesté clairement son impatience à savoir et où Lorenz a donné complaisamment les éléments que Freud attendait. Ainsi la quatrième séance commence par les mots de Freud : « Par quoi allez-vous commencer ? » Lors du récit du supplice, Freud révèle le contenu de ses propres pensées, prononce lui-même le mot d'empalement et complète le récit terrifiant des rats qui s'enfoncent en ajoutant « dans l'anus ». Il prononce donc les mots magiques qui sont l'équivalent de l'action : il se montre pénétrant au niveau symbolique. Après le récit de la vengeance contre le frère, Lorenz ajoute qu'il est lâche. Et Freud de lui expliquer qu'il doit se considérer comme non responsable de ces traits de caractère : « Toutes ces pulsions répréhensibles sont d'origine infantile, correspondent à des rejetons, dans l'inconscient, du caractère de l'enfant [...], l'homme moralement responsable ne se forme qu'au cours de l'évolution [17]. » Kanzer, dans son article de 1952, dit bien que Lorenz est arrivé à obtenir de Freud l'assurance qu'il n'était pas réellement un criminel en dépit de ses impulsions répréhensibles [18].

Lorenz a joué le rôle d'un rat manifestant son hostilité à l'égard de Freud mais se faisant aussi coincer. Il a été surtout traité comme une gentille créature quelquefois malicieuse, qui a su amuser et intéresser Freud. Freud écrit le 7 janvier 1908, à propos de Lorenz : « Il souriait d'un air amusé et astucieux, comme s'il avait un nouveau tour dans son sac [19]. »

Quelle poésie dans l'attitude de Freud, qui a su entendre avec un tel intérêt scientifique cette association du Petit Eyolf, tout en se comportant comme si Lorenz faisait partie de ces pauvres petits rats qui sont si durement persécutés et qu'on ne devrait jamais se lasser de bien traiter !

Marianne LAGACHE

(*Décembre 1965*)

17. FREUD (S.) : *Cinq psychanalyses*, p. 219.

18. KANZER (M.) : *The Transference Neurosis of the Rat Man. The Psychoanalytic Quarterly*, 1952, 21, PP- 181-189.

19. FREUD (S.) 1907-1908 : *Original Record of the Case*, S. E., X, 251-318, p. 315.

ASSOCIATION PSYCHANALYTIQUE DE FRANCE

100, RUE DE RENNES, PARIS VI^e^

LISTE DES MEMBRES

MEMBRES TITULAIRES

M. D. ANZIEU, 7 *bis*, rue Laromiguière, Paris 5^e^. 707-43-98.
D^r^ A. BERGE, 110, avenue du Roule, 92-Neuilly-sur-Seine. 624-29-91.
M. G. Favez, 29, rue Descartes, Paris 5^e^. 326-98-77.
Mme le D^r^ J. FAVEZ-BOUTONIER, 48, rue des Ecoles, Paris 5^e^. 033-00-52.
D^r^ W. GRANOFF, 9 *bis*, Villa-Pasteur, 92-Neuilly-sur-Seine. 722-65-29.
D^r^ D. LAGACHE, 240 *bis*, boulevard Saint-Germain, Paris 7^e^. 548-81-54.
Mme le D^r^ M. LAGACHE, 240 *bis*, boulevard Saint-Germain, Paris 7^e^. 548-81-54.
D^r^ J.-L. LANG, 100, rue de Rennes, Paris 6^e^. 548-08-03.
D^r^ J. LAPLANCHE, 36, rue de Fleurus, Paris 6^e^, 548-37-54.
D^r^ C. LAURIN, 66, Pagnuelo, Outremont, Montréal 8 (Canada).
D^r^ J.-C. LAVIE, 50, avenue Georges-Mandel, Paris 16^e^. 553-92-65.
M. G. MAUCO, 1. square Alfred-Capus, Paris 16^e^. 527-21-55.
M. J.-B. PONTALIS, 145, boulevard du Montparnasse, Paris 6^e^. 326-34-80.
D^r^ R. PUJOL, 75, La Canebière, 13-Marseille. 20-02-72.
D^r^ G. ROSOLATO, 181, rue de la Pompe, Paris 16^e^. 553-36-89.
Mme le Dr J. SCHWEICH, 94, rue de la Tour, Paris 16^e^. 870-51-73.
D^r^ V. SMIRNOFF, 15, rue Duguay-Trouin, Paris 6^e^. 548-90-19.
D^r^ D. WIDLÖCHER, 39, avenue de Versailles, Paris 16^e^. 224-88-50.

MEMBRES ASSOCIÉS

Mme A. ANZIEU, 7 *bis*, rue Laromiguière, Paris 5^e^. 707-43-98.
M. B. ARENSBURG, Julian Alvarès 2814, 50 D., Buenos Aires (Argentine).
M. A. BEJARANO, 6, rue des Lions, Paris 4^e^. 355-99-53.
D^r^ J. CAÏN, 17, avenue Frédéric-Mistral, 13-Marseille 8^e^. 77-84-84.
Mme L. COUTY, 99, boulevard Saint-Michel, Paris 5^e^. 326-02-75.
Mme le Dr A. DAUPHIN, 24, rue Gay-Lussac, Paris 5^e^. 326-59-30.
Mme le Dr C. DINARD, 13, rue Camoin-Jeune, 13-Marseille. 42-40-65.
D^r^ R. DOREY, 98, rue d'Assas, Paris 6^e^. 033-16-99.
D^r^ R. DORON, 4, rue du Général-André, 33-Talence. 92-05-42.
Mme le Dr J. DUPONT, 6, rue des Wallons, Paris 13^e^. 402-55-50.
Mme le Dr M. GUITON, 20, rue Saint-Didier, Paris 16^e^. 553-2^-75,
Mme E.-R. HAWELKA, 12, rue Sibuet, Paris 12^e^. 628-18-12.
D^r^ T. KAMMERER, 3, place d'Auvergne, 67-Strasbourg. 35-19-58.
D^r^ A. KAMOUH, 68, boulevard Garibaldi, Paris 15^e^. 273-19-13.
D^r^ P. PARROT, 5, rue d'Artois, Paris 9^e^. 359-21-74.

MEMBRE AFFILIÉ

D^r^ M. DONGIER, 49, rue de la Charrette, Tilff (Belgique).

CONSEIL D'ADMINISTRATION DE L'ASSOCIATION PSYCHANALYTIQUE DE FRANCE

Président	Dr A. Berge
Vice-présidents	Mme le Dr M. Lagache
	Dr D. Widlöcher
Trésorier	Dr V. Smirnoff
Secrétaire scientifique	M. J.-B. Pontalis
Secrétaire général	M. D. Anzieu

Anciens présidents :

Dr D. Lagache (1964-1965), M. G. Favez (1966-1967).

COMITÉ DE SÉLECTION

Ce comité a pour fonction de sélectionner les candidats à la formation psychanalytique et d'autoriser l'accès des étudiants aux stades successifs de formation.

M. D. Anzieu

Dr A. Berge

M. G. Favez

Mme le Dr J. Favez-Boutonier

Dr W. Granoff

Dr D. Lagache

Mme le Dr M. Lagache

Dr R. Pujol

INSTITUT DE FORMATION

Directeur : Dr D. LAGACHE

Secrétaire : Dr D. WIDLÖCHER

PROGRAMME DES ENSEIGNEMENTS

1967-1968

I. ENSEIGNEMENT FONDAMENTAL

A) PSYCHANALYSE THÉORIQUE ET GÉNÉRALE :

1. Dr D. LAGACHE et collaborateurs
   Cours : *Leçons sur l'Histoire de la psychanalyse*.
2. M. J.-B. PONTALIS
   Séminaire : *Textes psychanalytiques sur la culture*.
3. Dr J.-C. LAVIE
   Séminaire : *Recherche d'une syntaxe dans l'expression du contenu latent (du rêve au silence)*.

B) PSYCHOLOGIE ET PSYCHOPATHOLOGIE PSYCHANALYTIQUES :

4. Mme le Dr M. LAGACHE
   Séminaire : *L'hystérie de conversion*.

5. Mme le Dr J. SCHWEICH
   Séminaire : *Problèmes de clinique psychanalytique et diagnostic de structure. Études et discussions de cas.*
6. M. D. ANZIEU
   Séminaire : *Les stades du développement libidinal, leur incidence en psychopathologie.*
7. M. le Dr J. CAÏN (Marseille)
   Séminaire : *À propos du petit Hans.*

II ENSEIGNEMENT TECHNIQUE

8. Dr V. SMIRNOFF
   Séminaire : *Écrits techniques (Résistance et contre-transfert).*
9. M. G. FAVE.
   Séminaire de cas.
10. Dr D. LAGACHE
    Séminaire : *L'investigation psychanalytique.*

III. PERFECTIONNEMENT, SPÉCIALISATION, RECHERCHE

11. Drs J.-L. LANG, V. SMIRNOFF et D. WIDLÖCHER
    Exposés suivis de discussion : *La perversion sexuelle chez l'enfant, études de textes.*
12. Dr J. LAPLANCHE
    Séminaire : *Lecture, traduction et commentaire de textes psychanalytiques en allemand.*
13. Dr J. LAPLANCHE
    Discussion de cas et recherches sur les psychoses.

ACTIVITÉS SCIENTIFIQUES

I. ENTRETIENS DE PSYCHANALYSE

Ces entretiens, destinés aux membres de l'A.P.F. et aux élèves de son Institut de formation, ont lieu deux fois par an.

1. — *14-15 novembre 1964* :

« La sublimation »

Sous la direction de D. Lagache, avec un rapport de D. Lagache sur « La psychanalyse comme sublimation », un exposé de R. Pujol, et trois groupes de discussion animés par G. Favez et M. Schweich (Refus de sublimation), D. Anzieu (textes freudiens sur la sublimation), J. Laplanche (Sublimation et Idéalisation).

2. — *22-23 mai 1965* :

« La névrose obsessionnelle »

Avec des exposés de J. Caïn, R. Dorey, M. Lagache, D. Widlöcher, J.-L. Lang et D. Anzieu, et des communications de J.-C. Lavie et V. Smirnoff.

3. — *11-12 décembre 1965* :

« Névrose obsessionnelle et névrose phobique »

À propos du Congrès d'Amsterdam, avec des exposés de M. Lagache, D. Widlöcher, J.-L. Lang et D. Lagache, et des communications de R. Dorey, V. Smirnoff et G. Favez.

4. — *18-19 juin 1966* :

« Autour de la fantasmatique œdipienne »

Directeur de discussion : J.-B. Pontalis. Avec des exposés de D. Anzieu, B. Elissalde et O. Cotinaud, des communications de A. Kamouh et V. Smirnoff, et une table ronde dirigée par G. Favez avec la participation de P. Laberge, J. Postel, A. Lévy.

5. — *10-11 décembre 1966* :

« SOUVENIR, AMNÉSIE, REFOULEMENT »

Directeur de discussion : J. LAPLANCHE. Avec des exposés de P. BRABANT, R. DORON, V. SMIRNOFF, J.-C. LAVIE et des communications de R. PUJOL et A. ANZIEU.

6. — *20-21 mai 1967* :

« CHANGEMENT INDIVIDUEL ET PROCESSUS ANALYTIQUE »

Sous la direction de D. LAGACHE. Avec des exposés de R. DORON, B. BARRAU, D. WIDLÖCHER et P. GEISSMANN et des communications de V. SMIRNOFF et R. DOREY.

7. — *16-17 décembre 1967* :

« SUR LE MASOCHISME »

Directeur de discussion : R. PUJOL. Exposés et communications dans le présent numéro.

II. RÉUNIONS SCIENTIFIQUES (1966-1968)

Février 1966 :

J. LAPLANCHE : « Les principes du fonctionnement psychique, tentative de mise au point. »
Discutant : D. WIDLÖCHER.

Mars 1966 :

Table ronde sur : « Alliance thérapeutique et alliance de travail. »
Avec F. LESKI, J. SCHWEICH, D. WIDLÖCHER et W. GRANOFF.

Avril 1966 :

A. BÉJARANO : « Écoute psychanalytique et transfert en dynamique de groupe. »
Discutant : J.-B. Pontalis.

Novembre 1966 :

Table ronde sur : « Structure schizophrénique et structure délirante : psychopathologie différentielle et conséquences thérapeutiques. »
Avec M. SCHWEICH, J.-L. LANG, J. LAPLANCHE et J. POSTEL.

Février 1967 :

A. BOURGUIGNON : « Neurophysiologie du rêve et première topique. »

Avril 1967 :

Table ronde sur : « Relation mère-enfant et névrose infantile. »
Avec G. MAUCO, C. DINARD et V. SMIRNOFF.

Juin 1967 :

R. DOREY : « Masochisme et homosexualité. »

Novembre 1967 :

Table ronde sur : « Psychanalyse et Éthologie. »
Autour du Pr R. CHAUVIN. Avec Mme FAVEZ-BOUTONIER, D. ANZIEU.

Février 1968 :

Daniel WIDLÖCHER : « Le plaisir psychique. »
Discutant : J.-C. LAVIE.

Mars 1968 :

André BERGE : « Psychologisme et psychanalysme. »
Discutant : J.-L. LANG.

Avril 1968 :

Table ronde animée par J.-B. PONTALIS : « Transfert et fantasme dans les petits groupes. »
Participants : D. ANZIEU, R. DOREY, F. GANTHERET et V. SMIRNOFF.

Mai 1968 :

Jean LAPLANCHE et J.-B. PONTALIS : « Problèmes posés par la traduction des écrits de Freud. »

Le Directeur de la publication : J.-B. PONTALIS. Imprimerie CHANTENAY, Paris

Dépôt légal : 2e trim. 1968

BULLETIN DE L'ASSOCIATION PSYCHANALYTIQUE DE FRANCE

SOMMAIRE DES PRÉCÉDENTS NUMÉROS

N° 1

G. Favez : *Présentation.*
J.-L. Lang : *Commentaires techniques sur le cas Frankie.*
D. Widlöcher : *Commentaires psychopathologiques sur le cas Frankie.*
R. Pujol : *Sur la sublimation.*
V. Smirnoff : *Sur le complexe d'Œdipe dans la cure.*

N° 2

J.-C. Lavie : *Le souvenir dans la cure.*
A. Anzibu : *Discussion de l'exposé de J.-C. Lavie.*
V. Smirnoff : *Le souvenir-écran.*

Documents sur la difficulté d'être psychanalyste

J.-B. Pontalis : *Présentation.*
S. Ferenczi : *Les raisons qu'ont les psychanalystes de se grouper en Association.*
V. Kovacs : *Analyse didactique et analyse de contrôle.*
M. Gressot : *Réflexions sur la sélection des futurs analystes.*
A. Lévy : *Le désir du psychanalyste et son insertion œdipienne.*

Divers

Notes de lecture par D. Anzieu, F. Gantheret, R. Gelly.
Vie de l'Association.

N° 3

Changement individuel et processus analytique

D. Lagache : *Pour une étude du changement.*
B. Barrau : *La capacité de changement.*
R. Doron : *Résistance au changement et compulsion de répétition.*
D. Widlöcher : *Les aspects structuraux du changement.*
V. Smirnoff : *Interprétation et changement.*
P. Geissmann : *À propos d'un cas.*
Discussion par R. Dorey, E.-R. Hawelka, J.-C. Lavie, J.-B. Pontalis.
Notes critiques par A. Berge, A. Bourguignon, R. Doron, F. Gantheret, M. Lagache, J. Caïn, J.-L. Lang.